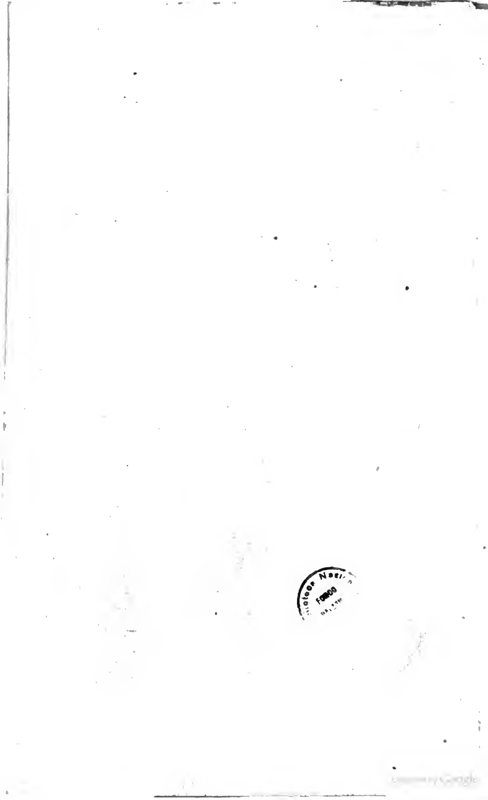
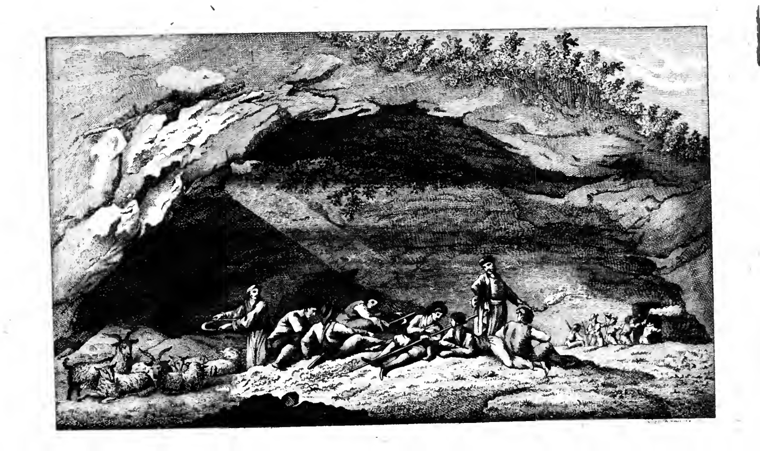










NOUVEAUX VOYAGES

Dans l'Archipel, le Continent de la Grèce, la Thrace, à Constantinople, sur le Détroit des Dardanelles, la Mer de Marmara, l'Hellespont, les Côtes méridionales de la Mer noire, dans l'Anatolie & la Troade; extrait des Voyageurs les plus modernes & les plus accrédités;

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences; Commerce, Manufactures, enrichis de Cartes géographiques & de Figures.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N°. 28.

AN 8. — 1800.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce second volume.

CHAP. III. *Route de Salonique à Lariſſe. — De Pharſale & de la bataille qui s'y donna entre Céſar & Pompée. — De Zeitoun. — De Thèbes. — De l'Eubée, ou de l'île de Nigrepont,* 427

CHAP. IV. *De la ville d'Athènes. — Ses Monumens. — Des Jardins des Philoſophes. — — Deſcription de l'Attique. — De ſon Climat & de celui de la Grèce en général.* 440

CHAP. V. *Voyage d'Athènes à Sparte. — Des ruines de villes ou de monumens que l'on trouve encore dans cette route. — De l'état actuel de Sparte. — Deſcription de la plaine où elle eſt ſituée & des ruines que l'on y voit encore,* 485

CHAP. VI. *Etat actuel de Miſitra. — Détails ſur les Mainotes. — Napoli, ou l'Ancienne Argos. — Lepſina, autrefois Eleuſis. — Temple de Cérès. — Notice ſur l'Albanie. — Isles grecques,* 511

CHAP. VII. *Etendue, population, diviſion territoriale, gouvernement, commerce, productions & exportations de la Grèce,* 539

CHAP. VIII. *Obſervations ſur la ſituation politique de la Grèce. — Etat préſent de l'Egliſe Grecque,* 558

CHAP. IX. *Caractère national des Grecs modernes. — Converſations. — Vivacité. — Expreſſions. — Leur religion. — Les ſuperſti-*

tions. — Les fêtes. — Les mariages. — Enterremens & tombeaux des Grecs, 580
CHAP. X. *Mœurs & usages des Grecs modernes. — Maisons. — Appartemens. — Lits. — Esclaves. — Femmes. — Voile des Grecques. — Toilette. — Habillement. — Ceinture. — Fard. — Les danses. — Les jeux,* 603

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER. *Précis du Voyage de Tournefort & de Pockocke à Constantinople & dans la Thrace ou Rumélie. — Détroit des Dardanelles,* Page 623
CHAP. II. *Arrivée à Constantinople; description ancienne & moderne de cette ville.* 636
CHAP. III. *Continuation de la description de Constantinople. — Temple de Ste. Sophie. — Château des Sept Tours. — Place de l'Atmeydan. — Couronnement des empereurs turcs. — Janissaires,* 660
CHAP. IV. *Faubourgs de Constantinople. — Galata. — Péra. — Canal de la mer Noire. — Palais des Sultanes. — Maisons des Grecs & des Arméniens. — Vieux châteaux sur les deux bords opposés du Bosphore. — Commerce de Constantinople,* 704
CHAP. V. *Mœurs. — Habitudes & caractère des Turcs. — De la nourriture en général. — Des boissons; du vin, de l'opium, du café, du tabac, des parfums,* 731
CHAP. VI. *Parure. — Couleur. — Effets. — Mobilier. — Equipages. — De la propreté. — De la peste,* 755

Fin de la Table des Chapitres.

CHAPITRE III.

Route de Salonique à Lariſſe. — De Pharſale & de la bataille qui s'y donna entre Ceſar & Pompée. — De Zeitoun. — De Thèbes. — De l'Eubée, ou de l'île Nigrepont.

LA route de Salonique à Lariſſe eſt dangereuſe & peu fréquentée, ce qui oblige les voyageurs de s'embarquer pour le port de *Clariza* dans la Theſſalie, au midi de la baie de Salonique. Cette traverſée eſt de quinze lieues. Nous nous embarquâmes le 19 après midi, nous arrivâmes le lendemain au ſoir, & nous couchâmes au pied du mont Oſſa dans la Theſſalie. Nous fûmes le lendemain au couvent de Saint-Démétrius, ſitué ſur la croupe d'une montagne. Il eſt éloigné d'environ deux lieues de la rivière Penée, qui prend ſa ſource au Pinde. On traverſe pour s'y rendre une plaine fertile d'environ un mille de largeur, qui peut fort bien être la vallée de Tempé. Au couchant du Penée eſt le fameux mont Olympe, où les poètes feignent que les dieux avaient établi leur réſidence. Nous arrivâmes ſur le *Penée* dans l'endroit où eſt le port, & nous nous

arrêtâmes à la douanne. Le commis voulut nous faire payer un droit, & nous menaça de la bastonade; mais le janniſſaire qui m'eſcortait lui répondit froidement que c'était par lui qu'il devait commencer. Il lui montra mon *firman* dont la vue l'appaiſa. Nous côtoyâmes la rive orientale du Penée, où il ſemble que le chemin ait été pratiqué en faiſant ſauter les rochers qui ſont au pied du mont Oſſa. Quelques-uns prétendent que le paſſage s'élargit à l'occaſion d'un tremblement de terre. Les poëtes ont feint que les géans entaſſèrent le Pélion & l'Oſſa ſur l'Olympe, pour procurer un paſſage à la rivière. On obſervera que Daphné était fille du fleuve Penée, & que ce fut ſur ſes bords qu'arriva ſon aventure avec Apollon. Homère vante beaucoup la clarté de ſes eaux.

Nous couchâmes dans un kan à *Baba*, à deux lieues du port. Nous entrâmes le 22 dans une vallée d'environ ſix mille de long ſur deux de large, & nous prîmes la route du midi qui nous conduiſit à *Lariſſe*. Il y a au nord de cette ville une plaine marécageuſe dans quelques endroits, où pouvait être le lac qui s'étant débordé avec le Penée occaſionna le déluge de Deucalion. Lariſſe conſerve encore ſon propre nom. Cette ville eſt ſituée ſu le Penée; elle eſt éloignée de dix-huit m lle d: la mer.

Elle fut pendant quelque temps la résidence de Philippe de Macédoine. Scipion y était avec sa légion avant la bataille de Pharsale; Pompée s'y rendit après sa défaite, & s'enfuit sur un vaisseau marchand. Il ne reste pas le moindre vestige des anciens édifices, à l'exception de quelques pièces de marbre qu'on trouve dans les cimetières des Musulmans. La ville a trois milles de circuit; il y a dans le milieu une tour de bois avec une grosse cloche; c'est, je crois, la seule qu'on voit en Turquie. Elle est gouvernée par un pacha; on y compte quinze mille maisons turques, quinze cents grecques, & environ trois mille familles juives. Les Grecs n'y ont qu'une église & un métropolitain. *Volo* est à vingt-quatre milles au midi de Larisse. On prétend que c'est la ville où, suivant les poètes, on construisit le navire *Argos* & où les Argonautes s'embarquèrent.

La Grèce.

Nous partîmes le 23 de Larisse sur des chevaux de poste. On en trouve dans plusieurs endroits de la Turquie, & c'est la manière la plus sûre de voyager, parce que c'est la voie dont les pachas se servent pour envoyer leurs dépêches, & que les voleurs n'osent insulter ceux qui les portent, de peur d'être poursuivis.

Nous suivîmes en sortant de Larisse la route du midi, & nous entrâmes dans une belle

La Grèce.

plaine d'environ vingt milles de longueur du levant au couchant, ſur environ d'une lieue de largeur, qui s'élargit du côté du couchant & que je crois être celle de Pharſale. Il y a au couchant de la plaine une petite rivière qui va ſe jeter dans le *Penée*. Les collines ſituées au nord-eſt de Pharſale ſe rapprochent de la rivière du côté du nord, & c'eſt ſur ces colines que l'armée de Pompée était campée. Céſar était probablamment campé ſur celles qui ſont à l'orient. Il eſt ſurprenant que Céſar ne faſſe mention ni de Pharſale ni de ſes plaines. Il dit ſeulement qu'après avoir pris *Métropolis*, il choiſit ce poſte pour avoir du bled en attendant l'arrivée de Pompée. Peut-être a-t-il omis ces circonſtances par une eſpèce de vanité, s'imaginant que perſonne ne pouvait ignorer l'endroit où s'était donnée une bataille qui avait décidé de l'empire du monde.

Nous relayâmas à *Catadia*, éloignée d'environ vingt milles de Lariſſe. Nous partîmes le même jour pour *Zeitoun*, qu'on dit être à vingt-quatre milles de *Catadia*.

Zeitoun eſt ſitué ſur la croupe méridionale d'une colline qui eſt au pied des montagnes, & ſur une autre colline qui eſt au midi & habitée par des Turcs. Il y a un château ſur le ſommet de la première colline.

En arrivant à *Zeitoun*, je fus loger dans le caravanſerai. J'étais dans mon premier ſommeil, lorſque je fus réveillé tout-à-coup par un bruit épouvantable. Je me levai & je vis une grande partie du caravanſerai renverſée, & les chevaux qui s'enfuyaient de l'écurie à toute bride. Je ne pus d'abord imaginer ce qui était arrivé; mais mon domeſtique me dit que c'était un tremblement de terre, ce qui nous jeta dans la plus grande conſternation. Le caravanſerai était tellement endommagé que nous eûmes bien de la peine d'en ſortir. Un Turc qui s'était couché devant la porte fut euſeveli ſous ſes ruines; mais on l'en tira, & heureuſement pour lui il ne reçut aucun mal. Il faiſait un très-beau clair de lune; mais il y avait eu tant de maiſons renverſées & la pouſſière était ſi grande qu'on ne ſe voyait pas à dix pas; les femmes déploraient avec des hurlemens affreux leurs maris, leurs enfans & leurs parens qui avaient péri ſous les décombres.

La Grèce.

Je fis tranſporter mon bagage ſur un tas de fumier dans un endroit où il n'y avait point de ruines, & dans l'eſpace d'environ deux heures je reſſentis près de vingt ſecouſſes, dont quelques-unes furent tres-violentes. Je ne crois pas qu'on puiſſe concevoir de ſpec-

La Grèce.

tacle plus affreux. Les chrétiens furent ceux qui souffrirent le plus, parce que leurs maisons n'étaient bâties que de moëllon & de terre. Pas une de celles des Turcs ne fut renversée, parce que les pierres étaient liées avec du mortier.

La vallée dans laquelle *Zeitoun* est située est extrêmement fertile, & peut avoir cinq milles de largeur; le fleuve *Sperchius* passe au midi. Cette vallée s'étend à perte de vue du côté du couchant. Nous prîmes notre route entre la mer & les montagnes qui sont probablement l'ancien mont *Oeta*, de manière que je commençai à découvrir le fameux passage des Thermopyles, où l'armée des Perses fut arrêtée par une poignée de Spartiates. Il est certain qu'on ne donne à ce détroit que soixante pas de large, & l'on dit même qu'il y a des endroits où il ne peut passer qu'une voiture. Après avoir marché environ six milles à l'orient, nous prîmes notre route au midi entre les montagnes, où je trouvai deux sources d'eau chaude imprégnées de sel & de souffre, qui forme sur la terre une croûte de même qualité.

Environ à dix milles de Zeitoun nous passâmes par *Molo*. Nous arrivâmes dans un petit hameau appelé *Ergieri*, qui est éloigné de quatorze milles de Zeitoun, où nous fûmes obli-

gés

gés de coucher en plein champ parce que le tremblement de terre avait abattu toutes les maisons. La Grèce.

Nous nous remîmes en chemin le 25, & nous arrivâmes au bout d'une heure à un corps-de-garde établi pour arrêter les voleurs. Nous descendîmes dans une vallée d'environ une lieue de large & de quatre de long, ayant au midi cette chaîne de montagnes appelées *Japora*, qu'on dit être le mont Parnasse. Il y a un village appelé Turcorosi qui est presque tout habité par des Turcs. Je crois que *Cheronée*, la patrie de Plutarque, était dans cette vallée au nord d'une rivière qui y coule, & qui doit être le Céphise. Nous traversâmes quelques collines & nous entrâmes dans une vallée de deux lieues de long sur une demi-lieue de large. *Livadie* est au midi de cette vallée, au pied des montagnes; le pied du mont Parnasse s'étend au couchant.

Livadie est l'ancienne Lebadie; elle est éloignée d'environ vingt milles de Castri, autrefois Delphes. Cette ville était célèbre pour l'oracle de Trophonius, qui était dans un antre, & où l'on descendait avec assez de peine. On faisait des jeux publics un jour de l'année en son honneur, où la jeunesse de la Grèce venait montrer son adresse. *Livadie* est parta-

gée par un ruisseau qui a sa source au pied
La Grèce. d'un rocher près duquel la ville est assise, & d'où l'eau sort en si grande abondance qu'elle fait d'abord tourner des moulins. Les rochers & les cailloux qui tapissent son lit y occasionnent des cascades très-bruyantes. On a taillé sur un rocher une chambre de douze pieds en quarré avec un banc de chaque côté; elle paraît avoir été peinte : le maître d'école nous dit que c'était là qu'était le temple de Trophonius. Il y a dans la façade qui regarde le midi plusieurs niches taillées dans le roc & une ouverture ronde qui s'étend bien avant sous terre, mais qui m'a paru assez grande pour donner passage à un homme, & il peut se faire qu'on entrât par-là dans l'antre de Trophonius où se rendaient les oracles. On trouve dans les environs quelques inscriptions qui font mention de la ville. On y compte six cent cinquante maisons, dont cinquante sont habitées par des Juifs. Le nombre des chrétiens & des Turcs est à-peu-près égal; les premiers y ont trois églises. Le château est sur le sommet de la montagne occidentale.

Au sortir de Livadie, je pris ma route au levant pour Thèbes, & j'arrivai bientôt sur le lac qu'on appelle aujourd'hui le marais de Topolia, d'un village qui est au nord vers l'ex-

trémité du lac. La plaine dans laquelle est ce lac m'a paru avoir environ vingt milles de longueur sur six de largeur. La raison pour laquelle on lui donne aujourd'hui le nom de marais plutôt que celui de lac, est qu'en été il est tellement couvert de roseaux que l'eau ne paraît point. Il y a plusieurs étangs dans la plaine qui communiquent les uns aux autres & qui s'enflent considérablement en hiver. Les plaines qui sont au-dessus sont très-bien cultivées, & il y a même quelques villages. La Grèce.

Thèbes est éloignée d'environ vingt-quatre milles de Livadie. On dit que cette ville fut bâtie par Cadmus dans l'endroit où est la forteresse *Cadmeia*. Amphion, roi de Thèbes, l'entoura de murailles, & persuada aux peuples qui habitaient les campagnes & les rochers de venir l'habiter. Cela fit dire aux poètes qu'Amphion avait bâti les murailles de Thèbes au son de sa lyre, qui obligeait les pierres à le suivre & à se placer d'elles-mêmes où il fallait. Alexandre le grand la détruisit de fond en comble, & excepté les descendans du poète Pindare qui était né dans cette ville, & dont ce prince estimait les ouvrages, tous les Thébains furent passés au fil de l'épée. Thèbes fut aussi la patrie d'Hercule, de Bacchus, & de deux fameux capitaines, Pélopidas & Épa-

minondas. Ses environs sont entrecoupés par La Grèce. quantité de petites collines que les torrens ont formées; c'est sur l'une de ces collines que la ville est aujourd'hui située, & elle peut avoir un mille de circuit. Il ne reste de Thèbes que les débris des murailles d'un château qui est au couchant près d'une grosse tour quarrée; elles paroissent avoir été revêtues de marbre gris, tant en dedans qu'en dehors, & bâties à la manière des Grecs, une assise debout & l'autre à plat. Il y a une fontaine au midi de la ville. J'y vis quelques beaux chapiteaux corinthiens. Thèbes est la résidence d'un archevêque, d'un vaivode & d'un cadi. On y compte environ deux cents familles grecques, soixante-six juives & mille turques.

Je descendis en arrivant à Thèbes dans le caravanserai, & le lendemain je fus loger chez un papas. L'archevêque ayant appris notre arrivée m'envoya prier de le venir voir, & il me reçut avec toute sorte de politesse. Je partis le 27 pour Athènes. Le chemin qui y conduit traverse l'ancien mont *Penticolus*, fameux par ses carrières de marbre. *Philé* est au haut sur un rocher escarpé; ce fut-là que Thrasibule se retira après avoir été chassé par les trente tyrans. On découvre de-là la ville d'Athènes, quoiqu'elle en soit éloignée de dix milles. En

descendant la montagne, nous entrâmes dans la plaine de l'Attique dans laquelle Athènes est situé. La Grèce.

Au-devant de la Béotie & de l'Attique, est une bande de terre immense, qui ne semble séparée du continent du Péloponèse que depuis un certain nombre de siècles : c'est l'Eubée. Le détroit qui la divise de la Grèce est si étroit, qu'on y a jeté un pont. Ce détroit qu'on appelle l'Euripe, a fait naître le nom moderne de l'île qui, défigurée par le vulgaire des navigateurs, s'appelle aujourd'hui Nègrepont.

Strabon & Pline donnent à l'Eubée dans sa longueur, douze cents stades; sa plus grande largeur n'en renferme que cent cinquante. Chalcis, l'ancienne capitale de l'Eubée, était une des trois villes qui, dans la politique des rois de Macédoine, pouvait servir à donner des chaînes à la Grèce. Elle était bâtie sur l'Euripe, & par le moyen d'un pont de deux arpens, elle communiquait au Péloponèse; on fait remonter son origine avant la guerre de Troies. On croit que c'est sur ses ruines qu'on a élevé la ville moderne de Nègrepont.

Cette ville n'a que deux milles de circuit, mais elle est accompagnée de faubourgs considérables où il n'y a que des Grecs. Le nombre des habitans peut monter à quinze mille.

La Grèce.

Je fus ſurpris du concours prodigieux des gens de la campagne qui ſe rendent à Nègrepont les jours de marché; ils viennent de toutes les parties de l'île apporter leurs denrées. Je n'ai jamais vu autant de villages que dans ce pays; c'eſt ce qui fait que la terre y eſt ſi bien cultivée. Elle abonde en fruits de toute eſpèce & principalement en bled, en vin & en huile.

A l'époque où la Grèce ſe forma en république, l'Eubée ſubit le joug des Athéniens, enſuite celui des Perſes, des rois de Macédoine, & finit par être engloutie par la puiſſance romaine. Son dernier conquérant a été Mahomet ſecond, le deſtructeur de l'empire d'orient. Un des beaux palais de la ville de Nègrepont eſt le ſérail du capitan pacha ou chef des galères. Ce palais eſt bâti ſur l'Euripe & préſente le point de vue le plus agréable qu'on puiſſe imaginer. Il eſt orné de galeries & de portiques de bois rouge verniſſé.

Ce fameux détroit de la mer Égée qu'on appelle l'Euripe, ſe reſſerre tellement à l'endroit où eſt bâtie la fortereſſe de Nègrepont, qu'une galère a peine à y paſſer. C'eſt-là qu'on voit d'une manière plus ſenſible un phénomène que les anciens & les modernes ont tâché vainement d'expliquer. Pendant dix-huit ou dix-neuf jours de chaque lune, l'Euripe eſt réglé,

comme disent les habitans, c'est-à-dire, qu'en vingt-quatre ou vingt-cinq heures il a deux fois son flux & son reflux ainsi que l'Océan; mais pendant les autres jours, il est déréglé; & alors, dans l'espace de vingt-quatre ou vingt-cinq heures, il a onze, douze, treize & même quatorze un flux & un reflux. Je voulus être moi-même témoin de ces changemens merveilleux, & m'étant transporté à un moulin qui est au bas du château, je vis en moins d'une heure & demie la roue changer son mouvement jusqu'à trois fois, selon le différent cours de l'eau. Il y a des temps où le détroit est si rapide, qu'il entraîne les vaisseaux les plus forts malgré les vents & les efforts des matelots.

La Grèce.

CHAPITRE IV.

De la ville d'Athènes. — Ses Monumens. — Des Jardins des Philosophes. — Description de l'Attique. — De son Climat & de celui de la Grèce en général.

La Grèce. AU couchant du mont Hymette, si fameux par l'excellence de son miel & la beauté de ses marbres, est une chaîne de collines assez basses, qui conduisent à un roc escarpé, & inaccessible par-tout, excepté d'un seul côté. C'est sur ce roc que la citadelle d'Athènes fut bâtie ; on n'ajouta rien alors aux simples fortifications de la nature : qu'avaient besoin des Sauvages, de l'art compliqué des Cohorn & des Vauban? puisqu'il n'y avait point de génie dans l'attaque des places, il était inutile d'en mettre dans la défense.

Deux rivières arrosent cette plaine; l'une est l'*Ilissus*, qui coule entre le mont *Anchesmus* & le mont *Hymette* à l'orient d'Athènes, & l'autre, l'*Eridan*, qui passe au couchant de la ville, & qui étant divisé en plusieurs canaux pour arroser les plantations d'oliviers, ne forme qu'un ruisseau peu considérabe ; l'au-

tre se perd de même par les saignées qu'on y a faites pour arroser les champs.

La Grèce.

Le nom d'Athènes était commun à plusieurs villes; et Etienne de Bysance en compte jusqu'à huit: l'Attique, la Béotie, la Laconie, la Carie, la Lygurie, l'Eubée & l'Acarnie en avaient chacune une de ce nom. Pline en met une autre dans l'Arabie; Arrien, une dixième sur le Pont-Euxin; mais la réputation de celle dont je parle, a tellement obscurci toutes les autres, qu'à peine se souvient-on qu'il y a eu plus d'une Athènes. Quelques-uns, pour la distinguer avec les autres, l'ont appelée Athènes d'Attique; les Turcs & les Grecs la nomment *Athina*.

Il y a peu de villes au monde qui osent disputer d'antiquité avec elle; Rome même, toute ancienne qu'elle est, n'a commencé d'exister que huit cent trente ans après. C'est ce qui fit donner aux Athéniens le nom d'Enfans de la terre & d'originaires du pays qu'ils habitaient; car, au lieu que les autres devaient leur naissance aux étrangers, eux, au contraire avaient envoyé par-tout des colonies au nombre de quarante. Ils prétendaient qu'ils étaient nés avec le soleil, & qu'ils avaient enseigné aux hommes la connaissance des choses nécessaires à la vie: les Latins leur ont

La Grèce.

rendu ce beau témoignage. Les Athéniens, dit Cicéron, ont donné naiſſance à la politeſſe des mœurs, au culte des Dieux, aux lois & à l'agriculture, & en ont fait part à toute la terre. L'antiquité trop crédule, qui attribuait tout ce qu'elle voyait d'illuſtré aux ſoins de quelque divinité, s'imagina que Minerve elle-même avait pris le ſoin de bâtir Athènes, & l'avoit honoré de ſon propre nom. La plupart néanmoins demeurent d'accord que ce fut Cécrops, premier roi des Athéniens, qui en jetta les fondemens, & qui l'appella *Cécropia ;* mais d'autres diſent qu'étant queſtion de lui donner un nom, Neptune & Minerve en voulurent avoir la gloire a l'envi l'un de l'autre, & qu'on y vit paraître en même temps un lac & un olivier; que le roi, ſurpris de ces deux prodiges, envoya conſulter l'oracle, qui répondit que l'un ſignifiait Neptune, & l'olivier Minerve, & qu'il était au choix des habitans de lui donner le nom d'une de ces divinités; que les hommes & les femmes ayant donné leurs ſuffrages, Minerve l'emporta d'une ſeule voix, & que Neptune fut dupe de cette déeſſe. N'eſt-ce point plutôt qu'ils jugèrent qu'il leur ferait plus avantageux de cultiver la terre, qui eſt le plus traitable des élémens, que d'exercer la piraterie, ou de

négocier sur la mer, où l'on a tous les élémens à combattre. La Grèce.

Les anciens habitans de cette contrée voyaient renaître tous les ans les fruits sauvages du chêne, & se reposaient sur la nature, d'une reproduction qui assurait leur subsistance. Cécrops leur présenta une nourriture plus douce, & leur apprit à la perpétuer. Différentes espèces de grains furent confiés à la terre; des arbres auparavant inconnus, étendirent sur de riches moissons leurs branches chargées de fruits. Bientôt les familles se rapprochèrent par des alliances ou par des besoins mutuels; des chaînes sans nombre embrassèrent tous les membres de la société: les biens dont ils jouissaient ne leur furent plus personnels, & les maux qu'ils n'éprouvaient pas, ne leur furent plus étrangers.

Cécrops multiplia les objets de la vénération publique. Il invoqua le Souverain des Dieux sous le titre de Très-Haut; il éleva de toutes parts des temples & des autels, mais il défendit de verser le sang des victimes. L'hommage que leur rendit Cécrops, était plus digne de leur bonté: c'étaient des épis & des grains, prémices des moissons dont il enrichissait l'Attique, & des gâteaux, tribut de

La Grèce. l'induſtrie que ſes habitans commençaient à connaître.

Tous les réglemens de Cécrops reſpiraient la ſageſſe & l'humanité. S'il avait été l'auteur de ces mémorables inſtitutions & de tant d'autres qu'il employa pour éclairer les Athéniens, il aurait été le plus grand des légiſlateurs & le premier des mortels ; mais elles étaient l'ouvrage de toute une nation attentive à les perfectionner pendant une longue ſuite de ſiècles. Il les avait apportées d'Égypte, & l'effet qu'elles produiſirent fut ſi prompt, que l'Attique ſe trouva bientôt peuplée de mille habitans qui furent diviſés en quatre tribus.

Des progrès ſi rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivaient que de rapines. Des corſaires deſcendirent ſur les côtes de l'Attique, des Béotiens en ravagèrent les frontières ; ils répandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour perſuader à ſes ſujets de rapprôcher leurs demeures alors éparſes dans la campagne, & de les garantir par une enceinte des inſultes qu'ils venaient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jettés.

Athènes fut conſtruite au nord du rocher de la citatelle, & il eſt aſſez probable que peu à peu ſes édifices s'étendirent tout autour, du moins au temps où Périclès en fit le ſanctuaire

des arts & la patrie des hommes libres, des gens de goût & des philoſophes.

La Grèce.

La ville d'Athènes, à en juger par ſes ruines, était éloignée de la mer d'une petite lieue. Dans le temps où l'invaſion des Perſes lui apprit à avoir une marine, on lui comptait trois ports, Munichia, Phalère & le Pirée : ce dernier, totalement iſolé, ne communiquait à la ville que par le moyen de deux ramparts qui ſe prolongeaient en faiſant quelques détours dans un eſpace de quarante ſtades.

Cette Athènes, au temps de Cécrops, n'était qu'un amas informe de cabanes, diviſé en douze petits hameaux, que la vanité nationale décora du nom de ville lorſque Théſée vint y regner, il partagea ces douze prétendues villes en cinq quartiers, dont l'un renfermait la citadelle.

L'Athènes de Théſée fut brûlée par Xerxès ; Thémiſtocle en bâtit une autre ſur un nouveau plan, favorable à l'embéliſſement d'une métropole de la Grèce, il l'étendit ſur-tout du côté de ſes ports.

Périclès, ſans s'écarter du plan de Thémiſtocle, décora ſa patrie de portiques, d'édifices publics, de temples & de ſtatues : comme les hommes les plus étonnans ſe réunirent ſous ſon régne, & que lui-même donna l'impulſion

à ce siècle de goût & de lumières, l'Athènes
La Grèce. qu'il revivifia ne mérite pas moins de porter son nom dans la postérité la plus reculée que celui des Thésée & des Cécrops.

L'Athènes de Périclès était percée de huit portes, qui étaient autant d'arcs de triomphe; on peut juger de leur magnificence par les propylées dont les ruines subsistent encore: ces propylées servaient de portes à la citadelle.

Un grand nombre de monumens dont Périclès embellit sa patrie subsistent après tant de siècles, & leurs ruines majestueuses déposent encore contre le mauvais goût des édifices publics qu'a élevé devant elle le despotisme musulman. Les modernes ont pris soin de conserver, pour la gloire du génie, l'image de ces monumens: nous allons les parcourir successivement avec cet ingénieux Leroi qui, homme de lettres à-la-fois & architecte, a été lui-même dessiner les ruines d'Athènes, les a restituées avec goût, & en a écrit l'histoire avec autant de profondeur que d'exactitude.

Théâtre de Bacchus. — Sa construction est, dit-on, du beau siècle de Périclès; cependant il porte l'empreinte du berceau de l'architecture. La plus grande partie des gradins, au lieu d'être soutenue sur des voûtes, comme

on le pratiqua depuis dans la Rome de Pompée & d'Auguſte, eſt taillée à l'égyptienne, dans le roc de la citadelle. La Grèce.

Le théâtre de Bacchus eſt au pied de la montagne qui regarde le ſud-oueſt, & entièrement bâti de groſſes pierres de taille. Il y a dans la muraille demi-circulaire qui fait face à la ſcène, deux arcades également éloignées du milieu du théâtre; & à l'orient, trente arches qui paraiſſent avoir ſervi d'aqueduc, mais qui ſont enterrées. On trouve du même côté une porte d'environ vingt pieds de large, de vingt-ſix de long, taillée dans le roc, dont la façade eſt dorique, mais d'un goût particulier. Le tout eſt couronné d'un ouvrage ſur lequel ſont deux inſcriptions qui font mention de deux victoires remportées par deux tribus aux jeux publics, & les archontes qui y ſont nommés, prouvent que cet édifice eſt très-ancien. La muraille de derrière la ſcène eſt ce qui reſte de plus antier: ce ſont trois rangs de fenêtres les unes ſur les autres. Les ſpectateurs étaient aſſis ſur les degrés qui ſont un peu plus du demi-cercle; on y était à couvert de tous les vents, excepté de celui du midi, qui paſſait au travers des fenêtres: ce vent, comme dit Hippocrate, embaraſſe l'ouie, charge la tête & obſcurcit la vue; de ſorte que ſi

l'architecte avait consulté la médecine plutôt
La Grèce. que d'autres raisons qui nous sont inconnues, il aurait placé ce théâtre au nord de la citadelle, où l'on n'aurait pas été exposé au vent du sud & aux ardeurs du soleil.

Les murs du théâtre ont huit pieds trois pouces d'épaisseur, & sont construits en marbre blanc. La scène a près de 104 pieds, & la plus grande longueur de l'édifice entier peut être de 247 : on y voyait autrefois les portraits des dramatiques illustres, qui avaient enrichi la scène grecque de leurs chefs-d'œuvre : il y en avait trois pour le poètes tragiques, c'étaient ceux d'Eschile, de Sophocle & d'Euripide ; Ménandre y tenait seul le sceptre de la comédie.

Odéon. — On donnait ce nom à une salle de musique, dont Périclès avait imaginé l'usage, & qu'il avait fait construire par ses architectes : elle servait sur-tout à des concours de voix & d'instrumens pour la grande fête des panathenées : les musiciens y disputaient entre eux, à qui rendrait plus vraisemblables les prodiges attribués à la lyre enchanteresse des Orphée & des Arion.

Périclès avait eu pour objet, dans la construction de l'Odéon, d'en faire à-la-fois un temple pour les arts, & un trophée qui rappellât

pellât les exploits des Ariſtide & des Miltiade : ainſi il avait ordonné à l'architecte de prendre pour modèle de l'édifice, la tente de Xerxès & d'en former le comble avec les mâts & les antennes des vaiſſeaux pris ſur les Perſes. La Grèce.

Ce monument ſubſiſta dans toute ſon intégrité juſqu'au ſiége d'Athènes par Sylla, où la charpente du comble fut embrâſée ; le feu le détruiſit une ſeconde fois dans la guerre de Mythridate : il eſt aujourd'hui tellement en ruines, qu'on en pourrait imaginer le deſſin, que par le tableau qu'en donne l'hiſtoire.

Tour des vents. — Elle eſt de marbre & à huit faces. On a ſculpté ſur chacune l'image d'un vent, qui eſt repréſenté dans l'attitude d'un génie aîlé, avec ſon nom au-deſſous, & un emblême relatif à la ſaiſon de l'année où il a coutume de faire ſentir ſes influences. Eurus, qui répond à notre ſud-eſt, eſt repréſenté ſous la figure d'un jeune homme ; le vent d'eſt eſt un génie auſſi dans ſon adoleſcence, dont le vol eſt léger ſans être rapide, & qui porte dans le pli de ſon manteau, des pommes, des citrons & des grenades.

Le Nord eſt un vieillard à barbe vénérable, qui dans ſon vol peſant, ſemble préſenter aux Athéniens un vaſe plein d'olives : on ſait que l'olivier eſt, de tems immémorial, une des

La Grèce.

principales richesses de l'Attique. Borée, notre vent du nord, porte dans sa main une conque de Triton, pour montrer l'empire qu'il exerce sur les mers.

Le sculpteur grec a représenté le Nord-ouest avec de la barbe, & portant, ainsi que Borée son voisin, une robe très-courte & des bottines: le vase d'eau renversé qu'il tient à la main, désigne la pluie qu'il présage, surtout dans le climat du Péloponèse.

Zéphir répond à notre vent d'*ouest*; c'est le *favonius* d'Horace; l'artiste en a fait le plus jeune des génies: il est à demi-nu, & semble semer des fleurs sur son passage.

On ne peut découvrir l'emblême de notre *sud* ni de celui du *sud-ouest*, parce que les deux faces de la tour qui portent ces vents sont engagées dans un édifice moderne de mauvais goût, qui semble elevé exprès pour marquer les ruines respectables de ce monument. La tour des vents servait d'horloge à Athènes.

Le comble est terminé par une pyramide de marbre, servant de base à un Triton d'airain armé d'une baguette. le mécanisme de l'ouvrage est tel que les vents font tourner le Triton, & qu'il se trouve toujours en face de celui qui règne alors dans l'atmosphère.

La couverture de la tour a été divisée par

l'architecte en 24 quartiers de marbre tous égaux, qui posent, par leurs extrémités, sur le corps de l'édifice, & qui se réunissent en pointe au sommet du comble. Cette division est marquée dans la corniche par 24 têtes, qui répondent à l'extrémité de chaque quartier de marbre, & qui sont sans doute, le symbole des 24 vents secondaires qu'on trouve dans la rose des navigateurs.

Nous avons dit que la tour des vents servait d'horloge dans Athènes. On en voit la preuve par huit cadrans, dont le style se trouve au point de réunion des rayons : d'autres lignes qui coupent transversalement celles qui partent du pied du style, désignent différentes hauteurs du soleil dans l'année, & vraisemblablement les solstices & les équinoxes.

Ce monument est entre deux rues. Des religieux turcs me regardaient avec étonnement pendant que je le dessinais. Le nom de Tourneurs leur a été donné d'une de leurs pratiques de religion assez singulière & dont j'ai été témoin à Athènes dans la tour des vents, qui leur sert à cet usage. Leur chef se met au centre de cet édifice, & après avoir fait des prières, il commence à tourner sur ses pieds sans changer de place, au son d'une espèce de flûte que les Grecs appèlent *Naye*. Les re-

Ff 2

La Grèce.

ligieux s'aſſemblent autour de ce chef à une certaine diſtance, tournent auſſi ſous leurs pieds & en même temps autour de lui. Cette cérémonie me parût des plus curieuſes, & ſemble repréſenter le ſyſtême du monde; peut-être même, en ſe livrant à des conjectures, pourraît-on penſer qu'elle a été imaginée par les prêtres égyptiens ou chaldéens, que nous croyons les premiers inventeurs de l'aſtronomie, & qu'ils voulurent exprimer par-là le mouvement du ſoleil, qui eſt au centre du ſyſtême planétaire & tourne ſans ceſſe ſur ſon axe, & celui des planètes, qui, en tournant ſur elles-mêmes, font des revolutions autour de cet aſtre. Mais voici ce que j'ai appris à Conſtantinople de l'objet de cette cérémonie parmi les Turcs. Ces religieux prétendent que, pour penſer à Dieu avec plus de recueillement, il faut ſe détacher entièrement de toutes les penſées de ce monde, & l'étourdiſſement qu'ils ſe donnent en tournant de cette manière, les met dans une eſpèce d'extaſe, qui eſt telle, qu'alors ils s'imaginent ridiculement communiquer avec le créateur.

Temple de Junon. — Un des plus grands morceaux qui nous reſte de l'architecture d'Athènes, eſt un édifice dans la forme d'un parallèlogramme, formé par une enceinte, dont

le mur qui subsiste encore en grande partie, a près de 14000 pieds de circonférence. Le temple d'Érechtée est aujourd'hui si singulièrement mutilé, qu'il ne reste d'entier qu'une cariathide.

Stade. — Il a été plusieurs fois détruit & réparé. Celui qui subsiste aujourd'hui ne remonte qu'au temps d'Hérode. Il est tout entier de marbre blanc, & on compte 600 pieds entre la borne & la barrière. Adrien y donna, en un seul jour, un combat de mille bêtes féroces. L'Hérode qui érigea ce monument, était un des plus riches particuliers du monde romain : il légua, en mourant, une somme d'environ dix écus à chaque habitant d'Athènes, & par reconnaissance on l'inhuma dans son stade.

Temple de Cérès. — Les ruines de ce temple, si révéré des anciens, que Xerxès lui-même, tout ennemi qu'il était des Dieux & des hommes, crut devoir le respecter : ces ruines, dis-je, subsistent encore sur une éminence qu'on voit au-delà de l'Ilissus, espèce de torrent formé par la fonte des neiges du mont Hymette ; mais elles sont si mutilées, que les voyageurs les plus intelligens n'ont pu en dessiner une vue : le temple était tout entier bâti de marbre blanc ; on voyait dans le

La Grèce.

ſanctuaire une ſtatue coloſſale de la déeſſe, portant ſur ſa tête un panier chargé d'épis de blé, & une tête de Méduſe ſur ſa poitrine : le buſte ſubſiſte encore ; ſa draperie eſt de bon goût, & dans le genre de la fameuſe Flore du palais Farnèſe.

Temple de Minerve Suniade — C'eſt le dernier monument de l'Athènes de Périclès : il fut bâti ſur le promontoire Sunium, où l'Attique va ſe terminer ; il n'en reſte plus que dix-ſept colonnes, qu'on voit de ſi loin quand on navige dans l'Archipel, que le promontoire en a pris le nom de cap Colonne.

Le temps a encore reſpecté, de ce bel édifice, un magnifique bas-relief, qui repréſente une mère aſſiſe ſur un rocher avec ſon enfant ; tous deux lèvent les bras & regardent avec effroi un infortuné qui ſe précipite de la pointe d'une montagne dans la mer.

Le temple de Minerve Suniade, bâti tout entier de marbre blanc, était d'une ſi belle architecture, qu'il ſervit dans la ſuite de modèle au temple de Caſtor que Rome éleva dans le cirque de Flaminius.

Ruines de l'Adrianopolis. — A l'orient de la ville de Périclès, ſont les ruines d'une autre Athènes, du moins on le juge ainſi, à la vue d'une inſcription très-bien conſervée : *c'eſt ici*,

non la ville de Théſée, mais celle d'Adrien. Il eſt probable que cet Athènes d'Adrien ne conſiſtait originairement que dans la maiſon de plaiſance de cet empereur, & dans le temple qu'il érigea à tous les dieux ſous le nom de panthéon. Ce dernier édifice était décoré, ſuivant Pauſanias, de cent colonnes de marbre de Lybie: il ne reſte aujourd'hui, ſoit du palais, ſoit du temple, que la plus petite partie d'une colonnade qui eut autrefois mille pieds de long ſur 680 de large; chaque colonne eſt d'ordre corynthien, & peut avoir ſix pieds de diamètre ſur environ ſoixante de hauteur: la porte ſur laquelle on lit l'inſcription, n'eſt point parallèle au péryſtile; les ruines de l'Adrianople annoncent en général moins de goût & de génie que de richeſſe & de magnificence.

Le Parthenon, ou temple de Minerve. — Minerve était comme l'on ſait, la divinité tutélaire d'Athènes: auſſi elle y eut un temple preſqu'auſſi-tôt que la ville fut habitée par des hommes.

Le premier temple, bâti dans toute la ſimplicité qui caractériſe le berceau de l'architecture, ſubſiſta juſqu'à l'incendie d'Athènes ſous Xerxès. A cette époque, il n'y eut plus, dans la ville de Solon, d'édifices où

La Grèce.

les Dieux puſſent loger, & leurs adorateurs ſe créèrent une patrie ſur les vaiſſeaux de Thémiſtocle.

C'eſt à Périclès qu'on doit l'érection du ſecond temple de Minerve. Iſtine & Callicrate en furent les architectes, & ils le bâtirent au milieu du rocher de la citadelle. On le connaît ſous le nom de Parthenon.

Cet édifice, fait pour donner aux ſiècles une idée de la belle architecture des Grecs, forme un parallèlogramme de 220 pieds de long, ſur 94 de large; il eſt d'ordre dorique, & entouré d'un rang de colonnes iſolées de cinq pieds huit pouces de diamètre, ſur trente-deux de hauteur, auxquelles les marches du temple ſervent de bâſe. Ces colonnes ſoutiennent un entablement qui a preſque le tiers de leur élévation, & qui eſt revêtu d'un marbre ſuperbe, & diſtingué par le grand caractère de ſes profils.

On arrivait au temple par un magnifique périſtile de deux rangs de colonnes qui annonçait encore moins la grandeur de la divinité à laquelle il était conſacré, que celle du peuple qui érigeait un pareil monument.

Les artiſtes de Périclès ornèrent la friſe qui règne autour du corps de l'édifice de bas-reliefs admirables, où ils avaient repréſenté

l'hiſtoire des Théſée, des Codrus & des Miltiade.

C'eſt dans le ſanctuaire, que Phidias avait placé ſa fameuſe ſtatue de Minerve, qui fut ſur le point de le conduire à l'échaffaut.

A la majeſté ſublime qui brillait dans les traits & dans toute la figure de Minerve, on reconnaiſſait aiſément la main de cet artiſte. Ses idées avaient un ſi grand caractère, qu'il réuſſiſſait encore mieux à repréſenter les dieux que les hommes: on eût dit qu'il voyait les ſeconds de trop haut, & les premiers de fort près.

La hauteur de la figure était de 26 coudées, elle était debout, couverte de l'égide & d'une longue tunique: d'une main elle tenait la lance, & de l'autre une victoire haute de près de 4 coudées. Son caſque ſurmonté d'un ſphinx, était orné, dans les parties latérales, de deux griffons. Sur la face extérieure du bouclier poſé aux pieds de la déeſſe, Phidias avait repréſenté le combat des Amazones; ſur l'intérieur, celui des dieux & des géans; ſur la chauſſure, celui des Lapithes & des Centaures, ſur le piedeſtal, la naiſſance de Pandore, & quantité d'autres ſujets. Les parties apparentes du corps étaient en ivoire, excepté les yeux, où l'iris était figuré par une

La Grèce.

pierre particulière. Cet habile artiste avait mis dans l'exécution une recherche infinie, & montré que son génie conservait sa supériorité jusque dans ses moindres détails.

Avant que de commencer cet ouvrage, il fût obligé de s'expliquer dans l'assemblée du peuple, sur la matière qu'on emploierait. Il préférait le marbre, parce que son éclat subsiste plus long-temps. On l'écoutait avec attention; mais quand il ajouta qu'il en coûterait moins, on lui ordonna de se taire, & il fut décidé que la statue serait en or & en ivoire.

On choisit l'or le plus pur & il en fallut une masse du poids de 40 talens d'or, qui faisaient deux millions huit cent huit mille de nos livres. Phidias, suivant le conseil de Périclès, l'appliqua de telle manière qu'on pouvait aisément le détacher. Deux motifs engagèrent Périclès à donner ce conseil. Il prévoyait le moment où l'on pourrait faire servir cet or aux besoins pressans de l'état, & c'est en effet ce qu'il proposa au commencement de la guerre du Péloponèse; il prévoyait encore qu'on pourrait l'accuser, ainsi que Phidias, d'en avoir détourné une partie, & cette accusation eut lieu; mais par la précaution qu'ils avaient prise, elle ne tourna qu'à la honte de leurs ennemis.

On reprochait encore à Phidias d'avoir gravé ſon portrait & celui de ſon protecteur, ſur le bouclier de Minerve. Il s'était repréſenté ſous les traits d'un vieillard prêt à lancer une groſſe pierre : & l'on prétend que, par un ingénieux mécaniſme, cette figure tenait tellement à l'enſemble, qu'on ne pouvait l'enlever ſans décompoſer & détruire toute la ſtatue. Périclès combattait contre une amazone. Son bras étendu & armé d'un javelot, dérobait aux yeux la moitié de ſon viſage. L'artiſte ne l'avait caché en partie, que pour inſpirer le déſir de le reconnaître. La Grèce.

A ce temple était attaché un tréſor où les particuliers mettaient en dépôt les ſommes d'argent qu'ils n'oſaient pas garder chez eux. On y conſervait les offrandes que l'on avait faites à la déeſſe : c'étaient des couronnes, des vaſes, de petites figures de divinités en or ou en argent. Les Athéniennes y conſacraient ſouvent leurs anneaux, leurs bracelets, leurs colliers. Ces objets étaient confiés aux tréſoriers de la déeſſe, qui en avaient l'inſpection pendant l'année de leur exercice. En ſortant de place, ils en remettaient à leurs ſucceſſeurs un état, qui contenait le poids de chaque article, & le nom de la perſonne qui en avait fait préſent. Cet état gravé auſſi-tôt ſur le

La Grèce. marbre, atteſtait la fidélité des gardes & excitait la générofité des particuliers.

En général, le temple entier pouvait paſſer pour une des merveilles du monde Grec, à cauſe de ſa belle ordonnance, de l'élégance de ſes proportions, & du goût qui régnait dans tous ſes ornemens. Jamais les Pharaons, avec l'or qu'ils amoncelaient, les rochers de granit qu'ils raſſemblaient autour d'eux, & les millions de bras d'eſclaves qu'ils avaient à leurs ordres, n'ont rien fait qui approche du Parthenon de Périclès. La ſtatue ſeule de Phidias annonce plus de génie que toutes les pyramides.

Les Athéniens furent ſi glorieux d'avoir conduit un tel monument à ſa perfection, que dans leur reconnaiſſance ſuperſtitieuſe, ils regardèrent comme ſacrées, toutes les bêtes de ſommes qui furent employées à en amener les matériaux. Dès que le comble en fut terminé, on leur donna la liberté d'aller vieillir, exemptes de travail, au ſein de leurs pâturages.

Le Parthenon ſubſiſtait encore dans preſque toute ſon intégrité, il y a un peu plus d'un ſiècle; mais dans la guerre que les Turcs ſoutinrent en 1677 contre les Vénitiens, ce peuple ennemi né des arts, changea ce beau

monument en un magasin à poudre : une bombe dirigée par les chefs de l'artillerie de *Morosini*, tomba précisément sur cet arsénal, & fit sauter le temple en l'air, à l'exception de l'extrémité occidentale, & d'un petit nombre de colonnes.

Le gouvernement musulman, non moins destructeur que la bombe de Morosini, a fait ériger depuis, une mosquée d'un goût barbare, au milieu même de ces ruines, d'un des plus beaux monumens du siècle d'Alexandre.

Le temple de Thésée. — Nous apprenons de Plutarque, qu'Athènes, après la fameuse victoire de Thésée sur Tauros, (dont la fable a fait le Minotaure) dans l'ivresse de sa reconnaissance, fit l'apothéose de ce héros, de son vivant. Le temple qui fut érigé, en mémoire de ce grand événement, dura jusqu'à l'incendie de la ville par les Perses. Mais à peine ces brigands eurent-ils été renvoyés en Asie qu'on s'empressa de rebâtir le temple de Thésée. L'histoire place cet événement dix ans après la bataille de Salamine, & elle en fait honneur à la mémoire de Cimon, fils de Miltiade.

Cet édifice est situé au nord-ouest de la citadelle. Il est d'ordre dorique, & a beaucoup de rapport, pour l'ensemble, à celui de Mi-

La Grèce.

nerve, & à ceux des autres dieux d'Athènes; car les Grecs avaient le bon goût, quand ils avaient rencontré le beau en architecture, de s'y tenir, fans chercher à lui fubftituer le bizarre, comme chez la plupart de nos artiftes modernes, qui, dans la crainte pufillanime de copier des chefs-d'œuvre, afin d'être eux-mêmes, ne font jamais rien.

Le temple de Théfée eft décoré d'un portique extérieur, dont il ne fubfifte que la partie occidentale, l'orientale ayant été détruite par les Grecs, efclaves des fultans, pour y placer le maître-autel d'une églife.

La décoration extérieure attire l'attention des connaiffeurs: on admire, fur-tout, les bas-reliefs magnifiques qui font fur les frifes des deux faces du corps de l'édifice. L'artifte y a fculpté le combat des Centaures & des Lapithes, la victoire de Théfée fur les Amazones, & d'autres exploits fantaftiques ou réels dont les fiècles ont fait honneur au héros auquel ce temple eft dédié.

Le temple de Théfée eft renommé dans les faftes de l'antique Athènes, parce que la religion qui corrigeait quelquefois les fautes de la légiflation, en avait fait un afyle inviolable pour les efclaves qui fuyaient la tyrannie de leurs maîtres: aujourd'hui, ce n'eft un afyle

pour personne, pas même pour les Grecs modernes qui l'ayant transformé en église, y vont célébrer l'office de St.-George. La Grèce.

Les Propylées. — Ce monument, un des plus beaux dont Athènes s'honore, a été fait par Péricles, un des plus célèbres artistes de la Grèce en fut l'architecte, & il fut achevé en cinq ans.

Comme l'enthousiasme des peuples à grande imagination, ne va jamais sans l'intervention des merveilles, les écrivains du temps prétendaient que Minerve, la divinité tutélaire d'Athènes, avait témoigné, en apparaissant à Périclès, combien elle était contente de l'érection des Propylées. Un des meilleurs artistes employés par l'architecte, en travaillant aux bas-reliefs, était tombé de l'échaffaut, & les médecins, le voyant dans un état apparent de mort, l'avaient abandonné, suivant l'usage; Minerve, au rapport de ses prêtres, se montra la nuit même en songe, à Périclès, le remercia au nom des dieux de ce qu'il faisait pour la gloire d'Athènes, & lui enseigna une recette pour ramener les principes de la vie dans le corps fracassé de l'artiste. La recette fut suivie, & dès le jour même, l'homme condamné par les oracles de la médecine, alla travailler à ses bas-reliefs.

La Grèce. Le monument des Propylées fut revêtu tout entier de marbre blanc : il s'annonce du côté de la ville, par deux portiques parallèles, terminés chacun par un massif qui sert de bâse à une statue équestre. Les massifs subsistent encore, on croit qu'ils portaient les deux fils de Xenophon, le héros de la retraite des dix mille.

Le corps principal de l'édifice, est un péryſtile dans le goût de ceux qui précèdent les temples Grecs, il conduit aux cinq portes par lesquelles on entrait dans la citadelle. Dans les beaux jours d'Athènes, on remettait tous les soirs les clefs de ces cinq portes entre les mains de l'archonte. Cet ouvrage superbe fut une des causes de l'orage contre Périclès, qui amena la guerre du Péloponèse.

Quand les Turcs se virent les maîtres paisibles d'Athènes, ils firent un magasin à poudre des Propylées. La foudre y tomba en 1656, & l'explosion de cet arsénal fit sauter tout le plafond de l'édifice.

La lanterne de Démosthène. — A l'extrémité sud-est du rocher de la citadelle d'Athènes est une tour de marbre, faite dans la forme de nos guérites de sentinelle. L'entablement est soutenu par six colonnes d'ordre corinthien canelées & d'un seul bloc chacune : des

des six entre-colonnes les unes sont ouvertes, les autres sont remplies par de grandes tables de marbre, surmontées de trépieds ou bas-reliefs. Le comble qui est taillé en écailles, ne forme qu'une même pièce avec la frise: l'édifice est terminé par une espèce de chapiteau corinthien. La Grèce.

Les gens de l'art admirent l'élégance de la proportion des colonnes, la magnificence des chapiteaux & la richesse du couronnement.

Il y a des bas-reliefs sur la frise d'un travail très-fini, quoique fort dégradés, & qui représentent, à ce qu'on croit, les travaux d'Hercule.

Une inscription de l'architrave tend à faire croire que la tour avait été élevée pour établir des concours de déclamation. Cette conjecture est autorisée par une tradition immémoriale, qui veut que Démosthène s'y renferma long-temps pour s'exercer en silence à la pantomime, & à tout le mécanisme de l'art oratoire: on ajoute que ce grand homme, pour s'imposer la loi pénible de cette retraite, se coupa, en y entrant, la moitié de la barbe. Cette tradition universellement adoptée dans le pays, est l'origine du nom qu'on donne à la tour; on ne l'appèle que la lanterne de Démosthène,

La Grèce.

Tous le territoire d'Athènes était divisé en trois districts particuliers, que jadis la discorde anima tellement les uns contre les autres, qu'il en résulta trois factions ennemies. La partie montagneuse, située vers le nord, renfermait les plus anciennes mais aussi les plus pauvres peuplades, & cependant elles se distinguèrent parmi tous les Athéniens par un heureux penchant pour la joie & le plaisir.

Toute la vallée de Marathon comprenait la côte maritime qui embrassait l'angle méridional de l'Attique. Là, les Athéniens s'occupaient de la pêche & de la navigation, & comme presque toutes leurs demeures étaient situées immédiatement sur les bords de la mer, ils fournissaient à la république des matelots, lorsque les autres contons fournissaient des soldats.

Cette peuplade, très-connue dans l'histoire, avait un double port sur la Méditerranée, & un temple superbe qu'on découvrait à de si grandes distances, que les débris de la colonnade servent encore aujourdhi de point de reconnaissance aux matelots qui fréquentent les parages de la Grèce.

La dernière & la plus considérable division de l'Attique comprenait le Pedion, c'est-à-dire la campagne d'Athènes, qui n'est propre-

ment qu'une vallée de figure ovale, dont les voyageurs modernes ont évalué la plus grande longueur à trois lieues de France fur deux de large.

La Grèce.

Ce terrein, arrofé par le Céphife, l'Iliffe, & l'Éridan, était fingulièrement favorable à la végétation des oliviers. Ils y formaient une forêt immenfe qui, au temps de la floraifon, paraiffait de loin comme couverte d'un voile blanc foutenu par des rameaux d'une verdure très-foncée, où fe réfugiaient différens effaims d'oifeaux, qu'on voyait arriver au retour du printemps de l'Afie dans la Grèce.

Les poffeffeurs de cette vafte plantation étaient les plus riches & peut-être auffi les plus fpirituels des Athéniens : c'eft au moins de leurs peuplades que font iffus des hommes auffi célèbres que Socrate, Sophocle, Thucydide, Platon & Épicure, qui tiraient tous leur origine de différens hameaux répandus dans la campagne d'Athènes, dont la furface était divifée par dix grandes routes, qui comme les rayons d'un cercle, tendaient au même centre, & conduifaient aux portes de la capitale.

En y entrant, dit Dicearque, on peut douter fi l'on eft réellement à Athènes, ou fi l'on n'y eft pas. Les rues, ajoute-t-il, y font d'une irrégularité frappante. La ville en général eft

La Grèce. mal pourvue d'eau, & il n'y exifte que des maifons chétives, fi l'on en excepte quelques-unes en petit nombre, plus commodes que les autres. Ce n'eft qu'en arrivant au théâtre, pourfuit-il, & en découvrant le grand temple de Minerve, bâti au fommet de la citadelle, qu'on commence à fe reconnaître, & à fortir infenfiblement de l'incertitude où l'on avait d'abord été jeté par le peu de rapport qu'il y a entre l'état réel des chofes & l'immenfe éclat de la renommée.

Après cet aveu fait par un grec éclairé & impartial, qui avait été le difciple d'Ariftote, & qui écrivait quelques années après la mort d'Alexandre, il faut renoncer à jamais au préjugé où font encore aujourd'hui de prétendus favans, qui s'imaginent férieufement qu'Athènes était la plus fuperbe ville de l'univers. On ne doit pas oublier d'obferver que la conftitution d'un gouvernement populaire mettait d'ivincibles obftacles au fafte des Athéniens qui auraient voulu fe loger dans des palais au centre de la capitale. Durant les plus beaux jours de la république, dit Démofthène, on ne pouvait diftinguer les maifons de Thémiftocle & d'Ariftide d'avec celles de leurs voifins.

Quant à l'étendue réelle d'Athènes, il eft

certain que ses remparts, qui avaient soixante stades ou à-peu-près deux lieues & demie de circuit, étaient beaucoup plus spacieux qu'ils n'auraient dû l'être, si en temps de guerre toute la nation n'avait été contrainte de s'y réfugier. Alors les habitans des campagnes qui n'avaient plus ni feu ni lieu, construisaient à la hâte, dans les quartiers les moins fréquentés, des cabanes qui par leur forme ronde ressemblaient à des ruches. La Grèce.

Sans compter ces cases élevées pour le besoin du moment, il n'existait à Athènes que quelques maisons au-delà de dix milles, de sorte qu'on peut déterminer le nombre des habitans, en y comprenant les étrangers & les esclaves, à un total de cinquante mille ames. Il est maintenant très-aisé de concevoir que ni Périclès ni tout autre aussi puissant que lui ne pouvaient faire de la capitale de l'Attique une belle ville.

Quoique la ville d'Athènes & tout son territoire répondent, par leur position sur le globe aux parties méridionales de l'Espagne, cependant on n'y a jamais joui de cet air si doux & si tempéré que respirent les habitans du royaume de Valence. En général, dans le continent de la Grèce, les hivers sont très-rigoureux, & les étés d'une chaleur excessive,

La Grèce.

ſans qu'il y exiſte un rapport déterminé entre la nature des ſaiſons & l'élévation du pole, ou la latitude reſpective des lieux.

Les voyageurs les moins attentifs & les moins inſtruits ont obſervé ce phénomène très-ſenſible : mais les plus ſavans d'entre eux n'ont pu en expliquer la cauſe. Elle provient uniquement de l'inégalité du terrein, qui depuis l'intérieur de la Thrace juſqu'aux parties les plus méridionales du Péloponèſe eſt, dans une étendue de cent cinquante lieues, entrecoupé de hautes montagnes qui jètent des ombres très-froides, &. de vallées creuſées en entonnoir, où durant l'été les rayons du ſoleil viennent ſe concentrer comme dans le foyer d'un miroir concave, tandis qu'en hiver la neige s'accumule à des hauteurs prodigieuſes ſur la tête du mont Olympe, ſur le Parnaſſe, l'Hélicon, le Taygete. Tous les airs de vent qui ſoufflent de deſſus ces différens points de la terre, réfroidiſſent l'atmoſphère aux environs d'Athènes, où enſuite on éprouve vers le ſolſtice d'été des chaleurs étouffantes au fond des vallées.

Il n'exiſte point ſur le globe, que nous connaiſſons aujourd'hui aſſez exactement, une ſeule contrée qui, eu égard à ſon peu d'étendue, ait autant de côtes maritimes que la

Grèce. La mer y a formé par-tout des golfes plus ou moins profonds, plus ou moins tortueux, en échancrant la terre au point de faire ressembler ses lisières à la découpure d'une feuille de vigne ou de platane. A ce phénomène succède celui d'une étonnante inégalité dans la surface du continent, & le seul district de la Thessalie renfermait jusqu'à trente-quatre montagnes considérables: au fond de tant de golfes & de tant de vallées, il se forme des courans d'air qui y circulent, ainsi que les fleuves coulent dans leurs lits, sans jamais s'en écarter d'une manière sensible. Il conste par des observations faites de nos jours à Athènes même, que vers l'équinoxe de l'automne on commence à y être incommodé par des coups de vent très-impétueux & qui affectent tout le systême nerveux; or, à ce caractère on reconnaît, sans aucune apparence de doute, tout ce que les anciens ont dit des effets pernicieux que produisait dans cette ville & dans ses environs, un courant d'air qui partait directement du nord-ouest, & que l'on nommait en grec le *Sciron*.

La Grèce.

L'air de l'Attique était en général très-sec & c'est par cette raison qu'en aucune contrée de l'Asie ou de l'Europe, les anciens édifices n'ont opposé plus de résistance à la main ac-

La Grèce.

cablante du temps, & aux efforts continuels des ſiècles. L'intérieur d'Athènes offre ſur-tout un monument d'une architecture corinthienne fort délicate, qui n'a preſque eſſuyé aucune dégradation, depuis plus de deux mille ans qu'il a été conſtruit en marbre blanc. L'étonnante conſervation d'un ouvrage ſi fragile, & qui offre tant de parties ſaillantes & iſolées, ne peut être attribuée qu'à la ſéchereſſe & à la pureté de l'air, dont les anciens ont fait tant de fois mention, & que Cicéron ſemble avoir pris pour le principe créateur du génie ſubtil qui caractériſait les habitans de l'Attique. Mais l'état actuel démontre, de la manière la plus évidente, que des cauſes ſemblables ne ſauraient influer ſur l'eſprit humain, ſi elles ne ſont dirigées à leur tour par l'action des cauſes morales. Dès que les philoſophes & les ſavans diſparaiſſent d'un pays, comme ils ont diſparu de la Grèce, il faut malgré le climat & malgré la nature même, que la barbarie & la ſuperſtition envahiſſent une terre ſemblable, comme les ronces & les épines envahiſſent les terres incultes.

Adrien qui parlait la langue grecque, comme ſa propre langue, qui était jaloux juſqu'à la paſſion d'obtenir pour ſes ouvrages les ſuffrages des Athéniens, devait naturellement e

plaire dans leur ville, où il avait été décoré de la dignité d'archonte, avant d'être empereur. Auſſi dans le grand voyage qu'il fit pour viſiter les provinces qui dépendaient de l'empire, il ne ſe contenta pas de paſſer par Athènes, il y revint à ſon retour, & y demeura un hiver entier. Pendant le ſéjour qu'il fit dans cette ville, il combla les Athéniens de ſes dons. Il aſſiſta à la plus grande des fêtes qu'ils célébraient en l'honneur de Bacchus, & y montra tout le zèle d'un citoyen; juſques-là que pour plaire aux Athéniens, il ſe revêtit de l'habit que la dignité de premier magiſtrat de la ville le mettait en droit de porter. Ce fut alors qu'il s'appliqua avec ardeur à agrandir & à embellir Athènes. Il fit conſtruire un nombre ſi prodigieux de bâtimens dans l'une de ſes parties, qu'elle en prit le nom d'Adrianopole ou ville d'Adrien.

La Grèce.

Le lieu éloigné de la mer, où l'Adrianopole était ſituée, montre aſſez qu'Adrien penſa plus à embellir Athènes qu'à lui rendre ſa première force: il avait à la vérité fait rétablir ſes portes; mais craignant apparemment de mettre cette ville en état de ſe défendre, quoiqu'il donnât aux Athéniens les plus grandes preuves de ſa bienveillance, il y a lieu de croire qu'il ne leur permit pas de rélever les murs, qui

établissaient une communication sûre entre leur ville, le Pirée, Phalère & Munichre: ces murs que Conon avait fait construire & que Sylla avait renversé.

La Grèce.

Après la mort d'Adrien, les Athéniens furent favorisés par Antonin le Pieux, & par Antonin le Philosophe. Sévère les traita avec rigueur; mais sous Valérien, ils obtinrent enfin la liberté de relever ces murs dont nous venons de parler, qui mettaient leur ville en sûreté. Ces remparts cependant ne les garantirent pas de la fureur des Goths. Ils s'emparèrent d'Athènes sous l'empire de Claude. Les Athéniens depuis furent favorisés d'une manière particulière par Constantin & par son fils Constance: mais les Goths ayant pris leur ville une seconde fois, ils firent des monceaux de ruines de ses plus beaux bâtimens.

Athènes, depuis ce temps passa entre les mains de plusieurs princes peu puissans. Les Turcs s'en emparèrent enfin & la possession leur en est restée, quoique les Vénitiens la leur aient enlevée à différentes reprises. Enfin cette ville qui donnait autrefois des lois à toute la Grèce, & qui se fit respecter dans l'Asie & dans l'Afrique, est tellement dégénérée, qu'elle tremblait encore dans le siècle passé, à la vue d'un corsaire. C'est par cette

crainte que les habitations qui étaient près de la mer ont été abandonnées, & que celles d'aujourd'hui sont à portée d'être défendues par la citadelle. Cette forteresse est présentement assez négligée, les murs qui la ferment sont peu épais. On voit dans ces murs des fragmens de colonnes & d'entablemens, qui montrent qu'ils ont été abatus plusieurs fois & rebâtis à la hâte. Cette citadelle n'a plus qu'une vingtaine de canons en fort mauvais état, la plupart n'ayant point d'afût, elle est gardée par un assez grand nombre de soldats. Je ne crois pas devoir détailler la disposition des bicoques de cette ville qui n'ont rien d'intéressant.

Athènes est un archevêché qui relève du patriarche grec de Constantinople : on y compte plus de cent églises, dont les principales sont dédiées au Sauveur, à la Vierge & à St. George. Cette ville est en général plus peuplée qu'elle ne l'était dans le siècle passé, & elle s'agrandit tous les jours ; elle peut contenir 14 à 15 mille habitans. Les Turcs n'en sont guères qu'une dixième partie : mais cependant cette partie la moins nombreuse a le pouvoir & opprime l'autre. Il est assez surprenant qu'il n'y ait point de Juifs à Athènes & qu'on ne les souffre point dans cette ville,

eux qui ſont répandus par toute la terre. J'en demandai la raiſon à un athénien ; il me répondit en riant, que les Juifs ne pouvaient reſter à Athènes, parce que s'ils ſont fins dans le commerce, les Athéniens le ſont encore plus qu'eux, & effectivement, ceux-ci, très-affables & très-polis envers les étrangers, ſont en même temps d'une adreſſe extrême à faire réuſſir leurs deſſeins.

La Grèce.

On ne parle à Athènes que le grec vulgaire, plus approchant du grec ancien dans cette ville que dans aucun autre lieu de la Grèce. La langue turque y eſt en uſage. Les Athéniens ſont en général bien faits ; ils ont beaucoup de vivacité dans la phyſionomie : nous en fûmes frappés la première fois que nous mîmes le pied dans l'Attique. Il vint à nous des payſans qui ſe préſentèrent de très-bonne grace & nous parlèrent avec beaucoup d'eſprit & de liberté. Les Athéniens ſont robuſtes & vivent très-long-temps, ce qui vient peut-être de la ſituation d'Athènes, où l'air eſt ſi pur, que la peſte y eſt moins fréquente que dans les autres contrées du Levant. L'uſage que les Athéniens font du miel, peut contribuer beaucoup à leur ſanté : il eſt vrai que le miel d'Athènes & particulièrement celui du mont Hymète, eſt délicieux. On con-

naît l'éloge qu'en ont fait Ovide & Martial.

La Grèce.

Les Athéniens ont été la victime, comme beaucoup d'autres peuples, de l'ambition d'une nation plus puissante: ils languissent aujourd'hui sous l'oppression des Turcs; mais ils ne baisent par leurs chaînes. Ils en sentent toute la pésanteur, & s'ils chasserent autrefois les tyrans de leur patrie, ils donnèrent encore, en l'année 1754, une preuve de l'impatience avec laquelle ils supportent le joug des Turcs. Le gouverneur de cette ville voulant leur imposer des taxes injustes, ils coururent en armes au château & l'en chassèrent. Son frère fut tué dans cette émeute, & un assez grand nombre de Turcs & de Grecs restèrent sur la place. Athènes fut pendant plusieurs semaines dans la plus grande confusion. Le gouverneur n'osa se montrer. Un homme de la lie du peuple, mais, né avec cet esprit & cette hardiesse nécessaires pour en imposer à la multitude & pour la commander, se mit à la tête des révoltés. Il montra beaucoup de ruse dans cette petite guerre, & il employa plusieurs stratagêmes pour surprendre ses ennemis: il faisait voir aux révoltés, pour les tenir en armes & leur donner de l'espérance, des lettres supposées de Corinthe, de Napoli, de Romanie, de Patras & d'autres villes. Il fei-

La Grèce. gnait des conjurations formées dans ces divers lieux en faveur de ceux d'Athènes, & sur le point d'éclater : enfin, il ne promettait pas moins que de remettre la Grèce en liberté ; mais il vint des troupes à Athènes, les révoltés se cachèrent ou se sauvèrent & la conjuration se dissipa.

On aurait tort d'accuser les Athéniens en général, d'avoir détruit un nombre considérable de beaux édifices qui ornaient leur ville, & qui auraient subsisté encore long-temps, si la barbarie n'avait accéléré leur ruine. Ce reproche ne doit être fait qu'à ceux qui professent la religion mahométane & non pas aux chrétiens : car, si ceux-là, par un principe de religion, mutilent toutes les figures qui leur tombent sous les mains ; ceux-ci au contraire, par respect pour leurs antiquités, font tout leur possible pour les conserver. On reconnaît les maisons des Grecs aux bas-reliefs qui sont ordinairement au-dessus de leurs portes. Les chrétiens d'Athènes ont même tant à cœur la conservation de leurs monumens, qu'ils ne permettent aux capucins d'habiter l'hospice qu'ils ont dans cette ville, & où est engagée la lanterne de Démosthène, qu'à condition qu'ils se feront recevoir citoyen d'Athènes, afin qu'ils conservent précieusement cet édifice curieux.

Le miel & l'huile ſont les deux principaux articles des exportations athéniennes. L'Attique eſt un pays très-propre à nourrir des abeilles. Le thym, la marjolaine, le ſerpolet couvrent tous ſes côteaux, & ſes vallons ſont tapiſſés de ſauge, de genet & de romarins. Or, on ſait que ces plantes aromatiques fourniſſent aux abeilles une nourriture abondante & délicieuſe.

Mais ce qu'on ne ſait peut-être pas, c'eſt que les Athéniens ont des ruches qui leur ſont particulières. La matière de ces ruches eſt de la terre cuite; leur forme eſt cylindrique: elles ont trois pieds de hauteur, un pied de diamètre & un couvercle mobile. L'extérieur & le bas de la partie intérieure ſont induits d'un vernis; mais on ne vernit point la partie ſupérieure, parce que les abeilles auraient de la peine à y coller leurs rayons.

Les ruches ſont expoſées à l'eſt ou à l'oueſt autant qu'il eſt poſſible. L'expoſition au nord eſt préjudiciable aux abeilles en hiver, à cauſe de la violence des vents; & celle du ſud ne leur eſt pas moins contraire en été, à cauſe des chaleurs exceſſives. Il y a des mois où il devient néceſſaire de couvrir les ruches de feuillages pour les garantir de l'action du ſoleil. Les endroits les plus tranquilles & les moins peuplés, tels que les alentours des monaſtères,

font ceux où les abeilles réussissent le mieux.
La Grèce. Ces mouches aiment dans les climats chauds, les lieux frais, solitaires, les vallons ombragés. Elles se plaisent aussi dans le voisinage des gazons & des eaux. Les Grecs ont l'attention de creuser près des sources champêtres de petits étangs qui leur servent d'abreuvoirs; ils y jettent des morceaux de bois ou des pierres légères, afin qu'elles puissent s'y poser sans courir risque de se noyer.

En général, le miel de l'Attique & celui du mont Hymète en particulier, ont conservé leur vieille réputation, & ils la méritent. Les miels de Mahon & de Narbonne, qui sont les meilleurs que nous connaissions, ne peuvent leur être comparé ni pour le parfum ni pour la douceur. Quoique roux, le miel athénien est de la plus belle transparence. Ce qui le distingue de nos miels, c'est qu'il est épais sans être grainé ni congelé.

Le miel est fort cher dans l'Attique. On sent qu'il n'a une aussi haute valeur, que parce qu'il est dans le commerce grec un article de luxe. Cet article est exporté presqu'entier à Constantinople, où il est consommé dans le palais impérial & dans les sérails des grands. De toutes les villes européennes, il n'y a que Londres & Marseille qui en reçoivent quelquefois

quefois de faibles parties que les négocians de ces deux places distribuent en présens à leurs amis. La Grèce.

Cette branche d'économie rurale est très-avantageuse au petit pays de l'Attique, qui n'a qu'une population de vingt mille ames, & qu'une surface de quatre-vingt-dix lieues quarrées d'un terrein extrêmement inégal, & parconséquent peu propre à la culture des grains.

On croit l'olivier originaire de Sais en Égypte; mais s'il n'est pas indigène en Grèce, il y est venu dès la plus haute antiquité. Il y a apparence que ce fut Cécrops qui l'apporta dans l'Attique. Cet Égyptien fit honneur aux Dieux de son propre bienfait. Il publia que Minerve & Neptune prétendaient chacun donner son nom à la ville nouvelle qu'il avait bâtie, & que la déesse pour mériter cet honneur, avait fait sortir de terre avec sa lance un olivier fleuri, tandis que le dieu avait fait naître un cheval d'un coup de son trident. Cette fable, retracée dans tous les monumens d'Athènes sur le marbre & l'airain, prouve que l'arbre de Minerve est aussi par excellence l'arbre de l'Attique.

Aussi de tous temps la culture des oliviers fut-elle la culture favorite des Athéniens. Ils forment, vers le déclin des collines, de vastes

La Grèce.

rideaux d'un vert pâle, qui tranche agréablement avec le vert foncé des prairies & le gris noirâtre des rochers. On voit dans la plaine de Marathon des oliviers qui, pour l'envergeure & la hauteur, sont comparables aux plus beaux noyers.

La taille donne à l'olivier mille formes variées; on le façononne en cône droit, renversé, en pyramide, en buisson, en boule, en éventail. Là, on l'évide intérieurement pour mieux exposer ses rayons à l'action du soleil. Presque par-tout on le mutile sans principe & sans règle, au gré de tous les caprices & de tous les goûts. Mais l'arbre reprend insensiblement sa forme première, & toutes ces mutilations fantasques qu'on lui fait subir, prouvent à l'homme qu'ici comme ailleurs, la nature finit toujours par triompher de ses efforts.

L'Attique nourrit beaucoup de bestiaux, parce que les trois quarts des terres sont incultes. L'ignorance & la barbarie peuvent arrêter la fertilité qui est le fruit de la culture, mais jamais la fécondité que donne la nature: un bon terrein négligé produira toujours des paturages, & les paturages nourriront toujours des bestiaux.

Un des pays les plus agréablement diversifiés du globe, c'est la Grèce; elle est l'abrégé

de tous les climats. Les plantes qui croissent entre les tropiques prospèrent dans ses plaines & sur ses côteaux, & celles des régions les plus septentrionales s'acclimatent sur ses montagnes. L'Olympe, le Pinde, le Parnasse, les monts sourcilleux de l'Arcadie, nourrissent dans leurs flancs & sur leurs sommets une fraîcheur éternelle, tandis que les vallées assises à leurs pieds jouissent d'un printemps perpétuel. Les terres qui se refusent à la culture ne se refusent pas à la végétation : elles produisent d'elles-mêmes le thym, le serpolet, la marjolaine, toutes les plantes aromatiques. Un tel pays doit être singulièrement propre à nourrir du bétail; aussi y élève-t-on des troupeaux nombreux : on y nourrit même, six mois de l'année, tous ceux des régions voisines. Quand l'âpreté des hivers chasse les bergers Albanois de leurs montagnes, ils viennent chercher dans le beau climat de la Grèce des paturages plus abondans & plus substantiels. Ils jouissent du droit de parcours dans tous les terreins qui sont en friche, & malgré la tyrannie des beys qui les rançonnent sans pitié, leurs hivernages en général sont peu coûteux.

La Grèce.

Dans la Grèce comme en Espagne, on fait voyager les troupeaux pour les tenir toute l'année dans une égale température; ils passent

La Grèce. l'hiver dans les plaines & l'été ſur les montagnes. On a même cet avantage dans la Grèce, que les tranſmigrations y ſont moins longues & moins pénibles, parce que le pays eſt traverſé dans tous les ſens par de hautes montagnes.

On n'entaſſe pas ici les troupeaux dans des bergeries étroites, comme ſi la nature ne leur avait pas donné une fourrure capable de garantir leur corps de l'intempérie des ſaiſons. L'humidité, l'air âcre & preſque méphitique qui règnent dans ces réduits obſcurs, cauſent à ces animaux des maladies putrides & inflammatoires dont ceux de la Grèce ſont exempts.

Le parcage a un autre grand avantage, c'eſt que le grand air, les roſées, les pluies, la propreté & la lumière du ſoleil blanchiſſent, aſſoupliſſent les laines & leur donnent une qualité ſupérieure en fineſſe & en moëlleux. Nos bergers, ſourds aux conſeils de l'école de Montbard & du ſage d'Aubenton, appréhendent toujours l'extrême froidure : ce qui devrait les raſſurer, c'eſt que les troupeaux parquent tout l'hiver, au milieu des neiges & des frimats, ſur les ſommets de l'Olympe & de l'Athos.

CHAPITRE V.

Voyage d'Athènes à Sparte. — Des ruines de villes ou de monumens que l'on trouve encore dans cette route. — De l'état actuel de Sparte. — Description de la plaine où elle est située & des ruines que l'on y voit encore.

APRÈS avoir vu Athènes, mesuré & dessiné les monumens d'architecture que l'on y trouve encore, quoique l'on m'assurât qu'il restait peu de ruines à Sparte, je ne crus pas pouvoir me dispenser d'y aller, afin de comparer l'état de ces deux villes célèbres dans l'histoire & fameuses par leur rivalité. Mais comme Sparte est près de *Maina*, lieu de la Grèce habité par des brigands, je crus devoir prendre des mesures pour ma sûreté. La Grèce.

Nous partîmes d'Athènes bien armés, & ayant eu la précaution de nous munir de tout ce que nous avions jugé nécessaire pour adoucir le désagrément des mauvais gîtes que nous devions rencontrer. Nous dirigeâmes notre route vers le nord, laissant sur notre gauche le temple de Thésée. Après avoir marché une demi-heure, nous traversâmes la belle forêt

d'oliviers qui entoure en partie la ville d'Athènes.

La Grèce.

La fameuse académie où Platon enseignait sa doctrine, était dans cette forêt, entre le chemin où nous étions & celui de Thèbes que nous avions sur notre droite. On sait que c'est d'elle qu'ont pris leur nom tous les lieux où l'on a depuis cultivé les sciences & les lettres. Il n'en reste à présent aucun vestige; mais la fertilité du lieu où elle était située, rend vraisemblable ce que les anciens publiaient de la beauté de cet endroit. Nous employâmes près d'une heure à traverser cette belle forêt, & nous arrivâmes peu de temps après à la montagne de *Picro Daphné*, nom que les Grecs modernes lui ont donné parce qu'il y croit beaucoup de lauriers amers.

Cette montagne est séparée en deux parties entre lesquelles nous passâmes. On ne trouve sur la montagne aucun vestige de l'ancienne ville de *Corydalus*.

Nous découvrîmes en entrant dans la plaine d'Éleusis deux courans d'eau qui se rendent à la mer. Au-delà de ces deux ruisseaux, nous passâmes le fleuve Cephisius, nommé aujourd'hui *Nero is to Palaco Milo*. De-là jusqu'à Lefsine, on voit les débris de plusieurs temples, & un chemin assez long & fort ancien;

il faisait partie de la voie sacrée qui conduisait à Éleusis.. La Grèce.

La ville d'Éleusis, aujourd'hui Lefsine, a été, comme on sait, une des plus célèbres de la Grèce : ses ruines l'annoncent encore. On y voit les débris de plusieurs beaux temples de marbre, de grands aqueducs & d'autres vestiges de son ancienne splendeur. J'examinai d'abord les restes du temple de Diane *Prophilea* & ceux de plusieurs autres temples; mais je donnai toute mon attention à ce qui subsiste encore de celui de Cérès.

Ce monument si fameux, si révéré de toutes les nations, qu'il fut épargné par Xerxès même, l'ennemi déclaré des dieux de la Grèce & le destructeur de leurs temples, ne présente plus aucune forme, & il est tellement ruiné, qu'il est impossible d'en dessiner aucune vue. Il est cependant facile de le reconnaître à l'étendue & à la beauté de ses débris, dans lesquels on trouve encore de très-beaux chapiteaux doriques & ioniques.

On voyait dans le sanctuaire du temple une belle statue de Cérès en marbre blanc : elle était colossale; on juge encore par la grandeur de son buste, qu'on trouve dans les ruines du temple, qu'elle avait plus de quinze pieds de haut. Cette déesse était représentée portant sur

La Grèce.

ſa tête un panier, autour duquel on diſtingue encore des épis de bled que l'on fait être ſes attributs : elle a ſur la poitrine deux eſpèces de rubans en ſautoir, & une tête de Méduſe à l'endroit où ils ſe croiſent : la draperie dont elle était vêtue m'a paru d'un très-bon goût, dans le genre de celle de la Flore du palais de Farnèſe à Rome. La face de la ſtatue eſt entièrement défigurée, mais ſa chevelure nouée avec un ruban, & qui lui deſcend ſur l'épaule gauche, eſt encore fort belle & aſſez bien conſervée.

Le temple de Cérès était un des plus anciens de la Grèce. Il ſerait inutile de répéter ici ce que tous les ſavans nous ont appris ſur cette déeſſe & ſur ſes myſtères. Il ſuffit de dire que ces myſtères, auxquels on n'admettait d'abord que les ſeuls Athéniens, devinrent ſi célèbres avec le temps, que les étrangers deſirèrent y participer. Hercule fut le premier qui y fut initié : enfin les Romains qui ſubjuguèrent les Grecs y furent admis, & bientôt après le temple de Cérès fut ouvert à tous les peuples de la terre.

Éleuſis, ſi fameuſe dans l'antiquité, ne mérite pas ſeulement aujourd'hui le nom de village. Je ne vis ſur les ruines de cette ancienne ville qu'un petit nombre de bicoques ;

mais je reconnus que la plaine qui l'environne est encore le lieu le plus fertile de l'Attique. C'est dans ce lieu qu'on croit que Cérès, sous la figure d'une simple mortelle, chercha sa fille Proserpine, s'assit accablée de fatigue sur une pierre, surnommée depuis *la pierre triste*, à cause de la douleur dont cette déesse était pénétrée lorsqu'elle s'y reposa.

Après avoir repris notre route & traversé cette plaine, nous passâmes la montagne *Cerania* par un chemin étroit & escarpé qui est pratiqué sur le bord de la mer, & nous arrivâmes à Mégare sur le soir.

Mégare si florissante autrefois, comme on le sait par l'histoire, & comme on le reconnaît par les vestiges de son enceinte; Mégare, qui disputa si long-temps & avec tant de chaleur aux Athéniens l'île de Salamine, est réduite aujourd'hui dans l'état le plus déplorable. Si en devenant puissante, elle transforma ses cabanes en palais, la misère a fait sur elle un changement contraire, & les édifices les plus superbes ont repris la forme de cabanes qu'ils avaient dans leur origine; car on ne peut donner d'autre nom à des maisons qui n'ont qu'un étage, dont les murailles sont construites de terre séchée au soleil & qui sont couvertes de la même matière.

La Grèce.

Nous quittâmes Mégare, & paſſâmes en allant à Corinthe cette montagne dont parle Diodore de Sicile, & qu'habitait le fameux brigand Sciron que Théſée fit mourir. Il obligeait tous les paſſans à lui laver les pieds ſur le bord d'un précipice; il les pouſſait enſuite & les faiſait rouler du haut en bas de la roche. Depuis cette montagne juſqu'à Corinthe, où j'arrivai à l'entrée de la nuit, je ne vis rien de remarquable.

Corinthe était avantageuſement placée dans l'iſthme qui ſépare la Morée, ou le Péloponèſe, du reſte de la Grèce. Diodore de Sicile donne quarante ſtades de largeur à cette iſthme: j'ai eſtimé cette largeur d'environ cinq milles, qui répondent au nombre de ſtades que lui donne cet auteur.

L'Acrocorinthe, ou le château de cette ville, eſt ſitué dans l'iſthme, à l'entrée de la Morée. Il eſt ſitué ſur une montagne ſi élevée & ſi forte de ſa nature, que les poètes feignaient qu'il avait été bâti par les cyclopes; auſſi voyons-nous dans l'hiſtoire, que tous les peuples de la Grèce s'empreſſaient de faire alliance avec la république de Corinthe : elle était en effet puiſſante par ſes forces de terre & de mer. Elle pouvait empêcher les habitans du Péloponèſe de ſortir de leur pays, & interdire aux autres

peuples l'entrée de cette partie de la Grèce. Enfin sa position était, comme elle est encore, si avantageuse, que Philippe de Macédoine, qui aspirait à subjuguer tous les Grecs, l'appelait la clef & les fers de la Grèce. Corinthe devint encore très-fameuse par la facilité que les différens peuples de la Grèce avaient de se rendre aux jeux isthmiques qui s'y célébraient. C'est à ces jeux, dont plusieurs auteurs anciens ont décrit la magnificence, comme à ceux d'Olympie, que les divers états de la Grèce & les particuliers recevaient, par l'applaudissement général de toute la nation, la récompense des plus grandes actions.

La Grèce.

Corinthe n'était pas moins recommandable par les monumens qui l'ornaient; mais de tous ces édifices, un seul temple est échappé à la destruction générale : il doit peut-être cet avantage à la grosseur & à la solidité de ses colonnes. Leur proportion est extraordinairement courte, marque certaine de leur antiquité; elles n'ont que vingt-deux pieds & demi de haut & six de diamètre; l'intervalle d'une colonne à l'autre est d'un diamètre. L'entablement devait être d'une hauteur prodigieuse, à en juger par l'architrave. J'ai compté à ce temple quatorze colonnes debout. Corinthe, la superbe Corinthe, est à présent dans un état si misérable,

La Grèce.

qu'on y compte qu'environ cinq cents maisons éparses, & séparées les unes des autres par des jardins & des terres labourées. On voit encore au pied de la montagne sur laquelle la citadelle est élevée, des marques de l'entreprise commencée par quatre empereurs romains de couper l'isthme; projet qui parut d'une exécution si difficile au Grecs qu'ils en firent un proverbe, & que l'on disait parmi eux, entreprendre de percer l'isthme, pour dire, tenter l'impossible.

La vigne corinthienne si renommée, & dont Wheler a dit un mot dans son voyage du Levant, est un arbrisseau qui s'élève à la hauteur de quatre à cinq pieds; cette vigne est par conséquent plus base que la nôtre, mais elle est plus grosse & plus ligneuse. Elle pousse aussi plus de racines & plus de rejettons. Ses feuilles sont encore plus grandes, plus obtuses, moins découpées, d'un vert plus tendre en dessus & plus blanchâtre en dessous. Le fruit qu'elle donne a le grain comme la groseille. D'abord vert, puis d'un rouge vermeil, il se colore dans sa maturité d'un noir purpurin. Il est doux au goût, piquant même comme le muscat, quand il est sec ou trop mûr; mais quand il est frais, il a une légère & agréable acidité. Comme il a moins de pépin & plus de jus que le raisin ordinaire, il est plus re-

cherché par les amateurs qui le mangent par grappes, & l'égrenent sous la dent. La Grèce.

Les premiers raisins de Corinthe qui parurent à Marseille & dans les autres grands marchés de l'Europe, y furent apportés vers le commencement du dernier siècle de la rade de Corinthe, & c'est pour cette raison qu'on les appelle raisins de Corinthe. On les cultivait alors sur les côteaux qui, du centre de l'isthme, s'abaissent vers les deux mers, & qui de toutes les anciennes cultures n'ont conservé que ces beaux bouquets de cyprès au milieu desquels Diogène jouissoit du plus beau soleil du monde & d'un loisir philosophique, lorsqu'Alexandre vint l'y troubler.

Le *Corinthe* est-il un raisin commun dégénéré, ou, si vous voulez, perfectionné par la culture, ou forme-t-il une espèce particulière? Ce qu'on sait, c'est que ce fruit n'est point indigène en Morée. Aucun écrivain avant le seizième siècle n'en fait mention, & il résulte des recherches qui ont été faites à ce sujet tant en Grèce que dans les îles ionienes, que le *Corinthe* est venu de Naxie en Morée vers l'an 1580. Il est vrai qu'on n'en trouve plus aujourd'hui aucun plant dans cette île de l'Archipel; mais il a également disparu du territoire de Corinthe, quoiqu'il soit bien certain

La Grèce.

qu'on l'y cultivât du temps des Vénitiens. On le cultive de nos jours dans les territoires de *Vostitza* & de *Patras*. Il prospère sur tout le rivage de l'Achaie, & sur quelques points opposés du rivage de l'Étolie & de la Locride. Sur celui de l'Élide on l'a vu dégénérer, & il réussit sur le rivage opposé de Zanthe, & dans les îles d'Ithaque & de Céphalonie.

Le sol qui convient le mieux à la vigne corinthienne est un terrein sec, léger & cailloûteux. Elle ne se plaît point dans une terre grasse, humide & compacte; d'où il suit que les élémens qui doivent donner les meilleurs vignobles, sont le caillou mêlé à une dose suffisante d'argile.

Nos vignes aiment les sites tournés au sud & à l'est; elles cherchent les côteaux plutôt que les plaines. La vigne corinthienne, au contraire, aime mieux les plaines que les côteaux; & quoiqu'elle se plaise comme la nôtre dans les abris du sud, elle préfère à tous les sites ceux de l'ouest.

Elle cherche le voisinage de la mer, & fuit les montagnes & les aspects sauvages. Jamais on n'a pu la faire monter sur le mont *Cyllene ;* & quoique les bords de l'Alphée soient charmans, comme ces bords se prolongent entre de hautes montagnes qui interceptent l'air salin

de la mer, on a attribué à cette cause la langueur des vignobles situés le long de ce fleuve. Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est qu'ils réussissent moins mal dans les plaines voisines de l'ancienne Elis.

La culture du corinthe est maintenant circonscrite dans les territoires de la Morée & des îles ioniennes; mais je crois qu'on pourrait l'introduire avec succès dans d'autres contrées du midi de l'Europe. De toutes celles que j'ai parcourues, il n'en est point, selon moi, de plus propre à cette culture que les terroirs de Syracuse & de Cadix. Là, même température & même climat qu'en Morée; même voisinage de la mer, même terrein léger, friable & caillouteux; tout, jusqu'aux aspects, au ton & aux couleurs de la nature, semble le même sur ces rivages divers.

Un pays qui pourrait également convenir à la même culture, serait peut-être la Provence, ou du moins cette partie de l'est de la Provence qui s'étend comme par gradins au pied des montagnes Subalpines, & dont l'aspect, vu de la mer, offre le plus magnifique amphithéâtre qui soit au monde. Ce canton de la France jouit du plus beau ciel & de la plus douce température. Il présente par-tout des abris & des sites heureux. L'olivier, le figuier

La Grèce. & le grenadier y croiffent comme en Morée à côté de la vigne. Les vins de la *Gaude* qu'on y recueille & qui font fi fuaves, ceux de la *Malgue* qui font fi généreux, reffemblent à ceux de l'Argolide & de la Laconie fi renommés chez les anciens, & le Caffis eft préférable au *Malvoifie*. Quand on parcourt fucceffivement ces deux pays, on croit n'avoir point changé de climat ni de lieux; le même parfum des orangers vous embaume à Nice comme à Corinthe; vous retrouvez les vergers de Sycione dans ceux de Graffe, les jardins de Patras dans les jardins d'Hières, & la vallée de Tempé dans la vallée de Solliez.

Après avoir examiné le temple dont je viens de parler, je partis de cette ville & pris la route de Sparte; &, ayant marché vers le couchant l'efpace de trois ou quatre heures, par un chemin tortueux, nous arrivâmes à une plaine affez fertile, dont la longueur eft environ d'une lieue & demie : c'était-là qu'était la petite ville de Clione, dont on voit encore les ruines. Nous paffâmes enfuite entre des gorges, par un chemin difficile & dangereux: auffi eft-il toujours gardé par des dervins, efpèce de marechauffée turque, mal payée & mal entretenue. Ces gardes font prefque tout nuds; ils ont un fufil pour toute arme.

Ils

Ils présentent aux voyageurs de l'eau pour se rafraîchir, & du feu pour allumer leurs pipes. On se fait accompagner par eux d'une garde à l'autre, moyennant quelques *paras*, petite monnaie d'argent qui vaut environ six de nos liards. La Grèce.

On allait à la ville & à la forêt de Némée par un chemin que nous laissâmes sur notre droite. Nous entrâmes, au sortir des gorges, dans la plaine d'Argos: elle est si grande & si fertile, qu'il n'est pas étonnant que les premières colonies, qui vinrent de l'Egypte dans la Grèce, s'y soient établies, & que le royaume d'Argos, qui commença après celui de Sicyone, ait bientôt surpassé ce dernier en puissance. La plaine d'Argos a cinq ou six lieues d'étendue : elle est arrosée de plusieurs ruisseaux, & produit beaucoup de blé. Argos était située à peu de distance de la mer. Le golfe Argolique était en face de nous, & Napoli de Romanie sur notre gauche : cette dernière ville est une des plus fortes de toute la Morée; on y voit encore de belles fortifications que les Vénitiens y ont construites, & sur lesquelles je remarquai le lion de St. Marc.

Ayant repris le chemin de Sparte, nous suivîmes le bord de la mer, & laissâmes sur

La Grèce. notre droite le château d'Argos, le marais d'Alcyone, & la forteresse de Téménion. Le chemin d'Argos à Sparte est fort mauvais; on le fait presque toujours sur des côtes de montagnes bordées de précipices. Le désagrément de cette route augmente par les mauvais gîtes que l'on y trouve. Comme je prenais la plupart de mes repas sur l'herbe dans cette route, ainsi que le pratiquent ceux qui voyagent en Grèce, je me rencontrai à dîner dans le même lieu avec deux agas de Napoli: nous fîmes connaissance; ils me firent présenter, par leurs esclaves, du café & d'une autre liqueur que j'imaginai d'abord être du sorbet; mais je me trompai: ces bons Turcs n'étaient pas rigoureux observateurs de la loi de Mahomet: la liqueur qu'ils m'offrirent, était d'assez bon vin, & ils acceptèrent avec plaisir celui que je leur donnai en échange.

En continuant ma route, nous entrâmes dans la plaine de Tripolissa; nous y fûmes surpris d'une pluie très-forte, & nous nous retirâmes dans un village à l'extrémité de la plaine sur le chemin de Sparte, où, sans mes janissaires & le respect qu'on leur porte dans toute la Grèce, je n'aurais pu trouver de gîte.

La maison, ou plutôt la cabane où nous logeâmes, semblable à toutes celles des villa-

ges de la Grèce, formait un parallélogramme par son plan; elle n'avait qu'un étage : le toît qui la couvrait, représentait assez, par son inclinaison, les frontons des temples grecs; elle contenait une famille & tous les animaux qui lui appartenaient; & je fus fort surpris, quand nous y fûmes installés, de voir des bœufs, des chevraux, des moutons, passer devant nous, & aller paisiblement se ranger dans le lieu qui leur était destiné. La Grèce.

Nous repartîmes de ce lieu le lendemain au point du jour : nous passâmes des montagnes si élevées, que nous vîmes en quelques endroits les nuées au-dessous de nous. Cette vaste plaine, arrosée de l'Eurotas & de plusieurs ruisseaux, est environnée de très-hautes montagnes, excepté du côté de la mer : c'était la plus belle partie du pays des Lacédémoniens.

Sparte, si célèbre par les lois que Lycurgue y établit, & par le courage de ses habitans, est si ruinée à présent, il y reste un si petit nombre d'édifices, qu'il serait inutile de faire l'histoire de son état ancien.

Misitra n'est pas bâtie sur les ruines de l'ancienne Sparte; elle en est à deux milles. En allant de Misitra à Sparte, au-delà d'un ruisseau, on trouve un petit village, ou plutôt

La Grèce. un nombre de cabanes éparſes, auxquelles les Grecs donnent le nom de magula : c'eſt-là que commencent les ruines de Sparte. Cette fameuſe ville était ſituée en partie ſur de petites hauteurs, au pied d'une montagne de la Meſſenie, qui, formant une eſpèce de courbe, vient en diminuant ſe terminer en une pointe qui regarde le ſud-quart à l'eſt. La plaine, qui eſt rétrécie par cette montagne ou colline qui la diviſe, commence à s'élargir à Sparte, où elle peut avoir une lieue & demie de large, & ſix ou ſept d'étendue du côté de la mer. Le cours général de l'Eurotas dans la plaine de Sparte, eſt au levant de cette ville.

Sparte, comme l'on ſait, n'eut point de murs, juſqu'au temps où ſes habitans dégénérèrent de la valeur de leurs ancêtres; elle n'avait point non plus de citadelle élevée, mais cependant elle renfermait dans ſon enceinte une hauteur qui dominait ſur la ville; c'eſt-là qu'étaient ſitués les édifices les plus remarquables, comme je le reconnus par le théâtre & par le Dromos, dont on voit encore les reſtes. Cette hauteur s'élève au-deſſus de la plaine de trente à quarante pieds; ſa plus plus grande étendue eſt de l'eſt à l'oueſt, & peut avoir deux cent cinquante pas géométriques, ſur cent cinquante du nord au ſud.

L'enceinte de la ville renfermait aussi quatre autres petites hauteurs; ces petites collines forment une espèce de chaîne du levant au couchant; l'espace de la ville qu'elles laissaient entre elles & l'Eurotas, était de six cents pas ordinaires : l'autre partie, qui regardait le sud-ouest, était beaucoup plus étendue. La Grèce.

Les monumens de Sparte sont de deux espèce; les uns, comme le théâtre & le Dromos, sont encore reconnaissables par leur forme; les autres, la plupart doriques & d'architecture très-médiocre, sont si ruinés, qu'ils ne présentent que des amas confus de colonnes, de chapiteaux & de corniches.

Pausanias dit que le plus bel édifice de Sparte était le théâtre; mais il ne nous apprend pas dans quel temps ce monument fut construit : on le reconnaît encore facilement à sa forme & à sa grandeur. Il avait deux cent cinquante pas ordinaires dans sa plus grande ouverture; ses gradins étaient d'un marbre blanc un peu gris; ses murs extérieurs d'une fort belle pierre taillée en rustique.

Ce théâtre était construit à-peu-près sur le modèle de celui de Bacchus à Athènes. Les siéges des spectateurs ont une particularité que je n'ai remarqué dans aucun autre monument de cette espèce. Ils sont creusés en rond dans

La Grèce. l'endroit destiné pour s'asseoir, de manière que le devant du gradin est un peu plus bas que le fond. Cet édifice, peu remarquable d'ailleurs par son architecture, l'est par un beau trait d'histoire.

Les Lacédémoniens donnèrent dans ce théâtre une preuve éclatante de leur constance dans les plus grands malheurs. Quand la nouvelle de la perte de la bataille de Leuctres vint à Sparte, quoique le bruit se répandit que tout était perdu, les Éphores, qui donnaient alors une fête au théâtre, loin de marquer aucune émotion, firent continuer les jeux & les danses, où chacun s'efforça de se distinguer & de gagner les prix, & ensuite ils envoyèrent la liste des morts par toute la ville.

On voit au-devant de ce théâtre une masse de briques & deux parties de colonnes debout, qui sont vraisemblablement les restes du tombeau du roi Pausanias : il était situé dans ce lieu. C'était là aussi qu'était la fameuse colonne sur laquelle on lisait les noms de ces braves Spartiates qui soutinrent l'effort des Perses aux Thermopyles. C'était encore près de ce théâtre qu'était le cénotaphe de Brasidas, fameux général des Lacédémoniens. Ce cénotaphe était de figure octogone : on en voit encore la forme.

Le Dromos était une espèce de stade où

les jeunes Spartiates s'exerçaient à la course. Il est extrêmement ruiné. On voit à l'un des côtés qui regardaient l'Eurotas, un grand nombre de piédestaux couverts d'inscriptions qui nous instruisirent particulièrement des noms de ceux qui avaient remporté les prix à ces jeux. La Grèce.

Après avoir examiné les ruines de Sparte, je tâchai de trouver la position de quelques autres villes fameuses de la Laconie qui n'en étaient pas éloignées. Étant parti de la vieille Sparte dans le dessein de trouver le lieu où était autrefois Amyclée, je ne tardai pas à y réussir. Sa distance de Sparte de vingt stades, marquée par Polybe & par Pausanias, la fertilité du lieu où elle était bâtie & les beaux arbres qui l'environnaient, furent les indices qui me firent découvrir qu'elle était située dans le lieu où est à présent le village de *Sclabochori*. Cette ville a été ruinée avant Sparte. Du temps de Pausanias elle n'était plus qu'un village.

Thérapné n'était pas loin d'Amyclée. Ménélas y avait un temple, & ses habitans disaient qu'Hélène & ce prince y étaient inhumés.

Pendant que j'étais à Misitra, je vis dans la plaine du Platanifte, qui est bordée par l'Eurotas, & à côté du pont qui y conduit,

La Grèce. une eſpèce de foire fort agréable & une image de ces repas publics des anciens Spartiates. Le peuple s'y raſſemble ſouvent, & les uns mangent ſur l'herbe, tandis que les autres danſent & ſe divertiſſent au ſon du tambour. Ils ont une ſuperſtition fort ſingulière. Il y a dans cette plaine du Plataniſte les débris d'un monument & une colonne couchée par terre, ſur laquelle eſt une grande inſcription fort effacée. Ils portent là des graines de coton, & les frottent ſur cette colonne. Après cette opération myſtérieuſe, ils diſent qu'ils ſont aſſurés de faire une récolte abondante.

On compte dix mille ames à Miſitra. Il y a peu de Turcs & point de catholiques. Les habitans de Sparte étant obligés de l'abandonner parce que les Turcs avaient rompu ſes aqueducs, ils bâtirent Miſitra, ou la nouvelle Sparte, ſur le penchant d'une roche fort élevée. Cette ville eſt dominée par ſon château qui eſt aſſis ſur le haut du rocher, & ce château l'eſt par les montagnes de Meſſenie, montagnes d'une hauteur prodigieuſe & toutes couvertes de neige. Le principal commerce des habitans eſt en ſoie : ils recueillent auſſi du coton & de l'huile ; ils les font embarquer, & le commerce alors ne ſe fait, pour ainſi dire, qu'à la pointe de l'épée, car les facteurs qui

La Grèce

vont à Clos se font accompagner de vingt hommes bien armés de fusils, pour n'être pas surpris par les brigands qui habitent cette côte.

La description que nous donnons de la Laconie, est uniquement destinée à fixer les idées du lecteur sur cette partie de la Grèce en général, & dans un tableau peint avec tant de rapidité, on n'a pu s'arrêter à des considérations particulières, relatives à l'état ancien de la capitale, où il faut maintenant descendre pour acquérir une connaissance plus approfondie des mœurs & des habitans de Lacédémone.

Cette ville située au fond de cette longue vallée qu'arrosait l'Eurotas, ne le cédait à aucune ville du Péloponèse par les charmes & les agrémens de ses environs que la nature & l'art avaient contribué à embellir. Les conducteurs publics qui guidaient les voyageurs dans ce dédale de bosquets & de jardins, n'y parlaient que d'événemens mythologiques relatifs aux aventures de Castor & de Pollux, d'Hyacinte, de Leda, & sur-tout d'Hélène, dont le nom était écrit sur l'écorce de la plupart des platanes, où on lisait ces mots en langue dorique : *Révérez-moi, car je suis l'arbre d'Hélène.* Des bergers ou des chasseurs avaient gravé ces inscriptions, que les mystagogues

La Grèce. montraient ensuite comme des monumens historiques. Au reste c'est précisément en cet endroit qu'on nommait le Plataniste, que le poète *Alcman* monta tant de fois sa lyre sur un ton aussi volupteux que celui d'Anacréon, & c'est encore là que les filles de Sparte chantèrent si souvent ce fameux cantique que Sapho composa à l'âge de quinze ans, & qui commençait de la sorte : *O virginité ! virginité ! où fuyez-vous, après m'avoir quittée ?*

Dès qu'on avait traversé ces avenues si champêtres, si romanesques & signalées par tant d'exploits, on arrivait à Lacédémone, plus étonné encore de ce que l'on y voyait, qu'étonné de ce qu'on venait d'entendre, car aucune ville de la Grèce européenne n'était ornée dans un goût si oriental, & la décoration des édifices publics y annonçait un faste & une profusion outrée. Le principal temple consacré à Minerve y avait été entièrement construit en bronze, c'est-à-dire, que le frontispice & toutes les parties apparentes, depuis le comble jusqu'à la base des colonnes, étaient exactement revêtues de lames de cuivre chargées de sculpture & de bas-reliefs en forme de médaillons, qui représentaient les travaux d'Hercule, la naissance miraculeuse de Minerve, & d'autres sujets de cette nature, choisis parmi

un amas de fables, qu'on nommait alors la théologie.

Ce fut par une pure oſtentation de leurs richeſſes & de leur puiſſance, que les Lacédémoniens élevèrent de la ſorte un édifice qu'on aurait pu exécuter infiniment mieux en pierres; puiſque la qualité intrinſèque d'un métal ſujet à être attaqué par la rouille ou par la corroſion de l'air humide ſur un terrein ſouvent inondé par l'Eurotas, n'ajoutait rien au prix des ornemens extérieurs, ſinon l'image qui était ſans exemple dans la Grèce, où les grands artiſtes ne furent jamais tentés d'imiter un modèle qui s'éloignait ſi fort des règles ordinaires.

A ce temple de Minerve qui occupait le centre de la cité, ſuccédait le grand théâtre, dont la conſtruction avait également abſorbé des ſommes prodigieuſes, car Pauſanias aſſure qu'il était dans toutes ſes parties bâti de marbre blanc; de ſorte que par ſa magnificence extérieure, il l'emportait de beaucoup ſur le théâtre d'Athènes, ſimplement taillé dans le roc; mais il lui était bien inférieur par le mauvais choix des mimes & des drames ignobles qu'on y repréſentait, & on ne pouvait voir ſans regret une ſcène ſi ſuperbe avilie par le jeu des moindres hiſtrions.

La Grèce.

Parmi les bâtimens publics & les tribunaux dont la principale place de Lacédémone était environnée, on distinguait sur-tout le *Portique des Perses*, où la simplicité & la correction de la belle architecture avaient encore été sacrifiées à de vaines idées de faste & de grandeur; car l'entablement n'y reposoit pas sur des colonnes ordinaires & appropriées à un tel ordre; mais il était immédiatement supporté par des statues colossales de marbre blanc, qui représentaient les principaux officiers de l'armée de Xerxès, pris ou tués à la bataille de Platée, tel que Mardonius, qui y paraissait dans l'attitude humiliante des captifs, & vêtu selon le costume asiatique usité parmi les satrapes de la Perse ou de la Médie.

La place la mieux ornée de Lacédémone était *le Pecile*, qui ne se réduisait pas, comme celui d'Athènes, à une simple galerie de tableaux; mais il embrassait un grand espace environné de murailles décorées de superbes peintures à fresque, que les Romains eurent l'étonnante industrie d'enlever en faisant scier insensiblement le ciment sur lequel elles étaient appliquées, & on les vit arriver en Italie sans être endommagées par les suites d'une opération si violente.

C'est ainsi que des vainqueurs vraiment in-

ſatiables dépouillèrent la Grèce de ces ornemens même qui ne ſemblaient pouvoir lui être ravis, & qui, enterrés enſuite dans quelques palais de la campagne de Rome, furent perdus pour l'hiſtoire des arts, au point qu'on ne connaît pas même le ſujet de ces fameux tableaux exécutés à Lacédémone par des artiſtes étrangers. La Grèce.

Dès qu'on quittait le *Pecile* pour pénétrer dans les quartiers intérieurs de la cité, on rencontrait une ſuite de portiques uniquement deſtinés à y étaler différens genres de marchandiſes, & quoique Lacédémone ne fût pas une place de commerce proprement dite, à cauſe de ſon éloignement de la Méditerranée, on y vendait cependant toutes les dépouilles que les armées rapportaient à la fin de la campagne; & cet objet était de la plus grande importance chez un peuple qui encourageait le brigandage comme la première manière d'acquérir.

Les habitations des particuliers avaient à Lacédémone, ſans comparaiſon, plus de ſolidité & plus d'élévation que les maiſons d'Athènes; & voilà pourquoi le grand tremblement de terre qui renverſa Sparte en l'an 469, avant notre ère, entraîna une ſi horrible deſtruction d'hommes. On aſſure que de tous les citoyens & de tous

La Gréce.

les esclaves qui s'y trouvaient réunis, il n'en survécut à ce désastre que cent cinquante, tandis que plus de vingt mille individus de tout sexe & de tout âge furent ensevelis sous les ruines. Si ce rapport n'est pas exagéré, il fournit toutes les lumières qu'on peut désirer sur l'état de la population de cette ville, dont l'étendue évaluée à quarante-huit stades, ou deux lieues de circonférence, formait un plan presque circulaire. Après cette catastrophe, les architectes de Lacédémone jugèrent à propos de reconstruire cette ville, comme on a reconstruit de nos jours Lisbonne, c'est-à-dire, sur cet emplacement même où elle venait d'être abymée.

CHAPITRE VI. 

Etat actuel de Misitra. — Détails sur les Mainotes. — Napoli, ou l'Ancienne Argos. — Lepsina, autrefois Eleusis. — Temple de Cérès. — Notice sur l'Albanie. — Isles grecques.

ON peut comparer toute la surface de la Morée ou du Péloponèse à la figure d'un cône dont le sommet est en Arcadie : de cette espèce de pic, il se détache deux chaînes de rochers qui se prolongent du nord au sud jusques dans le sein de la Méditerranée, où ils forment d'un côté le cap *Ténare*, & de l'autre le cap *Malec*. Tout ce qu'il y a d'espace entre ces bras & les côtes de la mer, était la Laconie proprement dite, qui depuis les confins de l'Argolide jusqu'à ceux de la Messenie, renfermait à-peu-près cent cinquante lieues quarrées. La Grèce.

Cette contrée s'offre de loin sous l'aspect d'un cratère ou d'un bassin environné dans la plus grande partie de sa circonférence, de montagnes fort élevées & revêtues d'épaisses forêts de sapins; mais dès qu'on a surmonté ces

La Grèce.

hauteurs, on va toujours en descendant jusqu'au fond d'une longue vallée, baignée par l'Eurotas. La principale parure de cette rivière si célèbre dans la mythologie, consistait en des bosquets de myrtes & de lauriers, qui en ornaient naturellement les bords, & en une prodigieuse quantité de cygnes qui en couvraient les eaux, qu'on pouvait à peine contenir par les digues les plus solides lors de la fonte des neiges, tandis qu'au cœur de l'été l'Eurotas finissait par n'être pas navigable pour les moindres bateaux.

La ville de Sparte ou de Lacédémone occupait la partie septentrionale de cette vallée, où, dans une grande étendue, on ne découvrait que des allées de platanes, des plans d'oliviers, des jardins & des maisons de plaisance, qui fournirent, dit Xénophon, un immense butin aux troupes d'Epaminondas après la bataille de Leuctres; car ceux qui avaient si souvent pillé tous les états de la Grèce, furent alors pillés à leur tour, & punis comme ils le méritaient.

Dès qu'on partait de Lacédémone pour s'élever vers le sud, on arrivait à Amyclée, où les habitations surpassaient toutes les autres par les charmes de leur situation; & ce canton était à-la-fois la terre la plus fertile de la Laconie,

conie, & le séjour le plus champêtre du Péloponèse : au printemps, les champs y paraissaient entièrement tapissés de jacinthes sauvages ; & Polybe assure que la beauté des arbres & la vivacité de leur verdure le disputaient à la beauté même des fruits. Le seul inconvénient dont on eût à s'y plaindre, consistait en un degré de chaleur presque insupportable, occasionnée par la proximité du mont Taygète, qui y refléchissait les rayons du soleil aux approches du solstice d'été ; tandis qu'en hiver les sommets de ce rocher sont cachés sous un lit de neiges que les navigateurs découvrent de très-loin, même au mois de mai, sous l'apparence d'une nuée blanchâtre, qui voile à leurs yeux l'horison de la Morée.

Lacédémone est aujourd'hui la ville de *Mistra*, qui contient près de quinze mille ames, dont les Turcs forment le plus petit nombre : elle est défendue par un château bâti sur le haut du rocher où était la ville de Sparte. Le peu de vestiges qui restent des monumens qui décoraient cette ancienne ville, sont des colonnes brisées, des corniches, des chapitaux, épars dans la campagne. On reconnaît cependant encore la forme du théâtre & du dromos : le premier avait deux cent cinquante pas dans

La Grèce.

sa plus grande ouverture ; en face du théâtre, sont plusieurs débris de colonnes & de murailles de briques qu'on dit être les restes du tombeau de Pausanias : là, était aussi la colonne où l'on avait gravé les noms des trois cents Spartiates qui perdirent la vie à la défense des Thermopyles : on nous fit voir cette colonne dans une église de la ville où elle a été transportée depuis. Le dromos était un cirque où la jeunesse s'exerçait à la course & à manier les chevaux : c'était peut-être là aussi que les jeunes filles dansaient nues, & s'exerçaient à la lutte en présence des jeunes garçons.

Dès qu'on a traversé les bois du côté de l'orient, on découvre dans le lointain le sommet de deux rochers escarpés que les anciens habitans de cette côte nommaient les *Thyrides* : ils s'élèvent sous la forme d'un immense obélisque sur le promontoire de Ténare, dont toute la bâse est excavée par l'action des feux souterrains ; & le marbre noir qu'on y apperçoit, appartient réellement à la classe des laves. C'est à l'entrée même de ces cavernes, noircies par la fumée des anciens volcans, que les mythologistes plaçaient non-seulement les portes de l'enfer poétique, mais encore le trône des vents, la route des orages, & l'établé

des chevaux de Neptune, dont le temple, creusé dans le roc en figure de grotte, était environné d'une forêt de sapins dont l'obscurité augmentait l'horreur de ce paysage, où l'on n'entend d'autre bruit que le mugissement des flots de la Méditerranée, qui s'y élèvent en écumant contre les écueils du Ténare, souvent couvert de fragmens de navires que la tempête vient y briser. Aucun endroit connu de l'ancienne Grèce ne réunissait en un si petit espace tant de lugubres images; mais rien n'attriste tant l'œil du voyageur que les ruines qu'il rencontre à l'embouchure de l'Eurotas, & qui sont les débris de la malheureuse Hélos, dont les habitans furent réduits à un état d'esclavage d'autant plus oppressif, qu'on y avait combiné la servitude de la glèbe avec le service militaire, auquel on ne condamne pas même les nègres; tandis que les Hilotes étaient toujours placés à la tête des bataillons spartiates, de façon que tous les traits & toute la fureur de l'ennemi tombaient sur eux.

La Grèce.

C'est dans ces contrées qu'habitent les Mainotes modernes, dont on a beaucoup parlé en Europe, sans jamais les connaître. Cette nation peu nombreuse, qui a été pendant plusieurs siècles répandue sur la plage occidentale de la Laconie, ne descend point, comme

La Grèce.

on l'a cru, des anciens Spartiates, mais elle tire au contraire son origine d'un peuple qui était ennemi de Lacédémone, c'est-à-dire, les Laconiens soustraits au joug tyrannique de leur métropole, qui les traitait en esclaves.

Le chef-lieu ou la capitale des Mainotes du nord a été en tout temps la petite ville d'*Œtylos*. Comme la langue grecque s'est prodigieusement altérée dans la bouche des Mainotes, ils ont corrompu le nom d'*Œtylos* & substitué celui de *Vitulo*, où résidait ci-devant leur évêque, avec une troupe de caloyers de l'ordre de St. Basile, qui étaient des bandits aussi dangereux que le reste de la nation. Souvent ils allaient eux-mêmes commander des expéditions de voleurs & détrousser les marchands de la Messenie & les Turcs de *Coron*. Quand toute une semaine s'était écoulée sans qu'on eût pu faire la moindre capture, les habitans de *Vitulo* prenaient le deuil, & se plaignaient amèrement de la providence qui semblait les oublier.

Dans ce coin de la Morée, on ne se contentait pas d'enlever tout ce qu'on pouvait trouver par terre, mais on y volait encore horriblement par mer. Enfin la côte de Maina était si redoutée des navigateurs, qu'ils n'osaient y toucher, même pour faire de l'eau

durant la plus grande détreſſe des équipages.

La Grèce.

Pour entrer maintenant dans quelques détails géographiques touchant l'état intérieur de cette petite contrée habitée par de ſi grands brigands, il faut ſe figurer une plage étendue de cinq à ſix lieues ſur les bords de la Méditerranée, depuis le pied du mont Taygète juſqu'aux rochers du cap Ténare, qu'on nomme aujourd'hui le cap Matapan : ce terrein eſt de ſa nature fort aride, & on n'y trouve que quelques vallées propres à la culture de l'orge, des mûriers, des chênes verts, & des oliviers d'une qualité très-inférieure à ceux de l'Attique.

Les habitans de cette côte ont été depuis long-temps diviſés en deux races très-diſtinctes : ceux qui occupaient la partie ſeptentrionale aux environs de la bourgade de *Vitulo*, avaient la réputation d'être moins cruels & moins atroces que les Mainotes du ſud, qu'on eſt dans l'uſage de nommer les *caco-vougnis*, ou les ſcélérats de la montagne : expoſés preſque nuds aux ardeurs du ſoleil & aux intempéries de la ſaiſon, ils ſont fort baſannés, & la férocité paraît peinte dans tous les traits de leur phyſionomie ſauvage.

C'eſt leur coutume de porter ſans ceſſe des

La Grèce. armes, & de massacrer impitoyablement ceux qui, après avoir fait naufrage dans le golfe laconique*, viennent aborder à la nage au cap Ténare : ensuite ces cadavres dépouillés restent sans sépulture sur ce triste rivage, où tous les objets qu'on y découvre, inspirent une profonde horreur; les habitations n'y consistent qu'en de chétives cabanes, dont la plupart sont dispersées autour des ruines d'une ancienne ville, où depuis les Ottomans construisirent une forteresse qu'ils nommaient en leur langue *Turcogli Olimionas*, pendant que les Grecs modernes, aussi ignorans en géographie que les Ottomans mêmes, l'appelaient *Maina*, dont le nom s'est depuis étendu à toute cette côte.

Dans des mémoires relatifs à la famille impériale des Comnènes, on trouve que, vers l'an 1474, il parut chez les Mainotes un aventurier qui se disait fils de David, dernier empereur de Trébizonde, de la race des Comnènes. L'anonyme, qui a rédigé l'histoire de cette fatale dynastie., ne doute pas que cet aventurier, nommé Nicéphore, ne fut réellement tout ce qu'il prétendait être. Quoi qu'il en soit, ce Nicéphore eut l'art d'entraîner dans ses intérêts l'évêque de *Vitulo*, & se fit reconnaître par lui pour un prince issu de la

famille impériale des Comnènes. Il prit en conséquence le titre de *Protogéronte*, comme qui dirait premier oullard, ou premier sénateur de la côte de *Maina*, où ses descendans régnèrent depuis presque despotiquement. Enfin il n'y avait aucune apparence de liberté dans cette forme de gouvernement, où les protogérontes d'un côté, & le clergé de l'autre, opprimaient une nation qui prétendait être indépendante. La Grèce.

Les sultans de Constantinople n'avaient jamais fait aucune attention sérieuse à cette prétendue indépendance des montagnards de *Maina*; & dans tous les grands empires de l'Asie, on trouve des peuplades presque sauvages qui vivent de rapine & n'obéissent à personne, comme les arabes bédouins de la Turquie, les curdes & les dolomites de la Perse, les mi-aosses de la Chine, les bils du Mogol, les mardicores du royaume de Guzurate, & enfin on connaît plus de cinquante races d'hommes semblables, dont quelques-unes, quoiqu'enclavées dans des contrées policées, sont encore antropophages; on a même prétendu qu'en 1782, les zigeuners se nourrissaient de chair humaine à l'insu de la cour de Vienne, au milieu de la Hongrie, où ils sont venus s'établir après avoir émigré d'un

canton de l'Indouftan, où ils formaient, felon toutes les apparences, une tribu ou une horde de mardaores, dont M. d'Anville a beaucoup parlé dans fes mémoires géographiques de l'Inde, fans jamais pouvoir découvrir l'origine d'une nation femblable.

Il eft auffi vraifemblable que les Mainotes de la Morée ont auffi, dans les accès de leur rage, dévoré plufieurs mahométans de la Morée; & en général, ils commettaient tant de maffacres & tant d'excès fur les confins de la Meffenie, & incommodaient fi cruellement les habitans de Coron & de Modon, que les gouverneurs de ces places vinrent en 1676 pour les châtier; mais au lieu de faire quelque réfiftance contre les Turcs, les Mainotes du nord eurent la lâcheté d'abandonner leur pays & de fe fauver au nombre de quatre mille fur fix grands vaiffeaux, dont ils perdirent quelques-uns, même avant d'être arrivés à la hauteur de Corfou.

Le refte de cette flotille, après avoir été jeté au gré des vagues fur toute la Méditerranée, vint enfin débarquer ce peuple fugitif à Paomia en Corfe, où l'on en forma une efpèce de colonie dont il fubfifte encore des veftiges très-fenfibles de nos jours. Parmi ces émigrans transplantés en Corfe, on comptait un certain

Stephanopoulo, soi-disant protogéronte, ou prince des Mainotes; ensuite un certain Parthenius, soi-disant évêque de Vitulo en Laconie, & enfin un grand nombre de caloyers qui eurent bientôt de vifs démêlés avec la cour de Rome, dont ils ne voulaient pas payer les bulles & les brefs au prix qu'y fixait la daterie, qui ne fait crédit ni aux Grecs ni aux Latins. La Grèce.

Cette désertion des chefs & de tout le clergé de la côte septentrionale de *Maina*, jeta les *cacovougnis* ou les habitans du sud dans une grande consternation, & ils gagnèrent en toute hâte les sommets les plus escarpés de ces rochers qu'on nommait jadis les *Thyrides*, au-dessus du cap Matapan : là ils délibérèrent sur ce qu'il convenait de faire dans une position si alarmante, & il fut décidé que ces prétendus princes, qui se disaient issus de la famille impériale des Comnènes, s'étant rendus coupables de haute trahison en abandonnant le pays au lieu de le défendre, la dignité de protogéronte serait supprimée à jamais; ensuite on divisa la contrée en quatre capitaineries héréditaires, & qui, à l'extinction des branches masculines, pourraient passer aux femmes. En effet, vers l'an 1764, on y vit paraître une veuve, nommée *Démétria*, qui

La Grèce. se mettait souvent à la tête d'une troupe de brigands pour aller voler sur le grand chemin qui conduit du Modon à Misitra ; & les chevaliers de Malte, qui venaient de temps en temps se divertir en Laconie, ne manquèrent pas de dire que cette Démétria était une héroïne qui faisait plus de prises par terre, qu'eux sur la Méditerranée.

Cependant les Mainotes, affaiblis par la fuite des émigrans retirés en Corse, & plongés dans des guerres civiles, occasionnées par la création des capitaineries, concevaient bien qu'une situation si précaire ne pouvait être de longue durée, & ils s'adressèrent à différens souverains de l'Europe pour en obtenir ce qu'on appelait des secours contre les Turcs.

Toutes ces suppliques restèrent sans effet, si l'on en excepte celle qu'ils firent parvenir à la cour de Pétersbourg, qui, étant alors en guerre avec les Turcs, crut pouvoir profiter d'une circonstance semblable pour envoyer une flotte dans le golfe de Messenie, & y tenter une diversion que les Mainotes promettaient de soutenir de toutes leurs forces; mais bientôt les Moscovites eurent lieu de se repentir d'avoir contracté des liaisons avec le peuple le plus perfide du monde, & qui se signala par une action vraiment atroce à la

prise de Misitra. Cette ville se rendit, comme on sait, aux armes de la Russie en 1770, suivant une capitulation signée de part & d'autre, & qui assurait la vie des habitans; mais les Mainotes dirent qu'ils ne se mettaient pas en peine d'une formalité semblable, & au moment où personne ne s'y attendait, ils allèrent égorger tant de femmes & d'enfans, que le sang coulait dans toutes les maisons, qu'ils finirent par piller. Après ce forfait inoui, ils eurent la lâcheté d'abandonner les Russes qu'ils avaient eux-mêmes appelé à leur secours du fond du nord au centre de la Grèce. En une seule nuit, tous les prétendus guerriers de Maina désertèrent jusqu'au dernier homme, ce qui entraîna la levée du siége de Coron, & fit manquer cette expédition au point qu'il fallut évacuer la Morée avec une précipitation qui ne différait guères d'une fuite. Tel fut le dernier exploit par lequel les *cacovougnis*, ou les scélérats de la montagne, terminèrent leur carrière; & depuis les Turcs les ont mis à-peu-près sur le même pied où sont les autres tributaires du Sangiacar de Misitra. La Grèce.

Voilà à quoi se réduit dans la réalité toute l'histoire d'un peuple de brigands auxquels on peut appliquer le trait énergique par lequel Maxime de Tyr a dépeint le génie des habi-

tans de l'ancienne Etolie : les Athéniens, dit-il, excellent dans l'éloquence, les Thébains dans le jeu de la flûte, & les Etoliens dans l'art de voler sur les grands chemins.

Nous partîmes de Misitra pour aller à Napoli, qu'on nous dit être l'ancienne Argos. Je vis, chemin faisant, la petite plaine où combattirent les trois cents Spartiates, commandés par Léonidas. En arrivant à Napoli par la route de Sparte, on voit à droite une élévation couverte de ruines : ce sont les anciens restes d'Argos, capitale des états d'Agamemnon. Nous poursuivîmes notre route vers Mycènes, qui eut pour son fondateur Persée, le libérateur d'Andromède : on l'appèle aujourd'hui *Agios Adrianos.* Entre cette ville & Argos, était la ville & la forêt de Némée, où Hercule tua un lion furieux. Les Argiens allaient tous les ans célébrer des jeux & des combats appelés *néméens*, en l'honneur de ce héros. La nouvelle ville qui remplace l'ancienne, n'a rien qui soit capable d'attirer les curieux : je ne fus guères plus content de Corinthe.

Cette ville, autrefois l'ornement de la Grèce & la capitale de l'Achaïe, n'est plus qu'un gros village situé entre la mer Ionique & la mer Egée. L'ancienne Corinthe avait

environ onze milles de circuit; les Romains la faccagèrent & la réduifirent en cendres: grand nombre de ftatues d'or, d'argent, d'airain, furent fondues dans l'embrâfement: ces différens métaux, mêlés enfemble, formèrent une efpèce de cuivre très-précieux, qu'on appela depuis métal de Corinthe, dès tas de maifons, conftruites fans proportion, ont pris la place des édifices fomptueux qui embelliffaient cette ville fuperbe. Les habitans, au nombre de quatorze à quinze cents, ont prefque tous de grands jardins plantés d'orangers & de citroniers: ils tirent un gros revenu de leur territoire, qui produit de l'orge, du froment, des olives & du vin. Nous vîmes fur une éminence une douzaine de colonnes, qu'on nous dit être les ruines d'un ancien temple: la citadelle eft à une petite lieue de la ville; elle eft fituée fur un rocher élevé, d'où l'on a la plus belle vue du monde. La fontaine de *Pyrène* eft vers l'endroit le plus haut du rocher; fes eaux font claires & abondantes; on dit que le cheval Pégafe fe rafraîchiffait fur fes bords, lorfqu'il fut pris par Bellérophon, qui s'en fervit pour combattre la Chimère. Le village de *Sicyon*, à trois lieues de Corinthe, ne produit plus cet excellent raifin que les Latins avaient en fi grande eftime;

La Grèce.

c'eſt un miſérable hameau où l'on recueille encore quelques olives.

La Grèce.

Nous paſſâmes, en allant à Mégare, par un chemin étroit, qui a, d'un côté, les monts Sicyoniens, de l'autre, un précipice profond que la mer couvre de ſes eaux. Ce paſſage eſt le lieu où ſe tenait le fameux brigand Scyron, qui fut tué par Théſée. Mégare, qui ſe vante d'avoir eu pour fondateur un fils d'Apollon, n'eſt pas en meilleur état que Corinthe : elle a du moins cet avantage qu'elle n'a pas changé de nom, comme la plupart des autres villes ; & le célèbre Euclides, qui y prit naiſſance, ſuffirait ſeul pour l'immortaliſer. Je ne vis rien dans les ruines qui piquât ma curioſité, quoique cette ville fût autrefois une des plus floriſſantes de la Grèce.

On compte quatorze milles de Mégare à *Lepſina*, autrefois Eleuſis : c'eſt dans cette ville, ſelon la fable, qu'aborda la déeſſe Cérès, lorſqu'elle cherchait ſa fille Proſerpine que Pluton lui avait enlevée. Le prince qui y régnait lui fit un accueil favorable ; & la déeſſe, par reconnaiſſance, facilita les couches de ſa femme, & ſervit elle-même de nourrice à l'enfant nommé Triptolême. Lorſqu'il fut devenu grand, elle lui enſeigna l'art d'enſemencer les terres, & lui aida à perfec-

tionner l'agriculture. Les Eleusiens élevèrent un temple magnifique à Cérès, & instituèrent en son honneur des fêtes appelées Thesmophores, où de jeunes vierges portaient sur leurs têtes des corbeilles pleines d'épis. Il n'y a plus d'habitans à Lepsina ; la crainte des corsaires les a fait déserter : cela ne m'empêcha pas d'aller voir les belles ruines de marbre dont la campagne est couverte ; l'endroit où il y en a un plus grand nombre & des plus curieuses, est l'emplacement du temple de Cérès ; les frises, les corniches de marbre, sont entassées les unes sur les autres ; l'ordre dorique est confondu avec l'ordre ionique ; des bras, des jambes de statues, sont mêlés avec des chapiteaux & des bâses de colonnes. Je remarquai un buste de marbre blanc qui faisait probablement partie de la statue de la déesse : elle portait sur la tête un panier, autour duquel sont gravés plusieurs épis de blé ; le visage est entièrement défiguré ; une longue chevelure, attachée avec un ruban, couvre l'épaule gauche ; on distingue sur la poitrine une tête de Méduse entre deux rubans : le tout est parfaitement bien travaillé, & digne du fameux Praxitèle, qu'on croit en être l'auteur.

La Grèce.

Il est difficile à un voyageur de pénétrer

La Grèce. dans l'Albanie, qui forme les limites de la Grèce du côté de l'oueſt : c'eſt une province de la Turquie européenne ſur le golfe de Veniſe, bornée au ſud par la Livadie, à l'eſt par la Theſſalie & la Macédoine, au nord par la Boſnie & la Dalmatie ; c'eſt un pays conſidérable : ſa population paſſerait avec raiſon pour un prodige, ſi chaque mère n'y était pas dans l'uſage d'allaiter ſes enfans. Il y a d'excellens vins. Les Albanois ſont grands, forts, très-courageux, infatigables, bons cavaliers & grands voleurs. Les Turcs en ont tiré de grands ſervices contre les Grecs révoltés, pendant la guerre qu'ils ont eu à ſoutenir contre la Ruſſie, & qui a été terminée en 1774. Pendant les cinq années qui ont ſuivi, ils ont également tué, pillé les mahométans & les Grecs ; & il a fallu envoyer une armée pour arrêter leurs déprédations dans ce malheureux pays. Ils deſcendent des anciens Scythes. Amurath ſecond conquit cette province ſur les Grecs. Le fameux Scanderberg s'y maintint contre les Turcs ; mais après ſa mort, qui arriva le 17 janvier 1467, ſes enfans en furent chaſſés : Durazzo en eſt la capitale.

Cinq pachas ſont peſer ſur ces malheureux habitans un ſceptre de fer : ces pachas ſont continuellement la guerre entre eux ou contre

le

le grand-feigneur; et par conféquent le peuple a toujours les armes à la main. La Grèce.

Dans la partie de l'Albanie foumife aux Vénitiens, le gouverneur ne le cède point en injuftice, en cruauté, à celui de la Porte: ce qu'il ne peut obtenir par la force, il l'arrache par les tortures. Un malheureux habitant de *Prévéfa* avait un champ au milieu des ruines de l'antique *Nicopolis* : en le labourant, il découvrit un vieux pot de terre qui renfermait plufieurs pièces d'or & d'argent, une couronne d'or & une pomme d'or d'un bâton: plus loin il trouve un petit cheval de bronze doré : il cache le cheval, la couronne, la pomme; il les montre à fa femme, & lui fait part de fa découverte. Celle-ci la communique à fa voifine; & bientôt la nouvelle, volant de bouche en bouche, parvint aux oreilles du commandant de la forteresse. Il fait arrêter l'homme & la femme : on les interroge; ils s'obftinent à garder le fecret. L'homme eft mis à la torture; forcé par la douleur, il découvre le lieu du dépôt. Le commandant s'empare de tout; le cultivateur & fon époufe difparaiffent.

L'Albanie fe divife en deux parties: l'une, limitrophe de la Dalmatie, eft habitée par des Turcs & des chrétiens catholiques. Ces

La Grèce.

derniers font la force du pacha de Scutari; mais, opprimés, fous un joug qui leur devient de jour en jour plus infupportable, ils font prêts à s'unir à la première puiffance chrétienne qui fe préfentera pour faire la conquête de ce pays.

Les habitans des bouches de Cataro font au nombre de dix mille hommes en état de porter les armes. On compte parmi ceux qui habitent le *Monte-Negro*, environ vingt-cinq mille hommes, tous indépendans, ennemis mortels du nom turc : les uns & les autres fuivent le rit grec. Ces peuples aguerris occupent la frontière de la Dalmatie, depuis la mer jufqu'à la montagne. Ces derniers font toujours difpofés à chagriner les Turcs dans cette partie, quand ceux-ci ont la guerre avec quelque puiffance.

L'autre partie de l'Albanie commence à la *Vallona;* diftante de cent milles de la frontière de la Dalmatie, & s'étend jufqu'à l'ifthme de la Morée. Toute cette étendue de pays, dont la longueur eft environ de deux cent milles, eft pareillement habitée par des Turcs & des Grecs : ces derniers forment au moins les fix feptièmes de la population.

La *Chimara* compte fous fa jurifdiction dix-

neuf villages, peuplés d'environ dix mille hommes en état de porter les armes, tous Grecs & indépendans depuis trois cents ans. Ils ont été cependant obligés de céder aux forces du pacha de Janina, ville capitale où il fait sa résidence, & qui contient trente mille habitans, dont deux tiers sont Grecs. On compte sous sa jurisdiction trois cents villages, tous habités par des Grecs, au nombre de cent mille hommes capables de servir. La Grèce.

Je ne dirai que peu de chose des Albanois du *Paramathcan ;* leur ville est située à douze lieues de *Janina :* ils possèdent un territoire de douze lieues de circonférence, & peuvent mettre en campagne vingt mille hommes. Leur pays est si montagneux, si inaccessible, que jamais les Turcs n'ont pu parvenir à s'en emparer. Comment devinrent-ils mahométans ? C'est ce qu'ils ne peuvent déterminer eux-mêmes. Quelques-uns prétendent que, lorsque les Turcs se répandirent pour la première fois dans le pays, ils firent la paix avec eux, & conservèrent leur indépendance, à condition qu'ils embrasseraient la religion mahométane. Ils parlent grec, & ne connaissent point d'autre langue. Les Turcs & les autres Albanois sont à leurs yeux des peuples effé-

La Grèce.

minés, & ils leur vouent le plus profond mépris. Il n'y a pas dans ce pays de gouvernement régulier : chaque famille ou réunion d'alliés (*Clan*) administre la justice dans son sein; & les Clans les plus nombreux sont ceux qui ont le plus d'influence dans le pays, pour tout ce qui concerne les affaires publiques: ils prennent bien garde de ne pas tuer un individu d'un autre Clan, parce que ses parens vengent sa mort; & quand une fois il a été versé du sang, les massacres se succèdent jusqu'à l'extinction totale de l'un ou de l'autre Clan. Leur habitude lorsqu'ils sortent de chez eux, est de porter leur fusil; ils ne restent pas même dans leurs maisons, sans avoir à leur ceinture une paire de pistolets, & la nuit ils mettent ces mêmes pistolets sous leur oreiller, & leur fusil à côté du lit. On use des mêmes précautions dans toutes ces contrées, excepté dans la ville de *Janina*. Il y a cependant parmi les Paramathians un nombre considérable de chrétiens grecs, qui vivent de la même manière qu'eux : ceux qui sont mahométans connaissent peu leur religion, & n'y sont que faiblement attachés: leurs femmes ne sont pas voilées; ils boivent du vin & se marient avec les chrétiens. Il est vrai qu'ils s'abstiennent de la chair de porc; mais si le mari & la femme

ſont de religions différentes, ils ne ſe font aucun ſcrupule de faire cuire dans le même vaſe un morceau de porc & un morceau de mouton.

Tous les étrangers turcs, européens, grecs ou autres, à qui il arrive de paſſer par leur territoire, ou dont ils peuvent ſe ſaiſir, ſont conduits au marché & vendus publiquement.

Un étranger peut voyager en ſûreté dans ces montagnes, & y être fort bien traité par les habitans, ſi, avant d'y entrer, il a eu la précaution de ſe mettre ſous la protection d'un Paramathian, qui lui donne toute ſûreté pour ſon retour.

La langue albanoiſe eſt un mélange de l'eſclavon, du turc & du grec, joint à quelques mots de français gothique : ce patois eſt parfaitement inintelligible, même pour ceux qui parlent les langues que nous venons de citer.

Les îles grecques de la mer Ionière, & ſituées le long des côtes de l'Albanie, ſont au nombre de huit : Corfou, Paxo, Ste. Maure, Ithaque, Céphalonie, Zante, Cérigo & Cérigoto.

L'île de Corfou, ſituée au quarantième

La Grèce. degré de longitude, & au trente-feptième & demi de latitude, eft peu éloignée du golfe Adriatique, & n'eft qu'à trois milles de l'Albanie : elle a de circuit cent milles, & compte foixante mille habitans. Elle a un port grand & fûr, gardé par deux forts imprenables, appelés l'un le vieux, l'autre le neuf; la ville eft au milieu de ces fortereffes. L'ancienne Corcyre fait une partie de fes faubourgs : c'eft la patrie de Pierre Arcadius.

Cette île était autrefois célèbre par les beaux jardins du roi Alcinoüs : la partie méridionale eft ftérile, montueufe, & n'a pas de bonne eau; mais la côte feptentrionale eft très-fertile, fur-tout en blé; les falines font d'un grand produit; l'huile eft la principale production de cette île; on y recueille très-peu de vin. Elle tire toutes fes denrées de la terre ferme de l'Albanie; l'air y eft excellent: les hommes y font fains & d'une bonne conftitution. Cette île a long-temps appartenu aux rois de Naples; mais au treizième fiècle, fes habitans fe foumirent aux Vénitiens, qui en étaient reftés maîtres depuis cette époque. Comme c'était une place de grande importance, ils entretenaient toujours dans le port une flotte compofée de galères & de quelques vaiffeaux. Toutes les autres îles de leur dé-

pendance étaient soumises au gouverneur de Corfou. La Grèce.

Paxo est éloignée de Corfou, vers le midi, de six milles, & de trente du port : elle a vingt-cinq milles de circonférence ; son territoire est très fertile en huile, qui fait toute sa production ; son port est bon pour les bâtimens marchands ; les hommes y sont robustes & l'air très-sain : sa population est de vingt mille ames.

Ste. Maure est éloignée de Corfou de soixante-dix milles : elle était autrefois, dit on, une presqu'île ; mais les Carthaginois, & selon quelques écrivains, les Corinthiens la détachèrent de la terre ferme. Il y a aujourd'hui entre l'île & le continent un canal de 500 pas de largeur ; son terrein est très-fertile : il produit beaucoup d'huile, du grain & du vin ; mais les salines qui s'y trouvent, en rendent l'air mal sain : son port est sûr pour les bâtimens marchands ; on y compte trente mille habitans ; ils sont grecs & ont leur évêque particulier.

Ste. Maure est le nom de la capitale : elle contient six à huit mille habitans ; elle est défendue par une bonne citadelle, dont les murs sont très-élevés & forment une enceinte circulaire ; elle est d'ailleurs environnée d'eau, &

La Grèce. ne peut être attaquée ni par mer ni par terre: devant la forteresse, sont situées, dans des marais, deux îles bien cultivées, qui servent de faubourgs: toutes les petites îles qui sont entre celle de Ste. Maure & le continent, communiquent entr'elles par des ponts.

Ithaque est à quatre milles de Ste. Maure; elle n'en a que six de circonférence : ses productions consistent en grains et un peu d'huile; l'air y est excellent; les hommes y sont bien constitués et de bonnes mœurs; sa population est de cinq mille habitans.

Céphalonie est à un mille d'Ithaque; elle a cent cinquante milles de circonférence, & compte quatre-vingt mille habitans: ses productions consistent en raisins secs, en huile; mais sa grande ressource est la navigation, puisqu'elle met en mer cent cinquante bâtimens, dont cinquante portent chacun depuis dix jusqu'à vingt-quatre canons. La principale ville est Céphalonie, qui n'a rien de remarquable que les ravages qu'y fit le tremblement de terre en 1766.

Zante est à quarante milles de Céphalonie; elle en a soixante de circuit, & contient quarante mille hommes. Elle fait un grand trafic en groseilles, raisins secs, figues, vins; la citadelle est bâtie sur le sommet d'une grande

colline fortifiée par la nature, mais à présent c'est un monceau de ruines ; elle est sujette aux tremblemens de terrre : cette île n'a qu'un port dans la ville, qui porte le même nom, pour les grands bâtimens ; elle en a deux pour les petits. L'air y est sain, le peuple laborieux. Ce n'est qu'à l'infatigable industrie des cultivateurs que cette île doit sa richesse. La Grèce.

Cérigo est à deux cents milles de Zante ; elle en a soixante-dix de circonférence. Elle ne compte que cinq mille cinq cents habitans. Ce défaut de population paraît provenir de deux causes : l'une est la stérilité de quelques parties de l'île qui sont pierreuses ; l'autre est l'émigration des habitans, occasionnée par la crainte qu'inspirent les corsaires barbaresques, maltais, turcs & autres brigands. Le port d'Aulemona, sûr pour toute espèce de bâtiment, était devenu, du temps des Vénitiens, le refuge des pirates. Ce port est situé du côté du levant de l'île ; vers le midi est la ville de Capsagli, & un port de même nom, peu sûr, même pour les petits bâtimens. Son territoire, quoiqu'en grande partie stérile, est fertile en certains endroits, & produit du grain, du vin & autres fruits.

Cérigoto est située entre l'île de Cérigo &

La Grèce.

celle de Candie : elle eſt habité par dix-ſept familles de Sfaciotes, peuple qui habite certaines montagnes de Candie : elle en eſt dépendante & ennemie naturelle du Turc, comme ſont les Mainotes dans la Morée.

CHAPITRE VII.

Etendue, population, division territoriale, gouvernement, commerce, productions & exportations de la Grèce.

La Grèce.

LA surface de la Grèce est de 6150 lieues quarrées. La Macédoine en a 2000; l'Épire, depuis le *Drolo* jusqu'au golfe de l'Arta, 1700, & la Grèce méridionale 2450.

La Macédoine a 700000 ames; ce qui fait 370 individus par lieue quarrée. Le pays de Zangora donne le maximum de la population de la Grèce; la Morée & l'Épire donnent le minimum. Dans le pays de Zangora on compte 613 par lieue quarrée, & on n'en compte que 300 dans la Morée. La Thessalie a 500000 ames, & l'Épire qui a le double d'étendue n'en a que 400000. L'Étolie, la Phocide, la Béotie ont à peine 200000 ames, & l'Attique, d'après les évaluations les plus justes, ne va pas à 20000. La Morée qui a 1000 lieues quarrées de surface, à moins de 500000 habitans; en somme la population de la Grèce ne peut pas être évaluée au-delà de 1920000 ames. Six de nos bons

La Grèce. départemens valent mieux aujourd'hui que ce pays si vanté.

La Macédoine, la Thessalie, la partie orientale de la Phocide & la Béotie, sont des pays fertiles. Le terrein de l'Attique est léger; il n'est propre qu'à la culture de l'orge & de l'olivier. La Morée au contraire est susceptible de toutes les cultures : ses vallées produisent du froment, & ses montagnes abondent en paturages. L'Épire qui est par-tout hérissée de montagnes, est la contrée la plus stérile.

Les produits agricoles de la seule Macédoine, valent mieux que tous ceux du reste de la Grèce; quant aux produits industriels, il sont mieux divisés. La province la plus industrieuse est la Thessalie, puis la Macédoine, l'Épire, la Morée, l'Attique, enfin une partie de la Béotie, connue sous le nom de pays de Livadie. Le reste de la Béotie, la Phocide, la Loiride, l'Étolie, n'ont aucun genre d'industrie.

La Grèce a quatre grands pachaliks, qui sont ceux de Tripolitza, d'Egrippo ou de Nègrepont, de Janina & de Salonique. Le pachalik de Tripolitza comprend toute la Morée; celui d'Egrippo s'étend sur toute l'île de ce nom, sur la Béotie & sur la partie orientale de la Phocide. Naupacte ou le Pante a un petit pacha particulier; Athènes & Livadie sont gouver-

nés par des vaiwodes; Lariffe eft régie par un Mouffelin, & le pays de Zagora, qui eft l'ancienne Magnéfie, par fes propres primats. La Grèce.

Le pacha de Janina commande dans toute l'Épire, & celui de Salonique dans toute la partie méridionale de la Macédoine. La partie feptentrionale eft gouvernée par des beys particulier, & la Pierie eft fous la dépendance de l'aga de Khaterin. Ce petit feigneur règne aujourd'hui fur l'Olympe à la place de Jupiter.

Les divifions modernes de la Grèce n'exiftent que dans les géographes. Ces provinces perdirent avec la liberté leurs noms & leurs limites. Tout fut confondu lors de la conquête. Le gouvernement militaire, qui était celui du vainqueur, fut établi par-tout; & avec ce gouvernement, Sultan Mourad fecond établit des divifions militaires, conformes à celles qui exiftaient dans fes états d'Afie. Ces divifions font connues fous les noms de *pachalik*, de *mouffelimlik*, de *vaivodolik* & d'*agalik*. Les plus grandes divifions font les *pachaliks*, & les *agaliks* font les plus petites. Ces gouvernemens ne font point diftribués hiérarchiquement, mais ils font indépendans les uns des autres. Les hommes qui en font inveftis font les dépofitaires de l'autorité du prince, & ils l'exercent dans toute fa plénitude; ils cumulent

La Grèce. dans leurs mains tous les pouvoirs, excepté celui de la justice contentieuse déléguée au cadi, & ils coupent & font couper devant eux la tête à un homme, avec le sang-froid d'un boucher qui égorge un bœuf. La Porte vend ordinairement au plus offrant les pachaliks, les mousselimliks, & quelquefois elle les donne à la faveur. La commission est pour tout le temps qui s'écoule d'un *beyram* à l'autre, c'est-à-dire, pour un an : on la fait proroger pour deux beirams avec de l'argent. Quand une ville n'est pas contente d'un pacha ou d'un mousselim, elle offre pour se débarrasser de ces officiers autant de bourses qu'ils peuvent en donner eux-mêmes pour conserver leur place, & alors l'affaire est décidée au poids de l'or. Les vaivodoliks & les agaliks sont donnés de la même manière; mais dans certains cantons de la Grèce, ils sont liés à un privilége de concession à perpétuité. Ces concessions ont été faites en faveur de quelques familles qui ont rendu de grands services à l'état. Les *Ghaorinos* qui ont conquis la Macédoine, possèdent ainsi plusieurs agaliks. Enfin il y a des agaliks & des vaivodaliks qui sont donnés à l'enchère, & qu'on prend à ferme comme une métairie. Tous les apanages des sultanes s'afferment *ainsi*. Depuis le règne

d'Abdul-Ahmid, qui eſt l'époque d'une plus grande accélération dans la décadence de l'empire ottoman, les agaliks de la Grèce ſont ſouvent conquis de vive force par des aventuriers Albanois. La Porte donne alors l'inveſtiture qu'elle ne peut refuſer. Quelques-uns de ces agas heureux ont même uſurpé dans ces derniers temps des vaivodaliks; & à juger de leur conduite future par la manière dont ils ont débuté dans leur entrepriſe, il eſt à craindre qu'ils n'envahiſſent bientôt les pachaliks. C'eſt ainſi que les pachas de Scutari & de Janina ſe ſont rendus maîtres de leurs gouvernemens, & il eſt à préſumer que ces gouverneurs rendront leur fief héréditaire. Les beys de Serès & de Melenik dans la haute Macédoine, & dans la baſſe, ceux de Zigna & de Katherin, poſſèdent de la même manière leurs agaliks.

La Grèce.

L'agriculture ne peut fleurir que ſous les bons gouvernemens & elle eſt nulle dans ce pays. La branche d'économie rurale qui y eſt la moins négligée, eſt le nourriſſage des troupeaux, parce que la terre, pour produire des troupeaux, n'a pas beſoin d'être ſollicitée par la culture. La Grèce eſt revenue à ſes temps héroïques: on n'y rencontre plus que des ber-

La Grèce. gers & des brigands, & par malheur pour nous, il ne naît plus d'*Hercule* ni de *Théſée*.

Le principal article du commerce grec eſt le coton. Le produit de cette plante eſt ſupérieur à tous les autres produits agricoles ; auſſi la culture du coton ſe propage-t-elle de proche en proche, & depuis quelques années, elle a envahi les meilleurs terreins.

Cette culture eſt très-avantageuſe, & je penſe qu'on pourrait la naturaliſer dans le midi de la France. On a fait dans le Piémont quelques eſſais qui ont bien réuſſi, & j'ai vu moi-même à Nice pluſieurs variétés de coton macédonien qui ont donné des coques d'une blancheur éblouiſſante.

On cultive les mêmes variétés dans les hautes vallées de l'Aſie mineure, ſituées entre les rameaux du mont Taurus qui ſont couverts de neige huit mois de l'année. Or, dans ces vallées le climat doit être plus froid que dans nos régions du midi, & au rapport des voyageurs, il l'eſt beaucoup plus que dans la Provence ; du moins il eſt certain que le climat de cette province françaiſe eſt plus doux & plus tempéré que celui de la Macédoine. Quelque différence qui exiſte dans la latitude de ces deux pays, le voiſinage de l'Athos, du Pungée, de l'Olympe, apporte ici de fréquentes variations dans

dans la température : l'air qui descend de ces hautes montagnes & qui circule dans les vallées de la Macédoine, y réfroidit considérablement l'atmosphère. La Grèce.

Il est vrai que la plaine de Serés, où sont les plus grandes plantations, est entourée d'un cercle de montagnes, & qu'elle est à l'abri de tous côtés ; mais on trouve de semblables abris & des sites aussi heureux dans le pays qui s'étend depuis Nice jusqu'à Marseille, & depuis Nîmes jusqu'à Perpignan. Il n'est donc pas douteux que le coton ne put être mis en culture réglée dans nos départemens méridionaux.

Le travail qu'exigerait cette culture ne détournerait pas l'agriculteur de ses occupations ordinaires ; il pourrait être le partage des femmes, & succéder aux soins qu'elles donnent à l'éducation des vers à soie.

Le coton du Levant est généralement moins estimé que celui des Antilles ; il est moins pur, moins soyeux, d'un brin plus grossier & plus âpre à la filature. Il semble que le fruit du coton diminue de qualité en Turquie à mesure que l'on s'enfonce dans les provinces du nord.

La ville de Serés est le marché commun où se rendent chaque dimanche d'hiver les

La Grèce.

payſans de toute la vallée. Ils viennent offrir les cotons de leurs champs. Les acheteurs ſont des marchands commiſſionnaires établis à Serés, ou des facteurs envoyés par les négocians francs de Salonique. Ces facteurs doivent être munis de gros fonds, parce qu'ils ſont obligés de payer avant la livraiſon les trois quarts des cotons arrhés; ils achètent la marchandiſe ſans la voir, & ne vont dans les villages que pour la faire emballer & voiturer. C'eſt ainſi que ſe commencent des affaires immenſes qui ſe terminent ſans courtier, ſans écrit, ſans garantie, mais ſeulement par des accords verbaux toujours fidèlement exécutés. S'il ſurvient quelque conteſtation entre le vendeur & l'acheteur, le bey de Serés les fait amener devant lui & les juge ſans appel. Ce bey n'eſt qu'un Tartare, mais il allie tant de droiture à ſa rudeſſe, que dans toute l'étendue de ſon agalik, la mauvaiſe foi eſt enchaînée par la crainte.

Le produit du coton eſt comparable à celui d'une des plus riches colonies des Antilles, & il forme la baſe des retours dans le commerce des Européens. C'eſt ce commerce qui répand les cotons macédoniens dans toutes les parties de l'Europe.

La conſommation de la Grèce eſt immenſe;

mais il faut considérer que les Turcs rempliſſent leurs matelas de coton, qu'ils en garniſſent leurs ſophas & leurs contrepointes, & qu'ils en emploient une grande quantité dans leurs funérailles, ſuivant une de leurs pratiques religieuſes, qui preſcrit de boucher avec du coton aux morts des deux ſexes toutes les ouvertures & tous les conduits naturels. La Grèce.

La belle teinture rouge que l'on donne au coton dans l'empire ottoman, eſt connue en Europe ſous le nom de *rouge du Levant*, *rouge d'Andrinople*. Les principales fabriques de ce coton filé rouge établies en Grèce ſont dans la Theſſalie. Il y en a à Baba, Rapſani, Tournavos, Lariſſe, Pharſale, & dans tous les villages ſitués ſur le penchant de l'Oſſa & du Pélion. Ces deux montagnes peuvent être conſidérées comme des alambics qui diſtillent les vapeurs éternelles dont l'Olympe eſt couronné, & qui les diſtribuent dans les belles vallées aſſiſes à leurs pieds. Parmi ces vallées, on a diſtingué de tout temps celle de Tempé, à cauſe de la beauté des ombrages & des eaux. Ces eaux, à raiſon de leur limpidité, ſont très-propres à la teinture, & elles alimentent une infinité de fabriques, dont les plus renommées ſont celles d'*Ambelakia*.

Ambelakia eſt ſur le penchant de l'Oſſa &

La Grèce. du Pélion & sur la rive droite du Penée, entre Lariſſe & la mer. Ce village, par ſon activité, reſſemble plutôt à un bourg de la Hollande qu'à un village de Turquie. Il répand par ſon induſtrie le mouvement & la vie dans tout le pays d'alentour, & il donne naiſſance à un commerce immenſe qui lie l'Allemagne à la Grèce par mille fils. Sa population qui a triplé depuis quinze ans, eſt aujourd'hui de quatre mille ames, & toute cette population vit dans les teintureries, comme un eſſaim d'abeilles vit dans une ruche. On ne connaît point dans ce village les vices ni les ſoucis qu'engendre l'oiſiveté. Les cœurs des Ambelakiotes ſont purs & les viſages contens. La ſervitude qui flétrit à leurs pieds les campagnes qu'arroſe le Penée, n'eſt point montée ſur leurs côteaux: aucun Turc ne peut ni habiter ni ſéjourner parmi eux, & ils ſe gouvernent comme leurs ancêtres par leurs *Protoyeros* & par leurs propres magiſtrats. Deux fois les farouches muſulmans de Lariſſe, jaloux de leur aiſance & de leur bonheur, ont tenté d'eſcalader leurs montagnes & de piller leurs maiſons, & deux fois ils ont été repouſſés par des mains qui ont ſoudain quitté la navette pour s'armer du mouſquet.

Tous les bras, même ceux des enfans, ſont

employés dans les teintureries d'Ambelakia, & tandis que les hommes teignent le coton, les femmes le filent & le préparent. On ne connaît point dans ce canton de la Grèce l'usage des rouets : tout se file au fuseau. Le fil, sans doute, en est moins fort, moins rond, moins égal ; mais il est plus doux, plus soyeux, plus tenace ; il casse moins & dure plus ; il blanchit mieux & est plus propre à la teinture. C'est un plaisir de voir les femmes d'Ambelakia, armées chacune d'un fuseau, & caquetant ensemble devant la porte des maisons ; mais on ne peut jouir qu'un instant de ce plaisir, car dès qu'un étranger paraît, soudain elles s'enfuient, en laissant voir comme Galathée, dans leur fuite précipitée, le désir de se montrer :

Et fugit ad Salices & se cupit antè videri.

L'œil ne peut alors que parcourir rapidement quelques-unes de leurs formes ; mais il reconnaît encore avec surprise ces anciennes tailles grecques, sveltes & élancées, qui ont servi de modèles aux plus belles statues du monde.

Pour moi, je n'oublierai jamais ce que j'ai vu à Ambelakia & dans ses environs ; une population nombreuse vivant toute entière du

produit de ses manufactures, & m'offrant, au milieu des rochers de l'Offa, la réunion touchante d'une famille de frères & d'amis; la belle institution reléguée par les Jésuites au milieu des forêts du Paraguay, transplantée comme par magie parmi les précipices & les avalanches de Tempé; les haines grecques amorties; le goût des vaines subtilités remplacé par l'amour des solides études; la vanité nationale étouffée par des sentimens généreux : toutes les idées grandes, libérales, germant sur un sol voué depuis vingt siècles à l'esclavage; l'ancien caractère grec repoussant avec sa première énergie au milieu des torrens & des cavernes du Pélion, & pour tout dire enfin, tous les talens & toutes les vertus de l'ancienne Grèce renaissant dans un coin de la Grèce moderne.

La Grèce.

Le tabac forme, après le coton, la plus riche branche des exportations grecques. On cultive les deux variétés de tabac, connues sous le nom de *Nicotiana latifolia* & de *Nicotiana rustica*. Cette culture emploie un huitième des terres en labour, & fait vivre une population de vingt mille familles.

Le tabac se sème ici au mois de mars dans une terre récemment humectée, préparée par deux labours, & amendée avec du fumier de bergerie. La graine lève quelques jours après

qu'elle a été femée, & pendant que fa tige végète & fe fortifie, on prepare un autre terrein, où l'on tranfporte au mois de mai toutes les jeunes plantes, qui font rangées fur des lignes parallèles à un pied quarré de diftance. C'eft ce fecond fite qui eft le fite propre du tabac, le premier ne fert que de pépinière : l'arrofement eft néceffaire dans les temps fecs. La Grèce.

Le tabac mûrit en feptembre. Les feuilles jauniffent alors, s'inclinent vers la terre, & fe détachent de la terre fans effort. La cueillette eft l'ouvrage des femmes : elle fe fait le matin, après que les feuilles ont été humectées par la rofée. On cueille fucceffivement les plus belles & les plus mûres, & on les enfile par la queue dans de longues aiguilles. On forme alors des liaffes de dix à douze pieds de longueur, & on les pofe par les extrémités fur des piliers de bois fichés en terre, dans un lieu bien expofé à l'air libre & aux rayons du foleil.

Le champ qui a produit ces plantes, demeure, après la cueillette, couvert d'une infinité de tiges nues, qui préfentent dans l'automne l'afpect d'une forêt de rofeaux que le moindre vent agite, & dont le bruit reffemble alors à celui de la mer irritée. Ces tiges fe

La Grèce. deſſèchent ſur pied, & ſont pour la terre un excellent engrais par le ſel âcre & piquant qu'elles y dépoſent.

La Macédoine eſt de toutes les contrées de la terre la plus propre peut-être aux plantations de tabac. Son ſol trop riche a beſoin de la ſuccion des plantes voraces, comme les tempéramens ſanguins ont beſoin de la ſaignée. La qualité de l'air épais & nitreux, l'aſſiète du terrein au pied du Pangée, de l'Olympe & d'autres monts élevés qui entourent ce pays d'un cercle éternel de vapeurs, les alluvions continues de la mer, du Strymon, de l'Axius & mille autres accidens particuliers, donnent au règne animal & végétal un luxe & une abondance de vie inconnus par-tout ailleurs. La nature a ici trop de force : les plantes y ont trop de sève ; & les animaux trop de vigueur.

Une terre plantée en tabac donne un produit annuel brut, ordinairement double de celui d'une terre ſemée en grains ; mais la culture & la manipulation du tabac exigent des ſoins qui diminuent beaucoup les profits du planteur. Une choſe pourtant déprécie ces plantations à mes yeux, c'eſt qu'en général on vit moins long-temps dans les villages qui cultivent le tabac que dans les autres : les

émanations de cette plante abrégeraient-elles le principe de la vie? ou bien est-ce la culture du tabac qui en épuiserait trop tôt les sources, en ne laissant presque point de repos aux pauvres qui s'en occupent? La Grèce.

Le commerce français n'a pas pu toucher aux tabacs macédoniens, tant qu'a duré le privilége de la ferme générale; mais il pourrait aujourd'hui partager avec les négocians des autres nations cette branche du commerce grec, & même l'exploiter avec plus d'avantage : c'est au gouvernement à l'encourager dans cette entreprise.

Quand on considère la Grèce sous le point de vue de ses avantages naturels, on trouve qu'il n'est aucun pays de l'Europe où les individus aient reçu plus d'aptitude au bonheur : mais quand on l'envisage sous l'aspect de ses forces politiques, on trouve que tous les fléaux d'une administration barbare semblent s'être donnés la main pour désoler une des plus belles contrées de la terre par la richesse & la variété de ses produits.

Cependant ce pays, dans son état de misère, produit encore une quantité immense de bled, de tabac, de coton, & il exporte en valeurs plus de la moitié de ces riches productions.

A voir cette masse d'exportations, on ferait

La Grèce.

tenté de juger favorablement de l'état des cultivateurs; mais on se tromperait. Cette surabondance de productions ne prouve rien pour leur bonheur, parce qu'elle n'est point l'excédent du nécessaire. Dans les états où les paysans jouissent de la plénitude de leurs droits civils, comme dans la plus grande partie de l'Europe, rien ne se vend qu'on n'ait pourvu du moins au nécessaire; c'est alors le superflu que l'on exporte. Mais dans les pays qui se rapprochent de l'état de ces contrées, où une multitude de nègres est mise en action par le fouet de quelques blancs, l'exportation n'est jamais en proportion exacte avec l'abondance. Là, des milliers d'individus travaillent à produire pour un très-petit nombre. Là, de petits tyrans réunissent la masse de travail de tout un canton pour la dévorer seuls : ils ne laissent pas même au malheureux producteur le plus étroit nécessaire, & ils vendent ce qu'ils ne peuvent dévorer, pour satisfaire leurs fantaisies. En Grèce, comme en Pologne, les paysans meurent de faim, & les seigneurs regorgent d'or.

Ce que nous appelons, dans le commerce de la Méditerranée, *vermillon*, est le kermès. Le kermès est un gall-insecte qui croît sur un petit chêne vert, comme la cochenille croît sur le nopal. Ce petit chêne est répandu avec

une étonnante profusion sur toute la côte de la Béotie & de la Phocide, que baigne la mer de Crissa; & quand on va chercher des ruines sur les petits côteaux *Sud* qui conduisent à l'Hélicon & au Parnasse, on rencontre par-tout des bouquets de cet arbrisseau. Comme il se plaît dans les terreins rocailleux & stériles, il fait presque, avec quelques misérables vignobles, la seule richesse de tous les villages répandus sur les lieux qu'occupaient jadis Delphes, Crissa, Cyparissus, Daulis, Ambryssus, Anticyre, Bulis & Thespies. Thisbé, Asera, la patrie d'Hesiode, l'hypocrene, la grotte & le bois sacré des Muses sont cachés aujourd'hui sous des buissons de kermès.

Les anciens disaient qu'on ramassait sur les rivages de Bulis les coquillages qui servaient à teindre le pourpre. La vérité est que ces rivages sont tapissés de kermès, & que le kermès était le principal colorant employé dans les teintureries de Bulis.

Le kermès provient d'un œuf, passé sous l'état de nymphe, & après avoir percé une espèce de coque qui lui sert d'enveloppe, il prend une forme sphérique, telle à peu-près que celle d'un petit cloporte, & parfaitement semblable à une boule dont on a retranché un segment. Il ne se nourrit pas en rongeant les

feuilles, comme les chenilles, mais en les suçant avec une trompe placée sous son corselet.

La Grèce.

Le mâle est plus petit que la femelle, & il est aussi plus agile ; il a deux aîles, & saute brusquement comme une puce. La femelle court au printemps sur toutes les branches ; mais dès que l'été est venu, elle se fixe à un point de l'arbrisseau, ne se déplace plus, & reçoit dans cet état d'immobilité les carresses du mâle ; elle pond ensuite, bouffit excessivement, & meurt. Son cadavre informe ne conserve point, comme celui de la cochenille, l'extérieur animal ; les traits s'effacent, disparaissent, et bientôt on n'apperçoit plus qu'une espèce de galle, triste berceau des œufs qui doivent éclorre. Ces œufs sont d'un rouge blanchâtre ; & vus au microscope, ils semblent parsemés d'une infinité de points brillans couleur d'or.

On fait au printemps la récolte du kermès, & elle est plus ou moins abondante, selon que l'hiver a été plus ou moins doux. Ces petits animaux craignent extrêmement le froid ; les plus beaux viennent sur les chênes voisins de la mer ; ce sont des femmes qui les cueillent en les détachant des branches avec leurs ongles. Comme la rosée, en amollissant les feuilles épineuses de l'arbrisseau, rend la cueillette plus

aisée, on a soin de la faire avant le lever du soleil. Quand elle est terminée, on arrose les kermès de vinaigre pour tuer les petits mâles contenus dans les œufs : sans cette précaution, ils s'envoleraient & emporteraient la teinture ; puis, on fait sécher tous les kermès, & on les frotte dans un sac pour les rendre lustrés ; l'insecte prend alors la figure d'une coque. Les coques les plus recherchées dans le commerce, sont celles qui fournissent le plus de cette poudre rougeâtre qui se détache de l'animal, sous la forme de grain, & que l'on nomme vulgairement *graine d'écarlate.* C'est de cette graine que l'on tire cette belle couleur rouge si estimée avant l'usage de la cochenille.

Les Marseillais font le commerce du vermillon & le revendent aux Tunisiens qui l'emploient pour teindre les *fès* ou bonnets de Tunis. La couleur de ces bonnets est belle & solide, ce qui fait regretter que nos teinturiers aient abandonné l'usage du vermillon.

CHAPITRE VIII.

Observations sur la situation politique de la Grèce. — Etat présent de l'Eglise Grecque.

La Grèce.

LA situation politique de la Grèce présente, depuis long-temps, à l'observateur attentif, les symptômes de l'explosion que des évènemens récens paraissent avoir rapidement provoquée. La Grèce ne peut pas rester davantage asservie sous le joug des Turcs; elle s'élance vers son affranchissement, & respire à prendre un rang parmi les nations indépendantes de l'Europe; une époque importante sera celle où elle s'emparera, ou plutôt, où elle se ressaisira d'une existence politique. Pour en apprécier les conséquences probables, il est nécessaire d'arrêter son attention sur ses tentatives récentes, qui donnent lieu de croire que son réveil approche & qu'elle va reconquérir ses droits.

Il faut convenir qu'aucun peuple n'est arrivé si près de la perfection en tout genre; il semble que le génie des anciens Grecs a été doué de cette force surnaturelle qu'Homère donne à ses héros. La Grèce conquise a civilisé Rome, mais les conquérans étaient les Romains; la

même Grèce conquise n'a point policé la Turquie, parce que les conquerans étaient les Turcs. L'insouciance de ces barbares est à peine concevable; on les voit contempler, avec une féroce stupidité, les chefs-d'œuvre de l'art, les monumens, les temples antiques; & s'imaginant que des génies en ont été les architectes, ils les détruisent, ils en brûlent le marbre pour avoir de la chaux & faire du stuc dont ils revêtent leurs maisons bâties sans goût & sans aucune connaissance de l'architecture: ainsi, le plus beau pays du monde est devenu un désert, les bêtes sauvages en habitent une partie, l'autre est occupée par des hommes encore plus féroces. La Grèce.

Quant aux défauts que l'on reproche aux Grecs, quelques uns, sans doute, sont l'effet de leur ancienne corruption; mais la plupart ont leur source dans l'état d'abjection & de servitude où la Turquie les retient. Ce principe de dégradation agissant depuis plusieurs siècles, a dû accumuler ses effets désastreux sur l'esprit des Grecs; mais si ce poids accablant était soulevé, leur ame reprendrait bientôt sa vigoureuse élasticité; il est même étonnant qu'ils aient conservé autant de vigueur de caractère, & qu'ils ne soient pas plus avilis.

Si nous les considérons comme peuple, &

La Grèce. eu égard à leur civilisation, leur supériorité sur les Turcs est frappante. Ils possèdent, à un degré éminent, le génie de l'invention ; mais ce qui forme un contraste des plus frappans, c'est leur activité, leur légèreté comparée à la gravité cérémonieuse & stupide des Turcs. Au milieu d'eux, l'européen croit être dans sa patrie & parmi des hommes de son espèce. Entre lui & le Musulman, la distance est énorme; aucun raprochement n'existe ni dans les goûts, ni dans les idées ; plus il connoît la langue turque, plus cette différence lui paraît sensible. Il n'en est pas de même des Grecs : plus on vit avec eux, plus on remarque de conformité dans leurs mœurs & dans leurs coutumes, avec les mœurs & les habitudes des autres nations. A la vérité, ils sont légers, ambitieux à l'excès & avides d'honneurs ; mais cette ambition qui n'est maintenant qu'une faiblesse, leur inspirera de grandes choses, quand un but plus noble sera offert à son activité. Leur courage ne saurait être révoqué en doute ; il a été mis à d'assez fréquentes épreuves. Ce qu'ils ont fait au service de la Russie ne doit laisser sur ce point aucune incertitude. . . .

Les Grecs de Macédoine & des pays voisins sont robustes, courageux & en quelque sorte féroces. Ceux d'Athènes & de l'Attique sont encore

encore remarquables par leur sagacité & leur pénétration. Tous les habitans des îles sont gais, vifs, passionnés pour la musique & la danse, affables, hospitaliers, & d'un bon naturel : de tous les Grecs, ce sont en général les meilleurs. Ceux de la Morée sont pirates; on ne doit point s'en étonner quand on se rappelle les affreux traitemens que les Turcs leur ont fait essuyer, & leurs continuels efforts pour s'affranchir. Dans l'Albanie, l'Epire, & dans tous les pays montueux, le peuple est brave, guerrier, mais sauvage, tuant sans scrupule & volant les voyageurs. Un Turc n'oserait pas se hasarder seul dans ces contrées ; il n'est pas d'homme qui ne se fît un mérite de le tuer. — Peut-on en être surpris.

La Grèce.

En général, les insulaires grecs ont de grands traits, pleins de noblesse : il n'est point d'endroit public où l'on ne puisse, en examinant les diverses figures, saisir les traits épais dont les artistes grecs ont formé la tête d'Apollon & celles des plus célèbres statues.

On se tromperait bien évidemment, si on voulait juger de la conduite de la Porte envers ces provinces, par analogie avec les opérations politiques des autres puissances. Parmi nous, la révolte d'une province occasionnerait quelques nouvelles mesures de rigueur, & tout

La Grèce. au plus le châtiment des plus coupables. Le Turc, en pareille circonstance, ne tend à rien moins qu'à la destruction totale des révoltés, pour n'avoir plus rien à craindre de leur mécontentement. C'est ainsi qu'après la défaite des Grecs de la Morée qui, séduits par l'espoir de s'affranchir, avaient pris les armes en faveur de la Russie ; il fut proposé dans le Divan d'en faire un massacre général : ce n'était pas la première fois qu'on y avait agité sérieusement la question d'exterminer tous les Grecs ; cependant cette mesure fut heureusement combattue par Gazi-Hassan, d'après des principes puisés dans l'humanité & dans la politique : le principal argument dont il se servit, & qui seul entraîna la conviction, fut celui-ci. Si nous tuons tous les Grecs, nous perdrons la capitation qu'ils paient.

Ces climats peuvent produire encore des actes de patriotisme & des vertus capables de surprendre les nations les plus civilisées de l'Europe. Disons-le hardiment, il existe encore dans la Grèce quelques hommes capables de rappeler la mémoire de leurs ancêtres ; c'est chez les peuples habitans des montagnes que se conserve encore l'esprit de liberté qui anima les anciens Grecs : il respire encore chez ces peuples, sous l'abri de ces rochers qui repoussent

loin d'eux les vices & les tyrans. Dans tous les siècles & dans tous les pays, les montagnes sont, ainsi qu'on l'a observé plus d'une fois, l'asyle de la liberté : ce sont les remparts & les forteresses que la nature a construites contre les oppresseurs du genre humain qu'elle a d'ailleurs si bien servi. Là se formèrent ces guerriers vainqueurs de l'Italie sous Pyrrhus, & redoutables pour Rome elle-même au temps de sa vraie puissance, c'est-à-dire, de ses vertus & de ses mœurs, avant qu'elle fût corrompue par ses succès, & affaiblie par sa grandeur; c'est là que cette même Rome, enfin soumise à des maîtres, allait chercher ces soldats qui, sous le nom de légions d'Illyrie, faisaient la force de ses armées, & qui disposèrent plus d'une fois de l'empire : enfin, c'est contre ces rochers que vint se briser la Puissance ottomane, à l'époque où elle était la plus formidable; c'est là qu'au quinzième siècle, ce grand Scanderberg, ce héros de la chrétienté, vainqueur d'Amurath & de Mahomet second, renouvella avec un petit nombre de guerriers, les prodiges opérés dix-huit siècles auparavant dans les campagnes de l'Attique & de la Béotie. Et tel est constamment le génie belliqueux de ces peuples, que cherchant par-tout la guerre, on les trouve jusques dans notre histoire, & que

La Grèce.

fous le nom d'Albanois, on les voit fouvent pendant le feizième fiècle, tant en France qu'en Italie, participer à la gloire & au malheur de nos armes.

La Grèce.

Il exifte dans la Grèce une autre nation plus intéreffante encore & dont l'origne réveille de plus grandes idées, ce font les defcendans des anciens Spartiates, connus aujourd'hui dans le Levant fous le nom de Maniotes; c'eft là, c'eft fur les monts Taygetes, qu'armés pour la caufe commune, robuftes, fobres, invincibles, libres comme au temps de Lycurgue, ils défendent avec fuccès, contre les Turcs, cette liberté qu'ils ont maintenue contre tous les efforts de la Puiffance Romaine. C'est en vain que les Turcs ont fréquemment envoyé contre eux de nombreufes efcadres & des armées formidables. Un petit nombre d'hommes libres a vaincu des milliers d'efclaves : là fe font refugiés après la prife de Conftantinople, les Comnènes, les Palléologues, les Phocas, les Lascaris, jadis fouverains d'un peuple avili, & maintenant les égaux d'un peuple libre : là font enfevelies des actions héroïques dignes d'être tranfmifes à la poftérité, par la plume des Thucydides & des Xénophon : là exifte encore, & je l'ai vu, un de ces chefs Maniotes, qui ayant pris les armes à l'arrivée des Ruffes, enfermé dans une tour avec

quarante hommes, soutint un siège contre six mille Turcs; il s'y défendit plusieurs jours, & les assiégeans étant enfin parvenus à embrâser son asyle, virent sortir sanglans & couverts de blessures, deux hommes, un vieillard & son fils. La Grèce.

Ce sont ces peuples habitans des montagnes, qui peuvent seuls mériter le nom de grecs, & élever les autres à l'honneur d'en être dignes. S'il n'est pas de leur destinée de redevenir libres, il l'est au moins d'adorer toujours le nom de liberté; ils ne sont pas animés, sans doute, par ce sentiment éclairé des droits de l'homme, né de l'estime de soi-même & du respect dû à la nature humaine, sentiment sublime qui attache une vertu au besoin de la liberté, une horreur innée de l'oppression, nourrie & fortifiée par la haine qu'inspirent les vexations du Pacha: voilà la passion qui domine dans leurs cœurs & qui est inséparable de leur existence; mais toute aveugle qu'elle est, ne pourrait-elle pas devenir un puissant mobile? Quels effets ne pourrait-elle pas produire chez un peuple où il existe encore des êtres doués de l'activit la plus soutenue, de la pénétration la plus prompte & de la plus vive énergie.

Que de germes de talens étouffés & perdus! & s'ils étaient recueillis & cultivés, quels fruits

La Grèce.

n'en faudrait-il pas attendre : je sais que pour ceux dont l'esprit timide ne rencontre par-tout que des obstacles, & dont l'imagination lente ne conçut jamais de ressources, ce qui n'est que difficile devient impossible & chimérique. On m'objectera la dégradation & la mobilité des Grecs, dont je conviens moi-même ; mais qui ne voit que cette dégradation tient à des causes qui ne sauraient être invincibles, & dont je propose précisément la destruction ! Qui ne voit que cette mobilité qu'on leur a reprochée dans tous les temps, & qui toutefois ne les a pas empêché de jouer un si grand rôle dans l'univers, ne pourrait les empêcher de se montrer encore avec éclat, puisqu'ils ont conservé ces qualités précieuses, sources de grands talens quand elles sont cultivées, & cette vigueur, source des grandes vertus quand elle trouve l'occasion de se déployer ? Voudrait-on, pour combattre l'espérance que je conserve de voir encore les Grecs reparaître avec honneur sur la scène du monde ? voudrait-on nier cette influence si reconnue de nos jours, que le gouvernement, des principes nouveaux, des réformes utiles exercent sur les nations, quelquefois même en peu d'années ? Oublierait-on l'empire plus grand encore que la politique exerce sur les évènemens, vérités incontes-

tables, & dont il ferait facile de multiplier les preuves. La Grèce.

Les grecs placés fous un ciel favorable dans le plus heureux des climats, environnés des lumières & des connaiffances de l'Europe qui peuvent fi facilement retourner vers eux, les Grecs même dégénérés, ne pourraient-ils exécuter contre les Turcs dégénérés comme eux, ce que les habitans des lagunes de la mer Adriatique, fäibles & en petit nombre, ont pu exécuter contre des effaims de barbares alors fi formidables, au moins par leur multitude & leur impétueufe férocité ? Quoi! il ferait impoffible de réunir les Grecs de la Morée, fous les lois d'une affociation fagement conçue, de les foumettre à une adminiftration provifoire, en attendant une légiflation mieux combinée, de leur faire fentir la néceffité d'un concours unanime, & de les faire marcher tous enfemble vers la liberté, cet objet éternel de tous leurs vœux! Cette obéiffance aux chefs & aux commandans que, dans nos gouvernemens, l'intérêt de la difcipline obtient fi aifément du foldat, ne pourrait s'obtenir des Grecs placés entre l'alternative de reconquérir leur liberté chérie, ou de retomber au pouvoir d'un defpote irrité; plus on y réfléchit, & moins ce projet paraît impraticable. L'exécu-

La Grèce. tion même en deviendrait facile s'il était appuyé par les grandes puiſſances qui trouveraient un intérêt véritable à protéger cette révolution.

Sans avoir la prétention de ſurprendre des ſecrets réſervés à ceux qui veillent à l'adminiſtration des empires, il eſt au moins permis de craindre, dans cette partie du monde, une révolution dont les ſuites détruiraient cet équilibre qu'une politique éclairée cherche à établir, ſi on laiſſait agir librement les puiſſances en état de le troubler. Quel moyen plus heureux & plus ſûr pour conjurer cet orage, pour maintenir cette égalité dans les forces, qui peut ſeule enfanter la paix, que l'exiſtence d'un nouvel état au ſein de la Grèce, dont le ſol bienfaiſant, fécondé par des mains libres, donnerait à-la-fois à ſes habitans, & des beſoins & des moyens de les ſatisfaire.

Dans cette colonie commune à pluſieurs peuples, tous intéreſſés à ſa conſervation, ſe rencontreraient & ſe réuniraient, pour s'échanger les productions diverſes de vingt climats différents, également enrichis par ces heureuſes tranſmutations : les provinces méridionales de la Ruſſie, en obtenant de nouveaux débouchés, doubleraient leur culture & leur population qui en eſt la ſuite néceſſaire ; leurs productions abondantes & variées, en ſuivant le cours des

grands fleuves qui les arrosent, descendraient dans la mer noire, & passant dans le Bosphore que la faiblesse ottomane n'oserait jamais fermer, viendraient se répandre dans toute la Méditerranée, tandis que le commerce de la mer Caspienne ressentant les heureux effets de cette nouvelle activité, porterait jusques dans Ispahan & dans Dehli, ces fourrures précieuses, richesses des climats glacés du pôle. La Grèce.

Qui peut avoir intérêt de s'opposer à ce système, ce ne sera pas l'empereur, il trouve comme la Russie, dans ce nouvel ordre de choses, un accroissement de commerce & de navigation, qui fertilisant les marais de la Hongrie & toute la Transylvanie, prépare des issues aux productions de ses provinces, & par la Save & le Danube, fait passer leurs denrées, du golfe Adriatique jusqu'à la mer noire & dans la Méditerranée.

La France oublierait-elle que, maîtresse de la Méditerranée, elle tirera plus facilement par cette voie toutes les productions du nord, & ces bois de construction, & ces mâts qui, abattus dans les forêts de la Pologne & traînés avec tant de peine vers les rivages de la Baltique, viennent à si grands frais remplir nos chantiers, heureux quand ils ne tombent pas

La Grèce.

entre les mains de nos ennemis, maîtres de la Manche & trop souvent des mers du nord? Quels avantages la France n'aurait-elle pas, pour déterminer en sa faveur la balance de ce nouveau commerce! combien de nouveaux débouchés pour les produits de ses manufactures, puisque les échanges se feraient dans une mer où elle est sûre de conserver la pré-prépondérance, & où elle jouirait des établissemens tout formes qu'elle a déjà dans le levant.

Ainsi se multiplieraient entre les nations, avec les fruits de la culture & de l'industrie, les moyens d'échanger leurs productions respectives; ainsi naîtrait ou redoublerait par-tout une activité infatigable, une émulation laborieuse qui ferait jouir chaque peuple de l'abondance & de la félicité que la nature lui destinait; par là se peupleraient & s'enrichiraient des contrées maintenant désertes, stériles malgré la fécondité de leur sol, & pauvres au milieu des prodigalités de la nature; par-là se partagerait entre les différentes puissances de l'Europe l'empire du commerce, trop déclaré en faveur d'une nation superbe, qui s'est crue destinée à être pour jamais la dominatrice des mers; par-là diminuerait l'influence de ce peuple né pour faire voir jusqu'où le commerce peut porter la puissance & la splen-

deur d'un état. Au reste, si l'on me reprochait d'avoir formé quelques vœux, sans doute, trop inutiles pour la liberté de la Grèce, j'inviterais mes censeurs à considérer ce qu'elle fut dans l'ordre politique, depuis les premières républiques du Péloponèse, jusqu'à la ligue des Achéens; ce qu'elle fut dans l'ordre littéraire, depuis Homère jusqu'au siècle d'Alexandre, ce que fut Sparte depuis Lycurgue jusqu'à Cléomène; Athènes, depuis Solon jusqu'à la bataille de Chéronée : il faudrait bien alors me pardonner d'avoir souhaité qu'il pût encore naître des hommes dans la patrie d'Aristide & de Socrate, de Miltiade & de Sophocle, d'Epaminondas & de Platon; & si quelqu'un de mes lecteurs a voyagé chez les Grecs, si en vivant parmi eux sous ce beau ciel & sur cette terre favorisée, il a senti le charme attaché au développement de leur esprit, de leur caractère & de leurs qualités aimables; s'il a reçu d'eux cette antique & touchante simplicité qui m'a été offerte tous les jours; enfin s'il a long-temps porté le poids de ce contraste affligeant de leur ancienne gloire & de leur humiliation actuelle, il s'écriera peut-être avec eux, avec moi : *exoriare aliquis.*

La Grèce.

La séparation des églises d'Orient d'avec l'église de Rome, & l'animosité qui a subsisté

La Grèce.

entr'elles, ne sont pas l'effet des différences d'opinions qui les ont divisées de très bonne heure sur l'observation de la pâque, ni même sur les questions plus importantes dont la discusion a donné naissance à l'arianisme; il faut en rapporter l'origine à la translation du siége de l'empire de Rome à Byzance par Constantin, et à l'accroissement d'importance & de dignité du patriarche de Constantinople; accroissement qui devint un objet de jalousie pour les pontifes de Rome.

Ces prérogatives éprouvèrent de grandes oppositions; mais les empereurs d'Orient soutinrent vigoureusement les privilèges de la nouvelle ville choisie pour être le siége de l'empire, et favorisèrent de toute leur autorité ces prétentions : l'animosité réciproque étouffée pendant un tems, éclata avec plus de violence au huitième siècle; depuis cette époque le schisme est devenu un mal incurable. Aussi les deux tentatives faites par Michel Paléologue pour l'appaiser furent-elles sans effet, et l'union proposée par le concile de Florence fut-elle de courte durée: les sacrifices multiplés qu'il fallait faire n'étaient ni du goût du pontife romain ni de celui de Constantinople; de sorte qu'ils devinrent chacun le centre d'un systême différent.

En confidérant l'état du clergé grec et le peu de curiofité qui refte dans la plus grande partie de l'Europe pour ce genre de connaiffance, on ne doit pas attendre d'un voyageur un compte détaillé de fa doctrine ; nous dirons cependant avec affurance que la doctrine de l'églife grecque diffère très-peu de celle de l'églife de Rome, et qu'un rapprochement ferait plus praticable entr'elles qu'entre l'églife romaine & la luthérienne ou les réformés. La Grèce.

Donner un compte détaillé des fêtes & des cérémonies de l'églife grecque, ferait un ouvrage de quelqu'étendue. Le lecteur, dont la curiofité ferait intéreffée à une telle recherche, peut confulter les auteurs qui ont traité de leur liturgie ; il faut fe contenter ici de donner une notice de quelques points de leur rituel.

Ils adminiftrent le facrement de l'euchariftie aux enfans nouvellement nés ; ils appelent mariage le couronnement matrimonial, nom qu'ils empruntent des couronnes et des guirlandes dont les mariés font parés, et qu'ils ne quittent que le huitième jour avec une forte de folemnité.

Par leur difcipline eccléfiaftique, les Grecs font obligés d'afifter au fervice de l'églife le dimanche & tous les jours de fête & de jeûne.

La Gréce. Les fêtes des Grecs ne ſont pas moins nombreuſes que celles des Latins; ils obſervent quatre jeûnes principaux, l'un de quarante jours avant noël, un autre de même durée avant pâques, un troiſième après la pentecote, & un quatrième de ſix jours au mois d'août.

Durant le jeûne, les Grecs s'abſtiennent entièrement de viandes, & vivent principalement de poiſſons. Ils mangent auſſi ſans ſcrupule des tortues de terre, qui abondent ſur la côte d'Europe vers Conſtantinople; parce qu'ils aſſurent que leur ſang eſt froid, et qu'elles peuvent être conſidérées comme participant de la nature du poiſſon.

On conçoit facilement que la diſcipline & le gouvernement de l'égliſe grecque doivent reſſembler beaucoup à ceux de toutes les égliſes où l'épiſcopat s'eſt conſervé, et en particulier à ceux de Rome. On trouve des deux côtés la même diviſion du clergé en ſéculier & régulier; la même juriſdiction ſpirituelle des évêques & de leurs officiaux; la même diſtinction de rang & de fonctions : il y a quelques points ſur leſquels la diſcipline de l'égliſe grecque, qui s'eſtime la plus ancienne & la plus orthodoxe, mérite d'être remarquée. Tous les eccléſiaſtiques d'un rang au-deſſous des évêques peuvent ſe marier; le papa ou prêtre marié porte

une bande de mousseline à son bonnet qui est de feutre noir, & presque généralement une longue barbe, & n'est jamais promu à une dignité supérieure à celle de proto-papa de l'église à laquelle il est attaché : le célibat & la profession monastique sont indispensablement nécessaires à ceux qui veulent devenir évêques. La Grèce.

Dans l'église grecque le clergé régulier est généralement composé de gens qui ont reçu une certaine éducation, au lieu que le clergé séculier est pris dans les basses classes de la société & d'une ignorance extrême; c'est le contraire dans l'église de Rome.

La hiérarchie de l'église grecque est composée de quelques patriarches qui reconnaissent pour chef celui de Constantinople; ces patriarches sont celui de Jérusulem, qui prend soin des églises de la Palestine & des confins de l'Arabie; celui d'Antioche, qui réside à Damas, a pour partage les églises de Syrie, de Mésopotonie & de Caramanie; celui d'Alexandrie demeure au Caire, & gouverne les églises d'Afrique & d'Arabie : toutes les autres églises grecques de l'empire ottoman dépendent immédiatement du patriarche de Constantinople. Les archevêques ont leur rang après le patriarche, & après ceux-ci viennent les évêques, ensuite les proto-papas, puis les papas, & enfin les caloyers.

La Grèce.

Les moines ou caloyers ſuivent tous la règle de St. Baſile; leur monaſtère ſont au Mont-Athos dans l'île de Chio & dans les îles des Princeſſes. Il n'y a plus qu'un petit nombre de couvens de femmes. Il eſt permi aux prêtres de ſe marier une fois en leur vie, pourvu qu'ils s'engagent dans les liens du mariage avant que d'être ſacrés; il faut pour cela qu'ils déclarent en confeſſion à un papa qu'ils ſont vierges, & qu'ils veulent épouſer une vierge; mais ils ne ſauraient paſſer à de ſecondes noces, c'eſt pour cela qu'on leur choiſit pour épouſes les plus belles filles du village, & dont la ſanté promet une longue vie.

Les caloyers & les autres eccléſiaſtiques ſont mal-propres; leurs cheveux et leur barbe ſont tout-à-fait négligés; car la plupart gagnent leur vie à la ſueur de leur front, & s'appliquent à toutes ſortes d'ouvrages, ſur-tout à labourer la terre et cultiver la vigne.

Il y a des endroits dans la Grèce où les caloyers ſont diſtingués en anachorètes & aſcétiques ou hermites. Les anachorètes vivent trois ou quatre enſemble dans une maiſon dépendante du couvent; ils ont leur chappelle & s'appliquent après leurs prières à cultiver des légumes, la vigne, des oliviers, des figuiers,

&

& d'autres arbres qui leur fournissent des fruits pour toute l'année. La Grèce.

La vie des ascétiques ou hermites est la plus dure de toutes. Ce sont des caloyers reclus qui se retirent volontairement dans les rochers les plus affreux; ils ne mangent qu'une fois le jour excepté les jours de fête; à peine leur nourriture suffit-elle pour les empêcher de mourir : la plupart des ascétiques donnent dans les illusions les plus dignes de pitié, & bien éloignées de la véritable connaissance des devoirs de l'homme, peu-à-peu leur cervelle devient un moule à rêverie; au reste, ces malheureux hermites ne mandient point; les moines leur fournissent de temps en temps un peu de biscuit, qui, joint à quelques herbes champêtres, fait tout le soutient de leur vie.

Il s'en faut bien que les religieuses grecques vivent si austèrement; la plupart sont des Magdeleines mitigées, qui sur le retour font vœu de ménager des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeunesse; elles se retirent enfin dans des monastères, pour y mener une vie un peu moins scandaleuse, sous les yeux d'une supérieure qui n'est pas trop sévère.

Les monastères sont bâtis d'une manière uniforme; l'église est toujours au milieu de la cour, ensorte que les cellules sont autour de

La Grèce. ce bâtiment. Depuis que les Turcs ont défendu aux Grecs l'usage des cloches, ils suspendent par des cordes à des branches d'arbres des lames de fer semblables à ces bandes dont les roues des charretes sont revêtues, épaisses d'environ un demi-pouce sur trois ou quatre pouces de largeur, percées de quelques trous dans leur longueur ; on carillonne sur ces lames avec des petits marteaux de fer, pour avertir les caloyers de venir à l'église.

Les dévots parmi les Grecs se font un devoir de payer tous les ans une contribution pour aider les pélerins qui vont au saint-sépulcre à Jérusalem ; les deux sexes y vont également en pélerinage. Les hommes qui l'ont fait sont distingués, comme chez les Turcs, par le nom d'*Hadji*, & ils en rapportent une pièce de toile bénite pour leur sépulture ; le pélerinage des Turcs à la Mecque, des Arméniens à Ekmeasin & des Grecs à Jérusalem, ont ensemble beaucoup de ressemblance & de grandes analogies.

Depuis la fin du seizième siècle, l'église Russe a prétendu être indépendante du patriarche de Constantinople. Cependant si, comme peuvent le faire présager les succès des Russes dans leurs guerres contre les Trucs, les armes de ceux-là triomphaient des Ottomans, il est

assez vraisemblable que la religion grecque pourrait encore se voir dominante sur les bords de Bosphore, & que le patriarche de Constantinople recouvrirait, sinon le pouvoir & l'influence politique, au moins la dignité dont il jouissait dans les temps du Bas-Empire. La Grèce.

CHAPITRE IX.

Caractère national des Grecs modernes. — Conversations. — Vivacité. — Expressions. — Leur religion. — Les superstitions. — Les fêtes. — Les mariages. — Enterremens & tombeaux des Grecs.

La Grèce.

Le caractère national des Grecs modernes a conservé toutes ses formes antiques. Comme ce caractère se déploie le plus dans la conversation, il faut les entendre. Vous reconnoissez le feu du pays qui n'est pas éteint, & qui brille dans les ouvrages des anciens; cette imagination brûlante qui crée, qui vivifie les objets, qui prononce tout fortement, qui a multiplié les dieux de la mythologie payenne; ce tissu de brillans mensonges, les Grecs modernes l'ont conservé avec tout ce qu'ils ont pu retenir de leurs anciennes erreurs. Vivacité, saillies, abondance, énergie, chaleur, facilité d'expressions, opiniâtreté dans la dispute, esprits remuans, inquiets, aussi prompts à s'enflammer qu'à s'éteindre, vous trouverez tout cela chez eux, & ceux qui se connaissent en hommes, diront peut-être

à nos Français : *Vous êtes tous d'Athènes en ce point.* Cela est vrai., il faut en convenir. Plus étourdis au fond que méchans, nous sommes tous en général, plus ou moins, comme les Athéniens, légers, vifs, extrêmes, inconséquens. Nous croyons facilement & sur la foi d'autrui : aussi passons-nous rapidement de l'admiration au blâme, de l'engoument à l'indifférence; nous nous passionnons pour ou contre, sans réflexion, sans motif, & quelquefois sans intérêt. L'envie tant reprochée aux Grecs est une maladie de notre pays. Comme nous délibérons peu, nous faisons tout assez gaîment, une bonne action, comme une fausse démarche, humiliés ensuite, attristés, & rarement corrigés par le repentir. Egalement capables de faire le bien & le mal par l'impulsion qui nous détermine, nous ne savons pas résister à un premier mouvement qui nous entraîne.

La Grèce.

Je reviens au Grecs. Voyez-les causer entre eux, vous croirez à leurs gestes, à leurs mouvemens, au ton animé de leur conversation qu'ils disputent même vivement. Point du tout, c'est leur vivacité naturelle qui échauffe un simple récit, qui les porte à s'interrompre, qui fait parler, & rend présens les acteurs du fait qu'ils rapportent. Les jeunes filles sur-

tout exagèrent tout ce qu'elles ont vu. Les tropes, les images, les comparaifons, les figures leur font familières, & les fermens viennent toujours à l'appui de ce qu'elles racontent.

La Grèce.

Démofthène allait déclamer fur le bord de la mer pour former fa voix & travailler à fe faire entendre; mais pour acquérir le ton de l'éloquence, il allait étudier parmi le peuple le langage énergique des paffions, la naïve & vive expreffion des mouvemens de l'ame. Pour parler aux hommes, pour les perfuader, il faut fe mêler avec eux, les étudier, les fuivre, emprunter leur ton, leurs manières, leurs inflexions.

A peine un petit nombre d'hommes privilégiés conferve encore dans fa pureté le précieux dépôt de la langue de leurs pères. Telle eft la langue grecque vulgaire, ainfi qu'on l'appelle aujourd'hui, quoiquelle ait pris du latin & de l'italien moins de mots que les Romains n'en avaient pris anciennement d'elle; langue défigurée en apparence, & fouvent par des expreffions turques qu'on ne peut s'empêcher d'adopter, mais qui conferve tout le fond, toute la richeffe & toute la douceur de l'ancienne.

On n'apprend pas le grec vulgaire fans apprendre des fables & des proverbes en vers.

La Grèce.

Les Grecs font toujours fententieux ; ils aiment beaucoup les contes & les proverbes. Ils ont adopté la rime qu'ils ont reçue des Italiens : leurs chanfons d'amour font rimées. Vous ne verrez nulle part autant que chez eux l'excès du délire & l'emportement de l'amour ; aucune langue ne peut fournir autant de noms expreffifs que les amans en prodiguent à leurs maîtreffes. Vous verrez des Grecs amoureux, parmi le peuple fur-tout, paffer la nuit fous des fenêtres, accompagner avec la lyre les chanfons les plus tendres, & dans certains accès de fureur fe faire des bleffures au bras, pour montrer enfuite les cicatrices, comme de glorieufes marques de l'amour dont ils font poffédés. A ces traits, on reconnaît ces hommes qui faifaient autrefois le faut de Leucade, & qui fe précipitaient dans la mer pour fe guérir de leur paffion. On reconnaît cette nation qui, fi j'ofe le dire encore, plus près de la nature que nous (car on s'en éloigne en fe civilifant), a fourni aux peintres & aux poëtes les plus beaux modèles pour leurs tableaux. Vous y verrez encore, non des bacchantes échevelées & furieufes, le thyrfe à la main, effrayer par des hurlemens les monftres des forêts, ni des pythies fur le trépied, agitées par le dieu qui les infpire ; mais des mères &

La Grèce.

des veuves éplorées, frappant leur poitrine, arrachant leurs cheveux épars, faiſant retentir de leurs cris un vaſte champ qu'elles rempliſſent du ſpectacle de leur douleur. Vous y verrez les enfans embraſſer les genoux, baiſer reſpectueuſement la main de leur père, & demander cette bénédiction dont on ne connaît plus l'uſage que dans l'hiſtoire des patriarches.

Que dire de la religion de ce peuple ? Elle a dû ſans doute éprouver les mêmes révolutions que l'empire grec; elle eſt couverte, ainſi que toute la nation, des ténèbres de l'ignorance & défigurée par un amas de ſuperſtitions. Elle n'a conſervé fidèlement que les cérémonies, les ornemens & les ſolemnités, comme autant de ſignes auxquels on devait la reconnaître.

La religion d'un peuple conduit par des prêtres qui pour la plupart à peine ſavent lire, ne peut être qu'un culte extérieur & informe. L'ignorance du clergé annonce donc & entretient néceſſairement celle de la nation. L'appareil des fêtes & des cérémonies ſuffiſent au peuple, & ce peuple eſclave, à qui les Turcs ont laiſſé ſes églises, ſes autels & ſes monaſtères, ne demande & ne voit rien au-delà. En un mot, ce peuple doit être crédule à proportion de ſon ignorance; auſſi l'eſt-il exceſ-

ſivement en fait de prodiges, d'augures, de préſages, de ſonges, comme il eſt fidèle obſervateur du jeûne & des autres pratiques qu'il a reçues de ſes pères.

Des jeûnes auſtères & fréquens, l'uſage de prier en commun & de s'aſſembler à l'égliſe avant le lever du ſoleil, la crainte de l'excommunication & de n'être plus admis dans l'aſſemblée des fidèles, enfin le plus grand reſpect pour le patriarche & les évêques, ſont autant d'uſages que les Grecs ont retenu des premiers chrétiens.

Mais pour remonter plus haut, il faut voir les fêtes religieuſes qu'ils célèbrent à la campagne; elles rappellent les dévotions des anciens pour une fontaine ſacrée, pour une antique forêt, objets de vénération & de culte. Or, toujours dans ces lieux déſerts & dans ces bois reſpectés, vous trouverez une fontaine célèbre pour les guériſons & les miracles qui s'y opèrent. La découverte d'une ſource abondante & précieuſe, ou de ſes eaux minérales propres pour tant de maladies, a donné lieu à cette dévotion. Ainſi les Grecs ont encore dans leurs montagnes des cavernes, des forêts, des eaux conſacrées par la dévotion. Ils y vont en foule dans certains jours de l'année & boivent de ces eaux : c'eſt une fête publique.

La Grèce.

Ils attachent ensuite près de la même fontaine ou de la source, des morceaux de linge ou d'étoffe, en signe de la guérison qu'ils ont obtenue. Ils pratiquent aussi la même chose à l'égard des images des saints dont ils invoquent le secours dans leurs maladies : ils attachent au tableau du saint un morceau d'étoffe ou une autre offrande.

On connaît l'ancienne crédulité des Grecs & de tous les payens pour les présages. Les oracles, si menteurs, ne leur suffisaient pas. Ils avaient encore recours à des sorts, à des prédictions, à des paroles fortuites auxquelles ils ajoutaient pleine foi. Les Grecs tirent encore des présages de mille choses que le hasard produit. Ainsi la lumière d'une chandelle qui pétille, annonce sûrement l'arrivée d'une personne qu'on attend.

Les grecs ont aussi leurs jours heureux & malheureux. Le quarantième jour est un jour sacré pour les femmes en couche, qui ne sortiraient pas auparavant : avant ce jour il ne leur est pas permis de se présenter à l'église. On ne tient pas aux anciens usages, sans être encore plus fortement attaché aux superstitions & aux préjugés populaires ; mais tout peuple alors ne rend d'autre raison de ce qu'il fait, que l'habitude de le voir faire.

La Grèce.

Saint Jean Chrifoftôme rapporte les fuperftitions de fon temps, qui font les mêmes qu'aujourd'hui. « Rien n'égale, dit-il, celles » des femmes à l'égard des petits enfans : dès » qu'ils font nés, elles allument des lampes, » & leur donnent le nom des gens qui » ont vécu long-temps, pour leur procu- » rer une longue vie; cependant fouvent ils » meurent en bas âge. Elles attachent à leurs » mains des fiftres & des fils de couleur d'é- » carlate pour les préferver d'accident. Les » femmes, les nourrices, & quelquefois les » fervantes vont tremper leur doigt dans une » efpèce de boue qui fe trouve au fond des » bains; elles vont enfuite imprimer ce doigt » fur le front de l'enfant, & c'eft, difent-elles, » pour détourner de lui *le mauvais œil*, ou » l'envie. Quelques-uns écrivaient fur la main » des enfans les noms des fleuves & des ri- » vières; d'autres fe fervaient de cendre, de » fuie & de fel. » Tout cela pour détourner *le mauvais œil*, ou les regards malfaifans qu'on redoute encore. Aujourd'hui des gouffes d'ail, des talifmans, & d'autres amulettes qu'on met au coup des enfans, font les moyens les plus ufités pour détourner ce que les Grecs appellent toujours le mauvais œil, & les Turcs eux-mêmes ont adopté cette fuperftition.

La Grèce.

Une imagination vive & qui s'enflamme aiſément, nourrie de contes & d'erreurs populaires, qui croit voir tout ce qu'elle enfante, qui voit la peſte, ce fléau conſtant de la Grèce, comme une vieille femme vêtue de noir, qui ſouffle pendant la nuit ſur les maiſons qu'elles parcourt le poiſon mortel qu'elle exhale; une telle imagination, dis-je, doit-être ſuſceptible de toutes les impreſſions: auſſi leur ame, ajoute le même père, eſt toujours remplie de terreurs paniques. En ſortant de ma maiſon, dit l'un, j'ai trouvé un tel, & cette rencontre me pronoſtique bien des malheurs. Mon coquin de valet, dit l'autre, en me donnant mes ſouliers, m'a d'abord préſenté le ſoulier gauche, ſigne de dommage ou d'affront. Je ſuis ſorti, dit un troiſième, de ma maiſon par le pied gauche, ſigne de quelque accident. Les Grecs modernes ont encore les mêmes faibleſſes, les mêmes craintes, la même crédulité. En étudiant les hommes, en les ſuivant pas à pas, on trouvera toujours & par-tout qu'ils ſe reſſemblent exactement & ne peuvent reſſembler qu'à eux-mêmes. Ce que nous diſons des individus eſt vrai des nations entières.

Si quelque choſe caractériſe la crédulité d'un peuple, c'eſt la foi qu'il ajoute aux ſonges.

& les interprétations qu'il adopte. Il n'eſt pas étonnant que les Grecs d'aujourd'hui, moins éclairés que leurs pères, ajoutent autant de foi qu'eux à l'art d'interpréter les ſonges. Cet art était anciennement fort acrédité, & l'on connaît le culte établi pour les dieux qui préſidaient aux ſonges. Les Grecs modernes ont encore des règles pour l'interprétation des ſonges, & ſans doute elles leur ſont venues par tradition. Ce ſont de vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce métier. J'ai voulu les entendre, & je vais donner un ſeul exemple d'une explication dont j'ai été le témoin.

« J'ai rêvé, diſait une jeune Grecque, qu'un » étranger s'eſt approché de moi : il m'a pré- » ſenté une aigrette & des fleurs; il a allumé » un flambeau & il a diſparu ». Voici tout le myſtère, dit ſans héſiter la ſibyle que l'on conſultait. « L'aigrette que nous portons le » jour des noces, ſignifie que vous ſerez ma- » riée; le flambeau allumé indique que le jour » n'eſt pas loin, & le nombre de fleurs que » vous avez vues, déſigne le nombre des en- » fans que vous aurez ». Ainſi parla le vieil oracle; je n'en voulus pas ſavoir davantage, & je n'ai pas été curieux d'en ſuivre l'accompliſſement. Au reſte la règle général des ſonges eſt d'en prendre toujours le contre-pied; ainſi

La Grèce. les plus finiſtres ſont pris en bonne part, & les Grecs ſuperſtitieux paſſent triſtement la journée qui ſuit un beau ſonge. Ils ſe préparent encore, comme autrefois, par des jeûnes, à ſe procurer des ſonges heureux. Une fille, preſſée de quelque déſir impatient, ne mange en ſe couchant qu'un gâteau fort ſalé & ne boit point du tout; elle met enſuite ſous ſon chevet trois pelotons de fil, blanc, noir & rouge. Après ces diſpoſitions, l'homme qu'elle voit en ſonge & qui lui apporte à boire, eſt celui qu'elle épouſera. En s'éveillant, elle prend un peloton au haſard; le noir déſigne un veuf, le blanc un vieux, le rouge un mari jeune & riche, tel qu'elle le déſire. Je ne m'arrêterai pas plus long-temps à des détails qui paroiſſent puériles : mais peut-on étudier les hommes ſans voir en eux mille foibleſſes, & notre ſiècle qui ſe pique d'être ſi éclairé, en eſt-il plus exempt que les autres.

Un peuple toujours avide de fêtes, de nouveautés, de ſpectacles, attaché à la religion par la pompe du culte extérieur, par la multiplicité de ſes dieux & par la richeſſe de leurs temples, a dû donner aux cérémonies du mariage tout l'éclat & tout l'appareil dont il pouvait être ſuſceptible. Les hommes les plus ſauvages célèbrent le jour où ils prennent une

compagne, comme le plus beau jour de leur vie. C'eſt donc préſenter le mariage ſous l'aſpect le plûs riant, que de le montrer dans la ſimplicité des mœurs primitives & accompagné de cette joie pure, vive, innocente de l'ancien temps. Les Grecs modernes en retracent aujourd'hui l'image. Ils ont conſervé la plupart des cerémonies qui s'obſervaient anciennement dans les noces. Ils regardent l'état du mariage comme un devoir du citoyen, & ſe marient fort jeunes. Les lois de Sparte avaient ſur ce point pouſſé la rigueur juſqu'à noter d'infamie ceux qui gardaient le célibat. Dans une certaine fête qui ſe célébrait à Lacédémone, il était permis aux femmes de traîner devant les autels les jeunes gens qui n'étaient pas encore mariés & de les fuſtiger. La Grèce.

Le ſage Théognis diſait aux Grecs: L'homme le plus riche & le plus heureux, eſt celui qui a trouvé une femme douce & vertueuſe. Le Grec d'aujourd'hui n'a point de philoſophe a conſulter, & ne délibère point s'il ſe mariera ou non : auſſi la population, chez les Grecs, ſe ſoutient-elle beaucoup mieux qu'elle ne peut ſe ſoutenir parmi les Turcs, ſous un gouvernement militaire qui ne fait que détruire & qui ne répare rien. Les villes grecques les plus conſidérables n'ont point été rebâties

La Grèce.

par leurs conquérans, parce que sous le despotisme le plus absolu, tel que celui de l'empire d'orient, le souverain & les sujets ne s'occupent que du présent, qu'ils semblent dévorer à la hâte en se pressant de jouir, & n'ont aucune vue pour l'avenir. En conséquence la population languit, parce qu'on ne peut contempler d'un œil satisfait & tranquille le bonheur de sa postérité. En revanche, le Grec, l'Arménien, le Juif, (nations dont l'empire turc est inondé, & que le Turc méprise au point de ne pas être effrayé du nombre de ses esclaves) se livrent sans contrainte au penchant de la nature. Ils espèrent qu'une postérité nombreuse pourra recouvrer quelque jour, à la faveur d'une révolution, tout ce que les conquérans de la Grèce leur ont enlevé. Le mariage a donc pour eux un attrait puissant & l'on y voit peu de célibataires.

La cérémonie du mariage est précédée chez les Grecs par des fêtes qui l'annoncent. Une jeune fille qu'on va marier est conduite au bain en cérémonie & au son des instrumens la veille de ses noces, assistée de tous ses parens & amies; la journée se passe ensuite en festins & en danse.

Le jour des noces, la mariée est conduite à son époux avec la même pompe, le même

cortége

cortège & la même musique. Sa marche est ouverte par des danseurs, par des instrumens & par des chanteurs qui entonnent l'épithalame. Chargée d'ornemens, les yeux baissés, & soutenue par des femmes, elle marche avec une lenteur affectée qui doit la gêner beaucoup : on s'empresse jusqu'à l'impatience pour la voir. La Grèce.

Le brillant flambeau de l'hyménée, ce flambeau si connu, si célèbre, & dont les poètes ont consacré l'expression pour le mariage dont il est l'emblême, n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nouveaux époux, & dans la chambre nuptiale, où il brûle jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé; ce serait même un mauvais présage s'il venait à s'éteindre par quelque accident : aussi y veille-t-on avec autant de soin que les Vestales en avaient pour le feu sacré.

Arrivés à l'église, les nouveaux époux portent chacun une couronne, que le prêtre, pendant la célébration, change alternativement, en donnant la couronne de l'époux à l'épouse, & celle de l'épouse à l'époux.

Je ne dois pas oublier une cérémonie essentielle que les Grecs ont conservée ; c'est la coupe de vin qu'on présentait anciennement au nouvel époux en signe d'adoption : elle était le symbole du contrat & de l'alliance.

La Grèce.

Les Grecs, toujours superstitieux, regardaient comme un mauvais présage, si la nouvelle épouse, en entrant pour la première fois chez son mari, touchait seulement du bout du pied le seuil de la porte, qui, comme l'on sait, était consacré à la déesse Vesta & aux dieux pénates. Pour éviter cet accident, les compagnes de la mariée la soulevaient en entrant, & l'enlevaient en la prenant par-dessous les bras.

La mariée, chez les Grecs, est encore soutenue par des femmes & par des hommes qui l'accompagnent. A la porte du mari, il se fait une autre cérémonie aussi ridicule que le passage du seuil qu'il ne fallait pas toucher. Dès que la mariée arrive, on étend un tapis sur un crible & on la fait marcher dessus en entrant chez son mari. Si le crible, sur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement ne crévait pas sous ses pieds, on aurait contre elle des soupçons qui alarmeraient son époux; mais il est tranquille & content après l'épreuve du crible.

Le nouveau mari, chez les Grecs, donne une poignée de dragées à chacun de ceux qui assistent à sa noce ou qui vont le voir; ce qui peut avoir rapport à l'ancien usage de distribuer des noix, pour faire voir que le jeune époux renonçait aux amusemens de l'enfance.

Les anciens Grecs diſtribuaient auſſi des noix & des amandes aux conviés ; on faiſait même, en les donnant, beaucoup de bruit, & les mariés profitaient de ce moment pour ſe retirer. C'était anciennement l'uſage de chanter & de danſer juſqu'à minuit devant l'appartement des nouveaux mariés ; ces chants & ces danſes étaient exécutés par de jeunes filles ; on danſe encore & on chante pendant toute la nuit, mais les compagnes de la nouvelle mariée en ſont exclues. Elles ſe réjouiſſent entre elles dans des appartemens ſéparés, & éloignés du tumulte de la noce. Les Grecs modernes, comme les anciens, couronnent encore, le jour des noces, les portes de leurs maiſons, de verdure & de fleurs attachées avec des bandelettes. La Grèce.

Dans les villages & à la campagne, la mariée eſt conduite, au ſon des inſtrumens, ſur un chariot traîné par des buffles ; on choiſit comme autrefois, un jour favorable, & c'eſt lorſqu'il y a de la lune, que le ciel eſt ſerein & l'air pur. On ne peut ſe défendre d'un certain attendriſſement en voyant cette ſimplicité de mœurs, ces uſages antiques qui ſont encore aujourd'hui les mêmes : ainſi la noce champêtre ſera toujours pour nous le ſpectacle le plus doux, le plus intéreſſant & le plus propre à nous

La Grèce. offrir l'image d'un bonheur que donnent rarement les richeſſes.

Croirait-on que l'amour conjugal eſt encore chez les Grecs dans toute ſa force & conforme à l'idée qu'en donneint les anciens, Tout ce que dit ſi bien Claudien de la dignité d'une mère, qui par ce ſeul titre, conſerve ſur ſon mari le pouvoir que ſes attraits effacés par l'âge ne lui donnent pas, ſe vérifie exactement parmi les grecques modernes.

Les Grecs exercent encore entre eux très-régulièrement l'hoſpitalité : quand un étranger arrive, le maître de la maiſon va au-devant de lui, l'embraſſe, prend ſa main qu'il met dans la ſienne, & la porte enſuite à ſa bouche, & ſur ſon front, en ſigne d'amitié & de fidélité; il le conduit enſuite à l'appartement le plus commode de la maiſon, & pendant qu'il l'interroge ſur ſa ſanté, ſur les évènemens de ſon voyage & ſur l'état des perſonnes qui l'intéreſſent le plus, les domeſtiques & les eſclaves préparent le bain. Au ſortir du bain, il trouve du linge & des habits pour changer; ceux qu'il a quittés ſont enlevés par les eſclaves qui les blanchiſſent & les réparent pendant le ſéjour qu'il fait dans la maiſon; ſi c'eſt un parent, la femme & la fille du maître de la maiſon ſe chargent elles-mêmes de la plupart de ces ſoins.

La Grèce.

On vient de voir les Grecs dans la joie de leurs ſolemnités, ou des feſtins & des noces; je vais les montrer dans le deuil, dans la douleur, dans les larmes: tel eſt le cours de la vie humaine, les chagrins ſuivent par-tout les plaiſirs. Suivez-moi dans cette maiſon où les cris perçans des eſclaves & des domeſtiques nous annoncent que la mort vient d'entrer: cette femme défaillante eſt une mère déſolée qui a perdu ſa fille; vous ne la verrez pas oppreſſée par l'abattement, dans le ſilence de la profonde douleur, elle exprime avec énergie ce qu'elle ſent, & on ne lui répond que par des gémiſſemens & des larmes; cette mère échevelée & en déſordre ſuit le convoi funèbre, les proches parens & les amis ne manquent point comme anciennement, d'en faire partie; les femmes & les filles y vont les cheveux épars & en pleurant, la marche eſt ſans ceſſe interrompue par les cris de la mère éplorée; elle eſt ſoutenue par ſes eſclaves en pleurs; on arrive au lieu de la ſépulture, & on pleure encore: alors les cris de cette mère inconſolable redoublent, elle veut ſe précipiter dans la foſſe.

Une femme grecque pleure ſon époux, ſon fils, &c. avec ſes amies pendant pluſieurs jours, elles chantent ſes louanges & leurs regrets. Nous traiterions de folie ces emportemens de la dou-

leur, parce que la nature abandonnée à son
La Grèce. énergie, choque nos bienséances factices, & notre politesse artificielle.

Voyez chez les Grecs du dix-huitième siècle ce que j'ai été à portée de voir & d'entendre. Madame *Tigonini*, la plus belle des grecques modernes, aimait tendrement son frère; elle eut le malheur de le perdre malgré tous les secours que lui prodiguaient l'aisance & l'amitié. Sa sœur, suivant l'usage du pays, accompagna le convoi, tout annonçait l'abatement de cette ame sensible; le désordre de son voile & de ses habits, la négligence de sa coeffure ajoutaient de nouveaux traits à toutes les marques de sa douleur; le corps fut reçu à la porte de l'église par le patriarche; après les prières d'usage, il fit la cérémonie que les Grecs ont conservée, & qu'on nomme le dernier adieu. Après que le patriarche eût embrassé le corps, les parens & ceux qui formaient le convoi en firent de même; cette scène que l'idée d'un éternel adieu ne rendait que trop attendrissante, le devint encore plus quand cette sœur éplorée qui n'écoutait que les mouvemens de sa douleur, déchira ses habits & arracha ses cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frère qu'elle voit encore & qu'elle ne doit bientôt plus voir. On fit des efforts pour abréger cette scène lugubre,

& pour ramener la sœur affligée dans sa maison; ses sens alors étaient moins agités & sa douleur un peu plus calme.

Cette maison, située sur le bord de la mer, a son entrée par un jardin d'où l'on découvre tout ce que le rivage a de plus beau & de plus magnifique. Ce jardin était orné de belles fleurs & de quelques arbres fruitiers; il y avait d'un côté une volière pleine d'oiseaux de toute espèce; & de l'autre, un réservoir rafraîchi par les eaux de la mer, renfermait toutes sortes de poissons: ce jardin, ces oiseaux, ces poissons faisaient tout l'amusement du sage que la mort venait de ravir à sa sœur & à ses amis. « Où » est mon frère, disait cette sœur accablée, en » parcourant le jardin de ses yeux .... Il » n'est plus .... il a passé comme une ombre .... » Vous fleurs, qu'il cultivait avec tant de plai- » sir, vous n'avez déjà plus cette fraîcheur » que vous deviez à ses soins .... périssez » avec lui .... courbez-vous .... séchez jus- » qu'à la racine .... Vous, poissons, puisque » vous n'avez plus de maître ni d'ami qui » veille à votre conservation, retournez dans » les grandes eaux, allez courir après une vie » incertaine .... Et vous, petits oiseaux, si » vous survivez à votre tristesse, que ce ne » soit que pour accompagner mes soupirs de

La Grèce. » vos chants lugubres..... Mer tranquille, » vos flots sont maintenant agités, feriez-vous « aussi sensible à ma peine ? » Jugez de l'effet que faisait sur les spectateurs cette touchante apostrophe, faite avec cette tranquilité que la douleur ne permet qu'aux grandes ames. Cette dame se tournant ensuite vers ses esclaves : « Pleurez, mes enfans, leur dit-elle.... vous » n'avez plus de père, ... mon frère n'est » plus .... la mort cruelle nous l'a enlevé, » il a disparu comme l'ombre, & nous ne le » verrons plus .... Ces lieux que sa présence » rendait agréables, ne doivent être pour nous » qu'un séjour de tristesse & d'affliction ». Il n'est pas possible de donner à la nature plus d'expression, plus de force, plus de naïveté ; on doit voir avec plaisir ce petit échantillon de l'éloquence grecque, dans ces momens de délire où une imagination féconde peint si vivement tous les sentimens de l'ame.

Les tombeaux des Grecs sont situés comme ceux des Turcs & des autres peuples de l'orient, sur le chemin des villes & des villages ; ils ne sont pas entourés de murs comme nos cimetières, & n'en sont pas moins un asyle sacré : s'ils sont toujours hors des villes, c'est la raison & l'ordre naturel qui leur on conservé, dans cette position, leur véritable place, pour dif-

tinguer la demeure des morts de celle de vivans. Les épitaphes des Grecs modernes conservent encore cette simplicité qui les caractérisait anciennement, & que les Latins avaient imitée. Outre les pierres qu'on met sur les tombeaux, on y trouve de petites colonnes sépulchrales qui portent simplement le nom de ceux qui sont enterrés. On ne peut voir ces tristes monumens entourés de cyprès, sans se recueillir, sans méditer en silence sur le songe de la vie, & sur ce dernier sommeil qui nous jette dans les profondeurs de l'impénétrable avenir.

La Grèce.

Il est bien juste de donner quelquefois des larmes au souvenir de nos parens & de nos amis qui ne sont plus ; fidèles à ce sentiment & à cet ancien usage, les Grecs vont de temps-en-temps pleurer sur les tombeaux pendant les fêtes de paques, qu'ils célèbrent avec beaucoup de joie & d'éclat par des festins & des danses publiques. Il y a un jour où ils se rendent en foule au tombeau : là, ils pleurent leurs parens, leurs amis, & peut-être encore la perte de leur ancienne liberté.

Les femmes grecques se contentent aujourd'hui de s'arracher les cheveux sur les tombeaux, autrefois elles coupoient leurs longues tresses sur la tombe de leurs parens ou de leurs amis, & leur sacrifiaient ainsi l'ornement dont elles étaient le plus jalouses.

La Grèce. Au reste, il ne faut pas croire que le spectacle de ces tombeaux, dispersés dans les campagnes, soit si triste; on y arrive & on s'y arrête avec plaisir : l'espèce d'horreur qu'ils inspirent, qui pénètre une ame honnête & tendre, est bien adoucie par la variété des objets qui égayent les environs; d'ailleurs, la curiosité, l'humanité même trouvent à se satisfaire dans les inscriptions qu'animent ces monumens, & où trop souvent les malheureux humains reçoivent pour la première fois la récompense de leurs vertus ; l'envie au moins se tait alors, le voile de la prévention est tombé. Que l'artifice, le mensonge & la haine empoisonnent tous les momens de la vie, mais que la vérité soit écrite sur les tombeaux qu'ont élevés la piété filiale & la fidelle amitié. Une agréable promenade nous conduit à ces monumens où notre place est déjà marquée; ils semblent nous rapprocher en quelque sorte de ceux qu'une absence éternelle sépare de nous, & nous inspirent presque toujours d'utiles réflexions.

CHAPITRE X.

Mœurs & usages des Grecs modernes.— Maisons. — Appartemens. — Lits. — Esclaves. — Femmes. — Voile des Grecques. — Toilette. — Habillement. — Ceinture. — Fard. — Les danses. — Les jeux.

APRÈS tant de révolutions dont l'histoire nous est connue, des conquérans barbares ont achevé de détruire ce que le temps avait épargné, & des curieux avides ont enlevé tout ce qu'ils ont pu emporter ; il ne faut donc plus chercher les chefs-d'œuvre des anciens artistes dans la Grèce, les hommes les plus éclairés l'ont même abandonnée pour porter en Italie les lettres & les sciences que les Médicis appelaient de toutes parts. Les Grecs ne conservent plus que le triste souvenir de ce qu'ils ont été, & des traits auxquels on ne peut les méconnaître : dans les îles de l'Archipel, c'est un vil peuple livré à la misère, à l'ignorance, à la servitude ; dans les villes ce sont des esclaves riches & orgueilleux. La Grèce.

Cette nation dégradée tomba dans le mépris & l'avilissement sous les derniers empereurs de Constantinople ; ce peuple, enfin, soumis aux

La Grèce

Turcs, s'eſt àccontumé à porter le poids de ſes chaînes; il conſerve une ombre de liberté en nous rappelant qu'anciennement les Grecs en ſentaient moins la perte, dès qu'on leur laiſſait leurs uſages, leurs danſes & leurs fêtes. Il ne faut pas chercher, parmi des eſclaves, ce peuple roi des beaux temps de la Grèce, mais les hommes ſont toujours les mêmes, & ils ont fidèlement conſervé ce qui n'a pas dépendu de ceux qui les ont ſoumis.

Quelle différence entre les Grecs & nous! ils ſont tout ce que faiſaient leurs pères, tandis que nous ne cherchons dans nos uſages, nos modes, nos coutumes, & nos mœurs même qu'à nous éloigner de ce que nos pères ont pratiqué, & à former un contraſte parfait avec eux. Pour peu qu'on obſerve tout ce qu'on voit au Levant, on trouve à chaque pas un ancien uſage; on n'eſt pas à la ſuite d'une caravane ſans ſe ſouvenir que depuis celle des marchands iſmaëlites Madianites, à qui Joſeph fut vendu par ſes frères, les caravanes ſubſiſtent avec le même ordre, avec un chef qui les conduit, & font tout le commerce intérieur: on ne voit pas les Turcs & les Arabes voyager en portant leurs tentes & tout ce qui leur eſt néceſſaire, ſans ſe rappeler que le plus ancien des patriarches, dans les plus beaux jours de l'en-

ſance du monde, ne voyageait pas autrement.

La Grèce.

Les maiſons des Grecs ne ſont pas à beaucoup près auſſi élevées que les nôtres; elles n'ont ordinairement qu'un étage, & ſont diviſées en deux parties par une grande ſalle qui occupe le centre & toute la largeur; c'eſt dans cette ſalle qu'on donne les fêtes, & que ſe font toutes les céromonies qui exigent un grand eſpace; d'un côté ſont les appartemens des hommes, l'autre eſt deſtiné à l'appartement des femmes. Vous trouverez toujours chez les Grecs, dans la chambre à coucher, une lampe qui brûle toute la nuit; parmi les perſonnes aiſées c'eſt un uſage, chez le peuple, c'eſt dévotion, car la lampe eſt ordinairement placée devant une image.

Les Grecs n'ont point de lits comme les nôtres, ils ne font que jeter des matelas ſur les ſophas pour être couchés plus mollement; il n'y a point de cheminées dans les chambres; on ne ſe ſert que d'un brâſier qu'on met au milieu de l'appartement pour l'échauffer ou pour ceux qui veulent s'en approcher. La broderie eſt l'occupation des femmes grecques; elles ſortent peu, & celles qui ont beſoin de travailler pour entrenir leur famille, brodent ſans relâche du matin au ſoir. Entrez dans la chambre d'une fille Grecque, vous y verrez des jalouſies aux fenêtres, & pour tout meuble un ſopha, un cof-

La Grèce.

fret garni d'yvoire où sont les soies & les aiguilles, & un métier à broder.

On voit encore aujourd'hui, comme anciennement dans toutes les bonnes maisons des Grecs, la nourrice du maître ou de la maîtresse faire partie de la famille. Les dames grecques refusent encore de nourrir leurs enfans pour conserver leur beauté, leur sein & leur santé, qu'elle croient ménager par-là; on leur a toujours dit qu'elles étaient à cet égard dans l'erreur, & qu'elles devenaient de vraies marâtres en abandonnant leurs enfans à une nourriure & à des mains étrangères. La force de l'exemple & de l'usage a prévalu sur toutes les raisons; tout ce qu'on a écrit de nos jours sur ce point intéressant n'a rien de plus fort que le discours d'un philosophe grec qu'Aulugelle nous a conservé, & dont il n'y a rien à perdre. Ce philosophe, à l'occasion de l'accouchement de la femme d'un de ses disciples, qui par sa naissance tenait un rang distingué, était allé lui rendre sa visite; après les premiers complimens il s'avisa de demander à la mère de l'accouchée, si sa fille se proposait de nourrir l'enfant qui venait de naître. « A dieu » ne plaise, répondit la mère; voudriez-vous » donc que ma fille, après les douleurs qu'elle » a souffertes, fut encore chargée du soin le

» plus pénible & le plus incommode? Ah! » madame, reprit le philosophe, ne permettez pas qu'elle ne soit mère qu'à demi, & qu'après avoir porté neuf mois dans son sein & nourri de son propre sang un être informe qu'elle ne voyait ni ne connaissait pas, elle refuse le lait que la nature lui a donné, à cet homme qui vient de naître, qu'elle voit enfin, qui vit à ses yeux, & qui implore son secours par les cris les plus touchans. »

La Grèce.

Le cortége d'esclaves & de de suivantes qui accompagne dans les rues une femme grecque, est pour le pays ce qu'est parmi nous un bel équipage, avec la différence qu'une honnêre femme ne peut sortir parmi les Grecs sans avoir au moins une suivante avec elle; celles qui sont d'un rang supérieure, et qui veulent étaler ou leur opulence ou leur vanité, se font suivre par plusieurs esclaves. Les jeunes filles n'oseraient se montrer dans la compagnie des hommes, à moins que le père ou la mère n'y fussent présens; elles passent leur temps à s'umuser entr'elles, à broder avec leurs esclaves ou à regarder les passans à travers les jalousies de leurs fenêtres, qui les mettent à portée de voir sans être vues.

J'observe encore un ancien usage, suivant lequel les dames grecques donnent leur main

La Grèce.

à baiser à leurs filles, à leurs esclaves, & aux personnes qui leur sont inférieures. Après le baisement de main, la plus grande marque de respect en Orient, lorsqu'on aborde les personnes d'un rang supérieur, est de baiser ou de toucher leur robe, & de porter ensuite la main sur la bouche ; les Turcs ne saluent pas autrement leurs patrons, & permettre à un inférieur de baisir le bout de sa robe, c'est le recevoir sous sa protection : à ce sujet j'ai été témoin du trait le plus généreux & le plus touchant de la part d'un Turc.

Feu M. de Villeneuve, après avoir conclu en 1739 la paix de Belgrade entre l'empereur & le sultan *Malsmoud*, allait à l'audience du grand-visir qui était venu à l'arsenal; deux esclaves français appercevant l'ambassadeur, s'échappent & viennent se jeter à ses pieds, le priant de les racheter; leur maître s'approche, & M. de Villeneuve lui ayant fait demander ce qu'il voulait pour la rançon de ces deux esclaves. « Ils sont libre, dit le Turc, & ne sont » plus à moi depuis qu'ils ont eu le bonheur » de baiser la robe de l'ambassadeur de France. » M. de Villeneuve, frappé de la noblesse de ce sentiment, qui toucha tous les spectateurs, tira une très-belle montre qu'il portait, & en fit un présent au généreux musulman.

L'art

L'art de se parer & de plaire est toujours & par-tout à peu-près le même. Quoiqu'ici les femmes ne brillent pas comme les nôtres dans les sociétés & dans les spectacles, elles n'en recherchent pas moins les ornemens & les bijoux qui semblent donner plus d'éclat à leur beauté naturelle. La coëffure des femmes Grecques, sur-tout lorsqu'elle est basse, est ordinairement relevée par une plume de héron; mais elles ne manquent point de se placer sur le front une autre petite plume noire ou de couleur, arondie ou frisée en boucle platte; au reste, elles ont différentes coëffures, plus ou moins ornées, qu'elles varient de plusieurs manières. Quelquefois leurs cheveux tombent en tresses sur leurs épaules, souvent ils sont roulés autour de leur tête ou rattachés négligemment avec quelques fleurs. La Grèce.

La chemise est de gaze de soie blanche & descend jusqu'au talons; elle est relevée par la ceinture, les manches en sont très-larges, & on met par-dessus un double caleçon; celui qui paraît est d'une étoffe de soie, & l'autre d'une toile légère; sur la chemise se met l'*anteri* qui serre étroitement la taille & soutient le sein; sur l'*anteri* on place le *castan* qui descend jusqu'aux pieds, & sur le *castan* la pelisse qui d'ordinaire est l'habillement le plus

La Grèce. riche; ainſi l'on reconnaît aiſément une femme Arménienne, Turque, Juive, & les dames Grecques ont toujours aimé à ſe couvrir de pierreries : leurs boucles de ceintures, leurs colliers, leurs braſſelets en ſont enrichis, & quoiqu'elles ſe plaiſent à couronner leur tête des plus belles fleurs du printemps, les diamans brillent à côté des jaſmins & des roſes; elles ſe parent ſans ſortir de chez elles, & ſans avoir le deſſein ni l'eſpérance d'être vues, uniquement pour elles-mêmes ; on ne ſacrifie tous ces ornemens qu'à quelque vif ſujet de douleur.

Les femmes Grecques d'aujourd'hui, lorſqu'elles vont un peu loin, ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec elles pour s'en parer avant que d'entrer dans la maiſon où elle vont ſe rendre, & les ôter de même pour revenir quand la viſite eſt faite. Un éventail leur ſert de paraſol; cet éventail eſt fort grand, arrondi, composé de plumes de paon & à manche d'ivoire; il y a dans le centre un petit miroir : les dames le portent à la campagne, & quand fatiguées de la chaleur, elles ſe repoſent ſur un ſopha, une eſclave prend l'évantail, & fait du vent à ſa maîtreſſe pour la rafraîchir. En parlant de l'habillement des femmes Grecques, on ne doit pas oublier les

parfums qu'elles font en ufage de mettre dans leur coffret, & dont leurs habits confervent l'odeur. La Grèce.

Le voile, fymbole de la modeftie, qui peut fans doute dérober à l'œil curieux certains défauts; mais rend auffi la beauté plus piquante, qui femble annoncer la pudeur, & qui couvre la rougeur de la timide innocente jeuneffe; ce voile léger qui quelquefois flotte au gré du vent, fut toujours l'ornement de la beauté & des graces. On n'a point à reprocher aux femmes Grecques de ne l'avoir pas fidèlement confervé, il fait encore comme autrefois, une partie effentielle de leurs habillemens, & diftingue les conditions; celui de la maîtreffe & de la fervante, de la femme libre & de l'efclave font différens; il eft un art pour ajufter, pour fe voiler décemment, agréablement; cependant le voile grec ne couvre point le vifage comme celui des femmes Turcques; auffi les Grecques modernes prennent-elles celui-ci pour fe cacher avec plus de foin, et pour éviter les infultes lorfqu'elles vont loin de chez elles & dans les quartiers des Turcs.

Le voile des dames Grecques eft de mouffeline tiffu d'or aux extrêmités; celui des femmes du commun eft tout uni & fans or; ce voile eft toujours blanc. Les Grecs modernes por-

tent sur le cou une espèce d'écharpe dont ils se font un voile pour se couvrir la tête lorsqu'ils veulent la garantir de la pluie & du vent; les femmes ont la même écharpe, mais beaucoup plus fine que celle des hommes, & elles la mettent dans le mauvais temps par-dessus le voile. Lorsqu'elles vont dans une maison en visite, ou dans quelqu'autre endroit, & qu'elles ôtent leur voile, c'est signe qu'elles veulent y rester quelque temps.

La Grèce.

La ceinture était anciennement, comme aujourd'hui, une partie de l'habillement des Orientaux; & rien de plus ancien dans la Grèce, parmi les jeunes filles, que l'usage de consacrer en se mariant leur ceinture. Cet usage se pratique encore aujourd'hui; souvent même pendant plusieurs jours le nouveau marié fait de vains efforts pour détacher la ceinture qu'on lui oppose, & la résistance qu'il éprouve est regardée par les parens de la jeune femme comme une preuve de sa bonne éducation.

Les yeux noirs sont toujours les plus beaux chez les Grecs. Les femmes peignent encore leurs sourcils & le poil de leur paupières. Pour les noircir, elles se servent comme autrefois d'antimoine & de noix de galle : elles font aussi un très-grand usage du fard.

Les Grecs aiment toujours les fêtes; les plus grandes ſolemnités de leur religion ſont pour eux des réjouiſſances publiques, des fêtes d'éclat qu'ils célèbrent avec autant de joie que de faſte : mais ils courent encore avec plus d'empreſſement à ces dévotions particulières qui les attirent à la campagne. Le peuple inonde le vaſte champ où on ſe raſſemble. Les jeux, les feſtins, les danſes ſont de la partie, & les femmes s'y montrent avec plus de liberté. L'uſage de chanter à table eſt très-ancien chez les Grecs. Ils boivent chacun à leur tour à la ſanté de leurs maîtreſſes, & ſouvent autant de coups qu'il y a de lettres à leur nom. Des agneaux farcis, recouverts de leur peau & cuits au four, ſont les principaux mets de ce repas. On s'échauffe enſuite, on apporte des cruches pleines de vin, on verſe ſans meſure, & l'on permet alors aux farceurs d'entrer. Les chanſons qui ont commencé par des airs & des paroles graves, deviennent plus libres & plus gaies; enfin, on prend la lyre, & quelques convives ſe lèvent pour danſer.

La Grèce.

Le miel que les Grecs recueillent toujours avec ſoin ſur le mont Hymète, & qu'ils regardaient anciennement comme une nourriture ſacrée, eſt encore pour eux, tel qu'il vient de la ruche, un mets délicieux & très-

eſtimé : ils aiment auſſi beaucoup les olives, La Grèce. que la Grèce & le terroir d'Athènes fourniſſent abondamment. L'ancien uſage de manger le bled grillé ou rôti, uſage qui a néceſſairement précédé l'art de le broyer ou de le moudre, ſubſiſte encore dans la Grèce. Le gros bled de Turquie & les poids chiches qu'on fait cuire, ſont des mets très-communs.

C'eſt parmi le peuple que je cherche toujours les anciennes coutumes, parce que le peuple qui rafine peu, fidèle aux traditions qu'il a reçues, eſt toujours attaché à ſes uſages, qui ſont ſes principales lois. Je trouve dans les repas des Grecs, non-ſeulement les anciens excès & l'antique ſimplicité, mais encore les couronnes de fleurs qui peignent ſi bien la joie des convives. Les fleurs ornent auſſi la tête des amoureux, & ils en attachent encore à la porte de leurs maîtreſſes.

La lyre des Grecs reſſemble à celle qu'Orphée, ſuivant la deſcription de Virgile, tantôt pinçait avec ſes doigts, & tantôt touchait avec un archet. La guittare & la lyre ſont encore les principaux inſtrumens uſités chez les Grecs. Le berger joue indifféremment de la muſette, de la flûte ou de la lyre. Quoiqu'aſſujétis à une domination étrangère, les Grecs n'ont pas ſuſpendu leurs lyres aux ſaules, comme

les Juifs, pendant leur captivité : ils ne chantent pas comme Anacréon & Sapho, mais ils chantent encore. Les poëtes Grecs modernes se sont éloignés de l'ancienne simplicité pour prendre le style oriental. En voici la preuve dans la chanson que nous allons rapporter. La Grèce.

CHANSON.

« L'amour était pour moi un arbre paré des » feuilles toujours vertes de la fidélité ; son » ombre était l'espérance du bonheur que je » désirais.

» Mais tout-à-coup les feuilles ont été desséchées par le souffle brûlant du désespoir » qui me poursuit & me fait errer.

» Mon espérance est détruite par la haine » & par les rigueurs qui attaquent toutes les » branches de l'arbre.

» Un foible rejetton qui reste, n'a plus » qu'une apparence de vie & de fraîcheur.

» Les feuilles sont tombées, parce que la » racine ne fournissait plus de suc nourricier.

» Vaine illusion ! je croyais que cet arbre » ne périrait point, que ses rameaux verts » ne craignaient plus la sécheresse.

» Dans cette double idée, j'offrais jusqu'à » mes larmes pour l'arroser.

» Il n'était plus temps, & j'ai encore été

La Grèce.

» trompé par la vue du rejetton qui n'avait » qu'une fausse apparence ; lorsque je voyais » qu'il allait refleurir, la racine n'avait plus » de force.

» Si l'amour que j'implore pouvait en prendre soin, je reverrais encore ses verts rameaux qui me donneraient & la fraîcheur » & l'ombre, & les premières douceurs de » l'espoir que j'ai perdu ».

Je n'ai rien vu de plus agréable & de plus intéressant que les danses grecques. Il y a des danses nationales qui ne peuvent être que fort anciennes, & qui sont héréditaires. Il ne faut pas des maîtres pour les apprendre, l'imitation suffit. On oublie les danses composées qui demandent de l'étude & de la précision ; les danses du pays, plus simples, plus gaies, plus faciles, ne se perdent point, parce qu'on les répète souvent & que chaque fête les ramène. La jeunesse s'applaudit de les exécuter, les vieillards s'amusent du spectacle, & jusques dans l'âge le plus tendre, les enfans trop faibles pour imiter les danseurs, piétinent en les regardant.

Cet exercice est sans contredit de tous les pays & de tous les temps; mais il est certain que les Grecs ont plus dansé & dansent encore plus que les autres peuples. La danse, parmi

eux, faisait partie de la gymnastique; elle était elle-même en plusieurs cas ordonnée par les médecins; elle entrait dans les exercices militaires; elle était affectée à toutes les conditions : elle venait toujours à la suite des festins; elle animait toutes les fêtes : les poètes mêmes récitaient & chantaient leurs vers en dansant. Anacréon, le père du plaisir, est dans sa vieillesse toujours prêt à danser. Aspasie qui n'avait qu'à paraître pour animer tout de ses regards, fait danser jusqu'au vieux Socrate. Enfin l'historien d'Epaminondas, en représentant toutes ses grandes qualités, n'oublie pas son talent pour la musique & pour la danse.

Tous les danseurs qu'on voit aujourd'hui dans la Grèce, se tenir par la main & courir, en dansant, les rues ou les campagnes, représentent ces anciennes danses qui faisaient une partie du culte public. J'ai vu, dans l'île des princes, où les Grecs ont un puits commun hors du village, les jeunes filles se rassembler le soir pour puiser de l'eau, & former, autour du puits, des danses en chantant; l'air en est tendre & débute lentement, ensuite il devient plus vif & plus animé; celle qui mène la danse, dessine quantité de figures & de contours dont la variété forme un spectacle aussi agréable qu'intéressant.

La Grèce.

Les danses ont été chez les Grecs une image vivante des actions & des mœurs, elles le sont encore. Le peuple qui agit en tout machinalement, & qui ne voit dans ce qu'il fait que ce qui flatte son goût, se livre aveuglement à ses usages; il n'appartient qu'à l'œil observateur d'en pénétrer les raisons. Il peut se faire que toutes les nations aient célébré, par des danses historiques, les évènemens qui les intéressaient, mais ces danses ne se sont point conservées comme chez les Grecs; dans leurs villages, on observe encore les fêtes de Cérès. Quand la moisson approche, on va en dansant au son de la lyre, visiter les champs; on en revient de même avec la tête ornée de quelques épis entrelacés dans les cheveux, & le plus ou le moins de gaieté est un présage d'une abondante récolte. Le jour marqué pour la moisson, on va aux champs en dansant, avec la faux pendue à l'épaule: le joueur de lyre chante un air auquel on répond en chœur, & jusqu'au bruit que fait la faux en sciant le blé, tout concourt à l'harmonie de cette musique champêtre. Le chant, chez les gens de la campagne, ainsi que chez les ouvriers, est par-tout un aiguillon & un délassement du travail.

Les danses champêtres en l'honneur de Flore se renouvellent tous les ans à l'île des

Princes & ailleurs ; les femmes & les filles des villages vont le premier mai danser dans la prairie, cueillir & répandre des fleurs, & s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danse, toujours mieux parée que les autres, représente Flore & le printemps dont l'hymne qu'on chante annonce le retour. La Grèce.

Une des danseuses chante:

« Soyez la bien venue, nymphe, déesse du » mois de mai », & le chœur, à chaque couplet, répète : *Déesse du mois de mai, déesse du mois de mai.* L'air de l'hymne est tendre, plein d'expression & de sentiment; tout, dans cette danse, peint les charmes de Flore & les douceurs du printemps.

Il n'y a point de maîtres à danser chez les Grecs; une disposition plus particulière, peut-être, y rend les maîtres de danse moins nécessaires. Une mère, au sein de sa famille, apprend à ses enfans la même danse que sa mère lui a apprise; elle la danse avec eux, & leur chante, tout en dansant, l'histoire dont la danse exprime le sujet. En Europe, au contraire, les maîtres de danse, à l'envi les uns des autres, étudient sans cesse de nouvelles variations, & comme c'est le goût de la nouveauté qui décide la préférence, ces danses n'y ont rien

La Grèce.

conſervé de leur origine ; elles n'y ont plus le même eſprit.

Les jeux doivent ſuivre les danſes, il ne faut donc pas les ſéparer. Je ne parle point de ces jeux célèbres qui ſont les époques des plus beaux jours de la Grèce & qui ont paſſé avec eux ; il n'en eſt plus queſtion aujourd'hui : j'entends ici les jeux domeſtiques, ceux des hommes, ceux du peuple, des jeunes filles, des enfans même.

Les Grecs jouent beaucoup à pair ou non ; ils ont encore un autre jeu fort en uſage en italie ; il conſiſte à faire deviner le nombre de doigts qu'on élève, en tenant les autres pliés dans un lieu obſcur : on faiſait anciennement avec les noix pluſieurs jeux qui ſont encore uſités, à quelques petits changemens près, car il n'eſt pas poſſible que des jeux auſſi arbitraires & auſſi ſimples que ceux-ci ne varient.

L'eſcarpolette eſt encore un jeu fort en uſage parmi les Grecs : les jeunes gens & ſur-tout les jeunes filles s'en amuſent beaucoup ; & c'eſt en ſe balançant enſemble dans la belle ſaiſon, que les filles répètent alternativement les chanſons qu'elles ont appriſes. Les jeunes filles ont encore le jeu qu'on appelait anciennement la *tortue*. Celle qui faiſait la tortue était au milieu des autres, & ne bougeait point de ſa

place, mais elle y mettait celle qu'elle avait pu saisir. Aujourd'hui comme autrefois, les jeunes filles tournent autour de celle qui est la tortue, pour l'agacer; on plie aussi les feuilles de rose & de pavots, en forme de petites vessies pour les faire claquer sur le front, & par le bruit qu'elles font, un amoureux juge s'il est payé de retour. A propos d'augures galans: c'est ici l'endroit de faire le détail du jeu du *clidona*, c'est l'oracle que toutes les jeunes Grecques consultent.

La Grèce.

La veille du jour marqué pour ce jeu, deux jeunes filles ont soin de tirer de tous ceux & celles qui en doivent être, ce que chacun doit mettre dans le vase, c'est-à-dire, une bague, une pièce de monnaie ou un autre gage de cette espèce; elles vont ensuite, en observant un silence religieux, remplir ce vase d'eau de fontaine: elles le couvrent de feuilles de myrthe & de laurier, & le gardent soigneusement exposé en plein air jusqu'au lendemain. On s'assemble à l'heure indiquée; une des vestales découvre le vase à la vue de toute l'assemblée, tandis que l'autre chante ou récite le couplet fait exprès pour le jeu, ce qu'on appelle ouvrir le *clidona*. Chacun, nommé à son tour par celle qui conduit le jeu récite un distique, & on retire en même temps du vase

La Grèce.

une pièce qu'on rend à celui à qui elle appartient ; on lui applique le ſens du couplet qu'on a dit au haſard, & on l'interprète en ſa faveur ou à ſon déſavantage. Ces paroles fortuites ſont les oracles ou les préſages qu'on s'attribue mutuellement, & on continue dans le même ordre, juſqu'à ce que tout ce qui a été mis dans le vaſe ſoit retiré & bien reconnu. On fait encore uſage de l'eau qui reſte, on la boit myſtèrieuſement, pour ſavoir ſi ce qu'on déſire arrivera : ſi l'eau paraît bouillonner dans la taſſe, à l'approche des lèvres, c'eſt bon ſigne, ſinon il n'y a rien à eſpérer. Quelquefois, lorſqu'il y a des mécontens, on remet tout dans le vaſe, & le jeu recommence : ce n'eſt alors qu'une parodie de la première pièce, & chacun dit avec une liberté ſouvent indécente, tout ce qui lui plaît ; on rit beaucoup, on gloſe encore plus, & les oreilles chaſtes ſe retirent.

VOYAGES DE LA THRACE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Précis du Voyage de Tournefort & de Pockocke à Constantinople & dans la Thrace ou Rumélie. — Détroit des Dardanelles.

APRÈS avoir achevé de visiter toutes les îles de l'Archipel, nous mîmes à la voile, dit Tournefort, au port de Pétra, le 15 mai, dans le dessein d'aller à Constantinople : ce port est vers la partie septentrionale de l'île de Metelin ; & comme le vent était bon, nous découvrîmes à la pointe du jour l'île de Té- La Thrace.

La Thrace. nédos, & nous passâmes entre cette île & la Troade : sur le midi, nous entrâmes dans ce fameux canal qui sépare les deux plus belles parties de la terre, l'Europe & l'Asie : on l'appèle l'Hellespont, le détroit de Gallipoli, le canal des Dardanelles, le bras de St. George, les bouches de Constantinople : les Turcs le connaissent sous le nom de *Bughas* ou détroit de la mer Blanche.

L'Hellespont, comme tout le monde sait, signifie la mer d'*Hellé;* car les anciens ont cru qu'une fille d'Athamas, roi de Thèbes, qui s'appelait *Hellé*, s'y noya lorsqu'elle voulut passer en Colchide avec son frère Phryxus, pour y porter la toison d'or. Il y a beaucoup d'apparence que le nom de Dardanelles vient de Dardane, ancienne ville qui n'en était pas éloignée, & dont le nom serait peut-être aujourd'hui dans l'oubli, sans la paix qui y fut conclue entre Mithridate & Sylla, général de l'armée romaine.

Le canal est dans un beau pays, bordé à droite & à gauche de collines assez bien cultivées, sur lesquelles on voit quelques oliviers, quelques vignes & beaucoup de terres labourables. En y entrant, on laisse la Thrace & le cap Grec à main gauche, la Phrygie & le cap Janissari à droite. La Propontide ou

mer de Marmara se présente au septentrion; l'Archipel ou la mer Blanche reste au midi. La Thrace.

Les eaux de la Propontide qui passent par ce canal, y deviennent plus rapides, de même qu'une rivière qui coule sous un pont. Lorsque le vent du nord souffle, il n'est point de vaisseau qui puisse se présenter pour y entrer; mais on ne s'apperçoit plus du courant avec un vent de sud, & il n'y a plus que les châteaux à ménager.

Cependant une armée qui voudrait forcer le passage, ne risquerait pas beaucoup: ces châteaux étant éloignés de plus de 4 milles, l'artillerie turque, quelque monstrueuse qu'elle puisse être, n'incommoderait pas trop les vaisseaux qui défileraient avec un bon vent. Les embrâsures des canons de ces châteaux sont comme des portes cochères; mais les canons, qui sont les plus gros que j'aie vus de ma vie, n'ayant ni afût ni reculée, ne sauraient tirer plus d'un coup chacun. Qui serait l'homme assez hardi pour oser les charger en présence des vaisseaux de guerre, dont les bordées renverseraient en un instant les murailles des châteaux qui ne sont pas terrassées, & qui enseveliraient les canons & les canoniers sous leurs ruines: six bombes seraient capables de démolir ces forteresses.

La Thrace.

Les vaisseaux marchands, en venant de Constantinople, s'arrêtent trois jours auprès du château d'Asie pour y être visités, car les Turcs ne prétendent pas qu'on enlève leurs esclaves; cependant, malgré leur visite, ces malheureux savent si bien se cacher, qu'il s'en sauve tous les jours quelques-uns : les vaisseaux de guerre, de quelque nation qu'ils soient, ne sont dispensés de cette visite que par un ordre de la Porte; il est vrai que cette visite est plutôt une cérémonie qu'une recherche.

Les géographes croient ordinairement que les châteaux des Dardanelles sont bâtis sur les ruines de *Sestos* & d'*Abydos*, deux villes anciennes & fameuses par les amours d'Héro & de Léandre; mais ils se trompent manifestement, car les châteaux sont vis-à-vis l'un de l'autre, au lieu que ces deux villes étaient situées bien différemment. Léandre devait être bien vigoureux pour faire ce trajet à la nage, quand il voulait voir Héro, sa maîtresse; aussi l'a-t-on représenté sur des médailles de Caracalla & d'Alexandre-Sévère, précédé par un Cupidon qui volait, le flambeau à la main, pour le guider, & qui ne lui était pas d'un moindre secours que le fanal que sa maîtresse prenait soin d'allumer sur le haut de la tour où elle l'attendait. On voit encore des fonde-

mens & des masures sur la côte d'Asie, où Abydos était placée.

La Thrace.

Xerxès, dont le père avait fait brûler cette ville dans la crainte que les Schytes n'en profitassent pour entrer dans l'Asie mineure, choisit avec raison ce détroit pour faire passer son armée en Grèce. Strabon assure que le trajet sur lequel il fit jeter un pont, n'avait que sept stades, c'est-à-dire, environ un mille de longueur; mais par une vanité tout à fait ridicule, comme s'il eût voulu commander aux élémens, il fit donner 300 coups de fouet à la mer, & y fit jeter deux chaînes, comme pour la punir d'avoir osé emporter le premier pont qu'on y avait dressé.

M. Gilles croit avec raison que les poëtes grecs ont prêté ce ridicule à Xerxès, & qu'Hérodote a emprunté ce conte de sa nourrice: les 300 coups de fouet, suivant M. Gilles, marquent autant d'ancres qu'on avait jetées dans la mer pour arrêter les navires qui servaient à la construction du second pont; & les deux chaînes désignent les liens qui servaient à les lier ensemble par les deux bouts & de chaque côté.

Il est bon de remarquer que Parménion eut ordre d'Alexandre-le-Grand de faire passer sa cavalerie & la plus grande partie de son in-

La Thrace. fanterie de Seſtos à Abydos, ſur 160 galères, ſans compter les bâtimens de charge. Chalcondyle aſſure que, ſous l'empire d'Othoman, 8000 Turcs avaient déja franchi l'Helleſpont & pénétré juſqu'au-delà du Danube, d'où ils furent chaſſés par les Schytes & obligés de revenir en Aſie. Les muſulmans revinrent une ſeconde fois en plus grand nombre ſous Solyman, fils d'Orcan, & parvinrent à ſe fixer dans la Thrace.

Suivant Leunclave, voici comment ſe fit ce paſſage. Solyman, ſe promenant un jour ſur les côtes de la Phrygie qu'il venait de ſoumettre, fut ſi frappé des ruines de Troie, qu'il tomba tout d'un coup dans un profonde rêverie: Juſuph Ezès bey, qui était un de ſes principaux officiers, ne put s'empêcher de lui en demander le ſujet. Je voudrais bien, dit Solyman, paſſer la mer pour entrer en Grèce, ſans que les chrétiens en fuſſent avertis: Ezès, pour le ſatisfaire, ſe mit dans un bateau avec un de ſes amis, il alla à la découverte, & amena un priſonnier grec: ce captif, qui ſe croyait perdu, fut bien traité, & s'engagea de montrer aux troupes du prince le chemin le plus court pour entrer en Grèce à l'inſu des chrétiens. On fit paſſer pendant la nuit ſept à huit cents ſoldats d'élite: le priſonnier les

mena droit au château de Zéménic, où l'on ne trouva aucune résistance, car les habitans étaient occupés à la moisson, & le château était presque tout couvert de grands tas de fumier qui étaient à l'entrée du bourg. Les Turcs, bien loin de maltraiter les gens du pays, leur firent des caresses & des présens: on se contenta d'envoyer des prisonniers à Solyman, pour l'assurer de la prise de la place; quelque temps après la cavalerie s'y rendit; enfin on attaqua Gallipoli, qui fut prise en 1357. Solyman mourut la même année d'une chute à la chasse. Orcan ne lui survécut que deux mois; Mourat, son second fils, lui succéda: celui-ci prit Andrinople en 1360 & en fit la capitale de son empire en Europe, comme Brusse l'était en Asie.

La Thrace.

Gallipoli fut la première ville où les Turcs se cantonnèrent en Europe: la situation de cette place est si favorable pour passer en Thrace, que les princes qui ont eu des vues sur cette province, ont toujours commencé par se rendre maîtres de cette ville.: elle fut le partage des Vénitiens après la prise de Constantinople par les Latins. Bazazet premier, connaissant l'importance de ce poste pour passer de Brusse à Andrinople, qui étaient alors les deux capitales de l'empire ottoman, fit

La Thrace. réparer Gallipoli en 1391 : il la munit d'une grosse tour, & y fit faire un port pour l'entretien de ses galères. Mustapha, qui était un de ses fils, ne manqua pas de s'en saisir après la mort de Mahomet premier, afin de barrer l'entrée de l'Europe à Amurat premier, son neveu & legitime successeur de l'empire; mais celui-ci reprit Gallipoli & Andrinople, où il fit pendre Mustapha.

Gallipoli est encore une grande ville à l'embouchure de la Propontide ou mer de Marmara, dans un détroit d'environ cinq milles de large : elle est dans une presqu'île qui a deux ports, l'un au sud & l'autre au nord. On y compte environ 10,000 Turcs, 3,500 Grecs, 2,000 Juifs. Le bazar ou le bezestein, lieu où l'on vend les marchandises, est un bel édifice à plusieurs dômes, couverts de plomb.

Le canal des Dardanelles, situé à cinquante lieues à l'ouest de Constantinople, entre l'Archipel & la petite mer de Marmara, s'étend depuis la côte de Troie jusqu'à Gallipoli, vis-à-vis Lampsaque. Cet espace d'environ douze lieues, d'une largeur inégale, présente différens points où les terres d'Europe & d'Asie, que ce canal sépare, se rapprochent à la distance de trois ou quatre cents toises. C'est aussi à trois lieues de son embouchure, du

côté de l'Archipel, au plus étroit de ce canal, qu'ont été bâtis les deux chateaux appelés Dardanelles, dont les boulets traversent facilement d'une rive à l'autre. Ce point de défense a été long-temps la seule barrière établie pour garantir Constantinople. Devenus plus inquiets, mais toujours aussi peu instruits, les Turcs ont ensuite fait élever deux châteaux à l'embouchure, dont la distance d'environ 1500 toises, rend le tire incertain & la défense insuffisante. La Thrace.

Le nom de *Propontis* a été donné à la mer de Marmara par les anciens, à cause de sa situation avant la Mer Noire. Le nom de Mer Blanche lui a été donné par comparaison avec la mer Noire. Enfin elle a pris celui de Marmara, des îles de ce nom les plus considérables de cette mer.

Le circuit de la Propontide qui est d'environ 150 lieues marines, se trouve renfermé entre le 38 & le 41 degré de latitude, & entre le 55 & 58 de longitude. Elle a environ 50 lieues de longueur depuis Gallipoli jusqu'au fond du golfe d'Ismith ou de Nicomédie; cette petite contrée a été l'une des plus célèbres de l'univers, par les grandes villes bâties sur les bords de ce bassin. Cyzique, Nicée, Apanice, Nicomédie, Chalcédoine & plusieurs autres en font la preuve. L'Europe a encore sur ses bords

celles de Rodosto, Perinthe, Selivrée, Berado, Grand pont, &c.

La Thrace.

Les Sympléyades bordent le nord de l'Asie mineure qui se trouve baigné par le Pont Euxin. Les anciens les nommaient aussi les Isles Cyanées ; elles sont situées à l'entrée du Bosphore de Thrace, vis-à-vis le cap que Denis de Byzance appelle le cap d'Ancyre ; elles ne sont fameuses dans l'antiquité qu'à cause du voyage des Argonautes. Aujourd'hui, c'est un amas d'écueils séparé de la terre ferme par un petit détroit qui d'ordinaire est à sec dans les calmes. Les poëtes content que le navire Argo échoua contre les Sympleyades, & que si Minerve ne l'avait poussé de la main droite dans la mer, tandis que de la gauche elle s'appuyait contre le rocher, tous les héros que le vaisseau portait, auraient fait naufrage.

Outre ce grouppe d'écueils qu'on nomme les Cyanées d'Asie, il y en a d'autres vis-à-vis, qu'on appelle les Cyanées d'Europe & qui s'étendent le long des côtes de la Thrace. Le peu de profondeur du detroit fait croire que ces rochers ne tarderont pas à être réunis au continent ; on a élevé sur une des Cyanées Européenne une colonne de marbre de douze pieds de hauteur, ornée d'un chapiteau corinthien qui sert de fanal aux navigateurs. Ce

monument s'appelle la colonne de Pompée, mais l'inscription de la base porte qu'elle fut élevée en l'honneur d'Auguste.

La Thrace.

Les autres îles qui bordent la côte du Pont-Euxin, méritent encore moins d'être citées que les Sympléyades, à moins que l'imagination n'aime à se repaître de fables futiles, qui ne sont liées en rien à la connaissance de l'esprit humain & à l'histoire.

Telle est une île de Chalcetetis ou Arca, dont les oiseaux, suivant Solin, lancent leurs plumes, en forme de dards, contre les étrangers qui veulent y tenter des descentes. Les six qui sont à l'embouchure de l'Ester, ne sont guère que des asyles de pêcheurs; il en est de même de celles qui bordent l'embouchure du Borysthène. Parmi les dernières, il en est une qu'on distingue à cause du tombeau d'Achille.

Il y a un grand nombre de petites îles très-obscures, dans la Propontide: la seule qui mérite notre attention, est la Proconèse adjacente au territoire de Cyzique; on la nomme aujourd'hui Marmara, à cause de ses mines de marbre; c'est de là aussi qu'est dérivé le nom de mer de Marmara, donné par les géographes modernes à la Propontide. Le poète Aristée qui a écrit sur la théogonie, était originaire de Proconèse; c'était, disent les fables orien-

La Thrace.

tales, un devin célèbre qui avait le pouvoir de mourir à son gré & de ressusciter.

On comprend sous le nom d'Archipel de Thrace, divers grouppes d'îles qu'on rencontre à l'entrée de l'Hellespont ; les principales sont Imbros & Samothrace. L'île d'Imbros, maintenant Imbro, avait du temps de Pline, soixante-douze milles de circonférenoes ; elle n'en a pas trente aujourd'hui. La mer qui fait effort sur les côtes, tend journellement à l'engloutir ; aujourd'hui, on ne trouve sur toute la surface de l'île, que quatre villages.

L'île de Samothrace s'appelle maintenant Samandrachi ; ses habitans passaient pour lancer des flèches avec autant d'adresse que les insulaires des îles Baléares : Zérinthos est la seule ville connue de Samothrace.

L'île de Ténédos qu'Homère a rendu si célèbre, est située vis-à-vis des ruines de l'Alexandrie troyenne. Ténès, petit prince de la Troade, y conduisit une colonie & lui donna son nom qu'elle a conservé depuis cette époque.

C'est la plume seule du chantre de l'iliade qui a pu donner une existence à Ténédos, car cette île, du temps de Strabon, n'avait que 80 stades de circonférence, cependant on y avait bâti une ville d'Œlis, & deux ports qui ne subsistaient plus sous Auguste. Les Turcs

les ont remplacés par un château triangulaire, bâti sur le penchant d'une montagne, qui sert à garantir l'île de l'invasion des pirates. La Thrace.

On nous assura que sur la côte d'Asie, vis-à-vis celle de Gallipoli, il y avait un village appellé *Chardaç* ou *Camanar*, où l'on venait de Smyrne pour passer le canal & prendre la route de terre à Gallipoli, & que les vents n'étaient pas favorables pour aller passer à Constantinople; nous eussions bien voulu faire cette route, mais notre capitaine ne voulut pas relâcher sur les côtes d'Europe, & le vent sud-ouest qui se leva nous fit traverser la Propontide, & nous présenta le plus beau paysage du monde, je veux dire les sept tours & la côte de Constantinople, qui occupe l'entrée du Bosphore de Thrace, appelé aussi le canal de la mer noire.

CHAPITRE II.

Arrivée à Conſtantinople ; deſcription ancienne & moderne de cette ville.

La Thrace. DANS une ſituation fortement marquée par la nature pour y marquer une métropole, Byſance fut fondée par un roi de Mégare appelé Byzas, qui lui donna ſon nom. Pauſanias de Sparte, après la défaite de Xerxès, la rendit conſidérable ; elle ſouffrit beaucoup de la ſeconde irruption des Perſes, & fut priſe par les Athéniens commandés par Alcibiade. L'empereur Veſpaſien lui ôta ſa franchiſe, & l'attacha à une province ; & Sévère, après un long ſiége, la raſa juſqu'aux fondemens, & en diſperſa les habitans.

Pendant les dernières opérations de la guerre contre Licinius, Conſtantin avait eu ſouvent l'occaſion d'admirer, comme capitaine & comme homme d'état, l'incomparable poſition de Byſance, & d'obſerver combien la nature, en la mettant à l'abri d'une attaque étrangère, lui avoit prodigué des moyens pour faciliter & encourager un commerce immenſe.

Si nous examinons Byſance d'après l'étendue

qu'elle acquit avec le nom de ville impériale, nous pouvons nous la représenter comme un triangle inégal. L'angle obtus qui s'avance vers l'Orient & vers les rives de l'Asie, est battu par les vagues du Bosphore de Trace; le nord de la ville est borné par le pont, & le sud est baigné par la Propontide ou la mer de Marmara; la base du triangle regarde l'Occident & termine le continent d'Europe.

La Thrace.

Le canal tortueux à travers lequel les eaux du Pont-Euxin s'écoulent avec une constante rapidité vers la mer Méditerranée, reçut le le nom de Bosphore, aussi célèbre dans l'histoire que dans les fables de l'antiquité. Une foule de temples & d'autels expiatoires profusément épars sur ses rochers & sur ses bords, attestent les terreurs, l'ignorance & la dévotion des navigateurs de la Grèce, qui, à l'exemple des Argonautes, déploraient les dangers de l'innavigable Euxin.

Le détroit du Bosphore est terminé par les rochers de Cyanée qui sont à la pointe du pont de Bysance. La longueur sinueuse du Bosphore se prolonge l'espace d'environ six milles, & sa largeur la plus ordinaire peut se calculer à peu-près à un mille & demi. Les nouveaux forts d'Europe & d'Asie sont construits sur les deux continens & sur les fondemens des deux

temples célèbres de Séraphis & de Jupiter-Urius ; les anciens châteaux, ouvrages des empereurs Grecs, défendaient la partie la plus étroite du canal, dans un endroit où les bancs de la rive opposée ne sont qu'à cinq cents pas de distance l'un de l'autre ; ces citadelles furent rétablies & fortifiées par Mahomet second quand il médita le siége de Constantinople. L'empereur ignorait que près de deux mille ans avant lui, Darius avait choisi la même position pour lier ensemble les deux continens par un pont de bateaux; à peu de distance des anciens châteaux on découvre la ville de Crysopolis ou Scutari, qu'on peut regarder comme le faubourg de Constantinople du côté de l'Asie.

La Thrace.

Le port de Constantinople, qu'on peut regarder comme un bras du Bosphore, fut connu très-anciennement sous le nom de la Corne-d'or. La courbe qu'il décrit a à peu-près la figure d'un bois de cerf ou de la corne d'un bœuf; l'épithète d'or fait allusion aux richesses que tous les vents amènent des pays les plus éloignés dans les ports vastes & sûrs de Constantinople. La petite rivière de Lycus verse constamment une quantité d'eau douce qui en nétoie le fond, & qui invite les différens poissons à s'y refugier dans le temps du frai. Comme le flux & le reflux sont peu sensibles dans ces mers,

mers, la profondeur invariable des eaux permet dans tous les temps de décharger les marchandises sur le quai, sans le secours de bateaux; & on a vu en quelques endroits les plus gros vaisseaux rester à flot, tandis que leur proue était appuyée contre les maisons. La Thrace.

De la bouche du Lycus à l'entrée du port ce bras du Bosphore a plus de sept milles de longueur; l'entrée a environ cinq cents toises de largeur; on y tendait dans le besoin une forte chaîne de fer qui en défendait l'entrée aux flottes ennemies; entre le Bosphore & l'Hellespont, les côtes de l'Europe & de l'Asie entourent en se retirant la mer de Marmara. La navigation, depuis la sortie du Bosphore jusqu'à l'entrée de la Propontide, est d'environ cent vingt milles; ceux qui dirigent leurs courses à l'Occident, en traversant la mer de Marmara, peuvent suivre les côtes escarpées de la Thrace & de la Bythinie, sans jamais perdre de vue la cîme orgueilleuse de l'Olympe toujours couverte de neige; ils laissent à leur gauche un golfe au fond duquel était située la ville de Nicomédie où Dioclétien avait fixé sa résidence impériale, & ils dépassent les petits îles de Lyzique & de Proconèse, où la mer qui sépare l'Europe de l'Asie, se retrécit de nouveau & forme un canal étroit.

La Thrace.

Les navigateurs qui ont examiné avec le plus d'intelligence & de soin la forme & l'étendue de l'Hellespont, lui donnent environ soixante mille de tours sinueux, & ils concluent à peu-près à trois milles la largeur de ce célèbre détroit. La partie la plus étroite du canal se trouve au nord des anciens forts ottomans, entre les villes de Sestos & d'Abydos; ce fut là que l'aventurier Léandre brava le danger, & passa la mer à la nage pour voler dans les bras de la tendre Héros; ce fut dans ce même endroit où les bancs des deux rives sont au plus à cinq cents pas l'une de l'autre, que Xercès plaça cet incroyable pont de bateaux pour faire passer en Europe tant de milliers de barbares.

Ce tableaux succinct doit avoir mis le lecteur en état d'apprécier la position avantageuse de Constantinople. La nature semble l'avoir formée pour être la capitale & le centre d'un grand empire; située au quarante-unième degré de latitude, la ville impériale dominait du haut de ses sept collines sur les rives de l'Europe & de l'Asie; le climat était sain & tempéré; le sol fertile; le port vaste & sûr; le seul endroit susceptible d'être attaqué du côté du continent, était d'une petite étendue & d'une défense facile. Le Bosphore & l'Hellespont sont les deux portes de Constantinople,

& le prince qui était le maître de ces deux passages, pouvait toujours les fermer aux flottes des ennemis, & les ouvrir à celles du commerce. La Thrace.

La politique de Constantin sauva les provinces de l'Orient; les barbares de l'Euxin furent arrêtés par cette barrière insurmontable, & renoncèrent bientôt à leur brigandage. Quand le passage des détroits était ouvert au commerce, toutes les richesses de la nature & de l'art s'y rendaient du nord au sud par l'Euxin & la Méditerranée; tout ce que les forêts de la Germanie & de la Scythie pouvaient rassembler d'industrie jusqu'aux sources du Tanaïs & du Borysthène; tout ce que l'art de l'Europe & de l'Asie produisait, les blés de l'Egypte, les pierres précieuses, & les épices des parties les plus reculées de l'Inde, étaient amenés par les vents jusques dans les ports de Constantinople, qui attira pendant plusieurs siècles le commerce du monde entier.

Le spectacle de la beauté, de la sûreté & de la richesse réunies dans ce coin de la terre, suffirait pour justifier le choix de Constantin; mais comme on avait imaginé dans tous les temps d'attribuer l'origine des grandes villes à quelque prodige fabuleux, pour la rendre plus respectable, l'empereur voulut persuader

La Thrace. que sa résolution lui avait été dictée moins par les conseils incertains de la politique humaine que par les infaillibles décrets de la divine sagesse. Dans une de ses lois, il a pris soin d'instruire la postérité, que c'était par l'ordre exprès de Dieu qu'il avait posé les inébranlables fondemens de Constantinople; &, quoiqu'il n'ait pas jugé à propos de raconter de quelle manière la céleste inspiration s'était communiquée à son esprit, l'ingénuité de plusieurs écrivains a suppléé à son modeste silence. Ils ont donné un détail intéressant de la vision que Constantin eut pendant son sommeil dans l'enceinte de Byzance. Le génie tutélaire de la ville, sous la figure d'une vieille matrone affaissée par le poids de l'âge & des infirmités, fut tout-à-coup changée en une jeune fille fraîche & brillante, que l'empereur revêtît lui-même des ornemens de la dignité impériale. Le monarque s'éveilla, interprêta le songe mystérieux, & obéit sans hésiter à la volonté du ciel.

Le maître du monde romain, qui aspirait à élever un monument éternel à la gloire & à la prospérité de son règne, pouvait y employer les richesses, les travaux, & tout ce qu'il restait encore de génie à ses nombreux & fidèles sujets. On peut se faire une idée de la dé-

penſe qu'a entraînée la conſtruction de Conſtantinople, par celle des murs, des portiques & des aqueducs, dont les frais ſe montèrent à ſoixante millions de notre monnaie. Les forêts qui couvraient les rives de l'Euxin, & les fameuſes carrières de marbre blanc qui ſe trouvaient dans la petite île de Proconèſe, fournirent une quantité inépuiſable de matériaux qu'un court trajet de mer tranſportait ſans peine dans le port de Byzance. Une multitude de manœuvres & d'ouvriers hâtaient, par leurs travaux, la fin de cette entrepriſe; mais l'impatience de Conſtantin l'éclaira bientôt ſur l'inſuffiſance du nombre & du génie de ſes architectes pour l'exécution de ſes deſſeins. Il ordonna aux magiſtrats des provinces les plus éloignées de former des écoles, de payer des profeſſeurs, & d'engager par l'eſpoir des récompenſes & des privilèges, les jeunes gens qui avaient reçu une éducation diſtinguée, à ſe livrer à l'étude & à la pratique de l'architecture. Les conſtructions de la nouvelle ville furent exécutées par des ouvriers tels que le règne de Conſtantin pouvait les fournir; mais elles furent décorées par les mains des artiſtes les plus célèbres du ſiècle de Périclès & d'Alexandre. Le pouvoir d'un empereur romain n'allait pas juſqu'à ranimer le génie de Phi-

La Thrace.

La Thrace.

dias & de Lyſippe; mais les immortelles productions qu'ils avaient léguées à la poſtérité, furent livrées ſans défenſe à l'orgueilleuſe avidité du deſpote. Par ſes ordres, les villes de la Grèce & de l'Aſie furent dépouillées de leurs plus riches ornemens; les trophées des guerres mémorables, les objets de la vénération religieuſe, les ſtatues les plus précieuſes des dieux & des héros, des ſages & des poëtes de l'antiquité, contribuèrent à l'embéliſſement de la ſuperbe Conſtantinople, & donnèrent lieu à la réflexion d'un hiſtorien. Il obſerve, avec une eſpèce d'enthouſiaſme, qu'il ne manquait plus que l'ame & le génie de ces hommes illuſtres que ces admirables monumens repréſentaient; mais ce n'eſt ni dans la ville de Conſtantin, ni dans un empire ſur le déclin, qu'il faut chercher le génie d'Homère & de Démoſthène. Une deſcription, qui fut faite cent ans après la fondation de Conſtantinople, en donne le détail ſuivant: le capitole, une école pour les ſciences, un cirque, deux théâtres, huit bains publics & cent cinquante-trois bains particuliers, cinquante-deux portiques, cinq greniers publics, huit aqueducs ou réſervoirs d'eau, quatre grandes ſalles ou cours de juſtice où le ſénat s'aſſemblait, quatorze égliſes, quatorze palais, & quatre mille

trois cent quatre-vingt-huit maisons que leur grandeur & leur magnificence distinguaient des habitations du peuple.

La Thrace.

La population de cette ville chérie fut, après sa fondation, l'objet de la plus sérieuse attention du fondateur. Dans l'obscurité des temps postérieurs à la translation de l'empire, on assura & on crut que toutes les familles nobles de Rome, le sénat & l'ordre équestre, avec le nombre prodigieux de gens qui leur appartenaient, avaient suivi leur empereur sur les bords de la Propontide; qu'il n'était resté à Rome qu'une race ignoble d'etrangers & de plébéïens; & que les terres d'Italie, dont on a fait long-temps après des jardins, restèrent sans cultivateurs & sans habitans. De pareilles exagérations doivent être réduites à leur juste valeur. Cependant, comme l'on ne peut attribuer l'accroissement de Constantinople à l'augmentation générale du genre humain ou de l'industrie, il faut bien que cette colonie se soit élevée & enrichie aux dépens des autres villes de l'empire: il est probable que l'empereur invita les riches sénateurs de Rome & des provinces orientales à venir habiter l'endroit fortuné qu'il avait choisi pour en faire sa propre résidence. Les invitations d'un maître sont difficiles à distinguer de ses ordres,

La Thrace.

& l'empereur y ajoutait des libéralités qui obtenaient une obéissance prompte & volontaire. Il fit présent à ses favoris des palais qu'il avait fait bâtir dans les différens quartiers de la ville : il leur donna des terres & des pensions pour soutenir leur rang, & il aliéna les domaines du pont & de l'Asie pour leur assurer des fortunes héréditaires, sous la légère redevance d'avoir leur principal domicile dans la capitale.

Ces encouragemens & ces récompenses devinrent bientôt superflus, & ils furent supprimés peu-à-peu. Une grande partie du revenu public est toujours dépensée dans la résidence du gouvernement, par les chefs de la nation, par les ministres, par les officiers de justice, & par les administrateurs des revenus de l'état. Les plus riches habitans des provinces y sont attirés par les motifs puissans de l'intérêt & du devoir, de la curiosité & des plaisirs. Une troisième classe encore plus nombreuse s'y forme insensiblement, celle des domestiques, des ouvriers & des marchands qui tirent leur subsistance de leurs propres travaux & des besoins ou de la fantaisie de leurs supérieurs. En moins d'un siècle, Constantinople le disputait à Rome même, pour les richesses & la population : de nouveaux rangs de maisons entassées les unes sur les autres, sans égard pour la

ſanté ou pour la commodité des habitans, ne formaient plus que des rues trop étroites pour la foule d'hommes, de chevaux, de voitures; l'enceinte devint inſuffiſante pour contenir l'accroiſſement du peuple, & les bâtimens qu'on pouſſa des deux côtés juſqu'à la mer, auraient ſeuls composé une grande ville.

Dans l'état où la ville eſt aujourd'hui, elle forme une eſpèce de triangle aſſez ſemblable à une harpe ; ſa circonférence peut être de douze à quatorze milles. Selon les regiſtres du Stamboul Effendeſſy, ou maire de Conſtantinople, il y a maintenant quatre-vingt-huit mille cent quatre-vingt-cinq maiſons & cent trente bains publics : on n'y compte pas moins de quatre cent mille habitans, mais dans ce calcul il faut compter les faubourgs de Galata, de Pera, de Tophana & de Scutari : ce nombre eſt formé de deux cent mille Turcs, de cent mille Grecs, le reſte l'eſt de Juifs, d'Arméniens & de Francs, de toutes les nations de l'Europe.

Si l'ambition de dominer l'univers, étudiait ſur la carte le ſite le plus favorable pour y établir la capitale du monde, la ſituation de Conſtantinople ſerait ſans doute préférée. Placée ſur les confins des deux plus belles parties du monde, elle unit encore le nord au midi, &

La Thrace. commande également à la mer noire & à la méditerranée. Toutes les productions des pays septentrionaux, à l'aide des grands fleuves qui les parcourent, peuvent descendre sur la mer noire & aborder facilement à Constantinople, tandis que vers le sud, cette ville communique par l'Hellespont avec toute la Grèce, l'Asie mineure, l'Egypte & l'Inde même; située au 41 degré de latitude & 47 de longitude, elle jouit du plus beau des climats; la richesse des provinces qui l'entourent, accroîtrait encore son opulence, sans la calamité d'un gouvernement destructeur qui tarit les sources de leur prospérité; mais le malheur même de ces provinces est une source de population pour la capitale, dont le peuple nombreux est toujours ménagé par un souverain qu'il fait trembler & par des ministres dont il peut demander la tête.

Toutes les nations éparses sur le globe se trouvent réunies sur le port de Constantinople; on y parle toutes les langues connues; un mouvement, une activité générale ajoutent au tableau magnifique qu'offre une ville immense, dont les quartiers s'élèvent en amphithéâtre, & dont toutes les maisons peintes de diverses couleurs, sont souvent séparées par

de haut cyprès & par des touffes d'arbres toujours verts. La Thrace.

C'eſt de la pointe du ſérail ou d'un des minarets de Ste. Sophie qu'il faut jouir de ce ſpectacle : l'imagination la plus vive ne ſe peindra jamais qu'imparfaitement la réunion & la variété de tous les aſpects différens qui, frappant & ſatisfaiſant par leur enſemble le voyageur ſurpris, appèlent encore ſur tous les détails, ſon intérêt & ſa curioſité : à ſa gauche, eſt le port couvert de vaiſſeaux & de pluſieurs milliers de gondoles toujours en mouvement : au-delà s'élèvent les fauxbourgs de Galata & de Pera, couverts par des collines couvertes de bois & de vignobles : en face eſt le Boſphore dont les rives parées de villages ſuperbes, de kioskes, de maiſons de plaiſance, ne ſemblent être que le prolongement de la ville même, & dont les eaux amènent ſans ceſſe la foule des bâtimens partis de toutes les contrées voiſines de la mer noire.

En face du ſérail eſt Scutari, anciennement *Chryſopolis*, & qui renferme cent mille habitans : là, ſe découvre une nouvelle mer, les îles des Princes, les montagnes de Bythinie & l'Olympe qui les couronne, toute la Propontide, paſſage néceſſaire de tous les navires arrivés par la méditerranée.

La Thrace.

Le férail occupe une partie du terrein de l'ancienne Byfance ; il eft féparé de la ville par une haute muraille de tours ; la plus belle des fituations eft fon unique avantage ; ce n'eft qu'un amas affez bifarre de bâtimens, de pavillons, de kioskes, ajoutés les uns aux autres, fuivant les caprices des grands feigneurs qui s'y ennuyent depuis tant d'années. Les jardins qui pourraient être délicieux, font fort mal tenus, mais ce défordre même eft d'un effet affez piquant.

Quand Mahomet fe fût emparé de la ville, il choifit très-judicieufement ce terrein pour y élever fon palais. En 1478, il acheva de l'enclorre de hautes murailles de quatre milles de circuit, avec huit portes : dans l'anceinte font deux grandes cours au-delà defquelles aucun étranger ne peut être admis fous aucun prétexte.

Nous paffâmes par la porte appelée *Babahoomazim*, ou fublime porte, qui dans fa conftruction n'a aucune beauté ; c'eft une maffe lourde, femblable à un baftion ; c'eft-là que font expofées, pendant trois jours, fur un plat ou grande foucoupe, les têtes des criminels d'Etat, avec un écriteau énonçant leur crime. Après avoir paffé la porte, on trouve une place où font la monnaie & le divan du vifir ;

derrière ces édifices eſt l'égliſe de Ste.-Irène, qu'on dit bâtie par Conſtantin : elle reſſemble à Ste-Sophie ; l'intérieur eſt incruſté de marbre & de moſaïques ; les Turcs en ont fait leur grand arſenal ; on y voit des machines de guerre des Romains, des armes des Croiſés & un grand nombre de trophées des victoires des Ottomans. La liberté de voir à ſon aiſe ces monumens, donnerait ſans doute beaucoup de lumières ſur cette branche des antiquités. La Thrace.

La porte qui eſt au-delà de la ſublime porte, eſt appelée *Baba-Selam*, & la troiſième après la ſeconde cour, *Baba-Saadi*, porte de la ſanté & du bonheur. On voit, près de cette dernière, une colonne compoſée d'un fût léger, & d'un chapiteau corinthien, avec une inſcription ſur ſa baſe : elle fut élevée en l'honneur de Théodoſe, quand un chef des Goths vint à Conſtantinople lui demander la paix & la permiſſion, pour ces peuples, de s'établir dans la Myſie & dans la Thrace. Un grand nombre de bâtimens ſemés çà & là, avec une magnificence confuſe, ne peuvent être décrits avec détail, quand on pourroit même les examiner à loiſir. Des bains de marbre ou de porcelaine, de riches kioskes, un manège pour le Sultan, les appartemens des femmes du grand Seigneur, celui des eunuques & des officiers

La Thrace.

du palais, les jardins occupent le reste de l'espace enfermé dans ces murs. A la pointe du sérail, est un palais où la cour va souvent passer quelques jours dans la belle saison, & où le grand seigneur donne quelquefois à ses femmes des fêtes qui paraîtraient bien tristes aux nôtres.

Ce qui distingue le palais du sultan est la richesse plutôt que la variété des ameublemens; la soie & le drap d'or en ont banni tout ce qui est coton & laine; les meubles sont enrichis de franges où sont entremêlés des rangs de perles & de pierres fines; les murs sont incrustés de jaspe, de nacre & d'ivoire; des ornemens de ce genre excitent plutôt la surprise que l'admiration : les Turcs amassent des choses précieuses, mais ils ignorent jusqu'à l'existence de ce goût si répandu en Europe, qui sait placer & assortir les objets.

Dans la salle où le sultan en personne reçoit les ambassadeurs, est un trône resplendissant de tout l'éclat que peuvent lui donner les richesses de l'Orient. Placé sous un dais de velours enrichi de franges en or & en perles & pierres précieuses, d'un côté du trône est une niche dans laquelle sont placés, sur des supports, des riches turbans dont il ne se couvre point,

& dont les aigrettes sont garnies des plus beaux diamans que l'on connaisse.

La Thrace.

Le nombre des habitans du sérail passe six milles, parmi lesquels on compte environ cinq cents femmes. Quand le sultan parvient au trône, les grands de l'empire lui font présent de jeunes filles esclaves, dans lesquelles ils espèrent trouver des protectrices. Parmi celles qu'on lui présente on en choisit six, qui sont appelées *Kaddins;* la première d'entr'elles qui donne un héritier à l'empire devient la sultane favorite, & a le titre d'*Hasseki-sultan*. Il y a beaucoup d'autres femmes dans le harem, mais il arrive rarement qu'on leur laisse violer le privilége exclusif des *Kaddins* de donner des héritiers à l'empire; ce que l'on empêche par les moyens les plus violens & les plus infâmes : si l'enfant de l'Hasseki-sultan meurt, elle perd son rang. Le vieux conte des femmes du sultan rangées en file, & du mouchoir jeté à celle qu'il préfère, n'est pas vrai; sa préférence est toujours officiellement annoncée par le Kislar-Aga.

Les opinions sont tellement dépendantes de l'éducation & des premières habitudes, que l'état des femmes du sérail leur paraît à elles-mêmes celui de la plus parfaite félicité. Mahomet ordonna que les femmes ne seraient pas traitées

La Thrace.

comme des êtres raisonnables, de peur qu'elles n'aspirassent à se prétendre les égales des hommes; il trouva cette manière de penser établie dans l'Orient, & elle fut admise par ses prosélites; car on ne peut pas lui reprocher d'avoir le premier rendu les femmes esclaves, & de les avoir dérobées à la société. Dans toute la Turquie & dans toutes les classes, les femmes sont à la lettre de grands enfans, aussi frivoles que les enfans dans leurs amusemens, & aussi entièrement à la disposition des hommes, qui les regardent uniquement comme crées pour servir leurs plaisirs & à la propagation de l'espèce humaine.

Les femmes du sérail sont principalement des Géorgiennes & des Circassiennes choisies sur toutes celles qui sont exposées en vente dans l'*Aoret-Bazar;* ce marché des femmes est une cour fermée d'un cloître, avec de petits appartemens tout autour. Il est fourni de femmes esclaves amenées d'Egypte, de l'Abyssinie, de la Géorgie & de la Circasie, qu'on expose en vente tous les mardi matin; les plus belles passent au sérail, où elles éprouvent souvent la triste destinée d'être empoisonnées par leurs rivales, ou noyées si elles sont grosses.

L'éducation des jeunes personnes qui entrent dans le sérail y est très-soignée; cette éducation

cation eſt conduite uniquement par les vieilles femmes. Parmi les cinq cents femmes dont j'ai parlé ci-deſſus, c'eſt le *kiſlars-aga* qui règle les rangs; quelques-unes, à raiſon de leur âge, ne ſont jamais connues du ſultan; il ne peut en avoir plus de ſept en qualité d'épouſes; il peut avoir des concubines tant qu'il veut : les premières d'entre ces femmes paſſent leur temps dans une ſuite non interrompue d'amuſemens compatibles avec une vie ſédentaire. Elles changent fréquemment d'habillemens plus riches les uns que les autres; elles ſe viſitent en cérémonie; elles reçoivent les hommages de leurs compagnes d'un rang inférieur; elles raſſaſient leurs ames d'une ſorte de félicité paſſive & ſans action, qui eſt le but unique auquel la plupart des femmes turques aſpirent, & le ſeul qu'elles ſoient capables de goûter. Quelquefois, & c'eſt une faveur, on leur permet d'aller dans les kiosks voiſins de la mer; & alors les officiers de police ſont chargés d'empêcher toute eſpèce de bâtiment d'approcher de la pointe du ſérail. Dans le cours de chaque été, le ſultan viſite ſes palais les plus éloignés avec ſon *harem*; alors tous les paſſages & toutes les avenues, à quatre ou cinq milles de diſtance, ſont occupés par de farouches boſtangis, qui ſont les gardes-du-corps du ſultan, pour empêcher

La Thrace.

La Thrace.

qu'aucun homme ne souille ces lieux de sa présence & de ses regards.

Les habillemens des femmes du sérail sont très-multipliés & très-chers; leurs modes ne s'exercent que sur la coëffure, & les changemens n'y sont guères moins fréquens qu'en Europe. Les idées que se forment les femmes turques de la beauté & des moyens d'en accroître les effets par la parure, sont également singuliers; dans le petit nombre de celles que j'ai vues avec des voiles clairs & sans voiles, j'ai remarqué une grande régularité de traits & un teint éclatant, le nez mince & petit, des yeux noirs ou bleuâtres, les sourcils très-garnis & se joignant au-dessus du nez, soit naturellement, soit à l'aide de l'art; elles ont l'usage de tracer avec un mélange de poudre d'antimoine & d'huile, appelé *surmeh*, une ligne noire sur le bord intérieur des paupières supérieures & inférieures pour donner à l'œil plus de feu. Toutes les femmes dans le levant, par l'habitude d'être sur un sopha & leur manière de s'y tenir, sont voûtées & marchent mal; l'usage des bains chauds employés sans modération & une oisiveté constante amenant un relâchement complet des solides, altèrent les formes que la nature avait assorties à toute l'élégance de leurs traits; elles teignent de cou-

leur de rose les ongles de leurs mains & de leurs pieds. Le caractère qui distingue la beauté des Circassiennes de celle des Grecques, est l'air majestueux & la taille élevée des premières, tandis que celles-ci, en général plus petites, ont le teint plus beau & plus de délicatesse & de régularité dans les traits.

La Thrace.

Dans les rues de Constantinople aucune femme ne se montre sans son *feredjé* & son *mahramah*. Le premier de ces vêtemens ressemble à une redingote large avec un capuchon fait d'un piqué de soie & pendant par derrière assez bas ; il est généralement parmi les Turques d'un drap vert, & parmi les Grecques & les Améniennes d'une couleur brune ou de quelqu'autre couleur sérieuse. Le *mahramah* est fait de deux parties de mousseline, l'une desquelles enveloppe la tête & se lie sous le cou, l'autre enveloppe la bouche & la moitié du nez, laissant à peine l'espace nécessaire pour respirer ; avec ce vêtement & des bottines jaunes, une femme peut se montrer en public sans scandale.

Dans tous les pays civilisés c'est dans les états moyens de la société qu'on jouit des véritables agrémens de la vie ; tandis que les femmes, enfermées dans les harems des riches Turcs, n'ont, pour se consoler de leur escla-

La Thrace.

vage & de leur ennui, qu'un luxe inconnu aux femmes d'un état médiocre; celles-ci jouissent d'un commerce libre entre elles. Les hommes, occupés de leurs travaux & de leur industrie, leur laissent la liberté d'employer à leur gré toute la journée; elles se promènent dans les rues & dans les bazars en grouppes & enveloppées du vêtement qui les déguise; elles se rendent aux cimetières, où, à certains jours, sous prétexte de réciter des prières sur le tombeau de leurs parens, assises à l'ombre des cyprès, elles s'amusent entre elles plusieurs heures de suite, & se montrent heureuses par la rapidité & l'intérêt avec lequel elles parlent; elles vont aussi souvent dans des charriots peints & couverts d'un drap rouge, traînés par des buffles richement enharnachés, à la campagne, mais toujours sans hommes.

La passion commune dans tout l'orient pour les beaux habillemens, est celle des femmes de tous les rangs; la femme du plus petit ouvrier porte des robes de brocards, de riches fourures, & des broderies en or & en argent. On a beaucoup parlé des galanteries des femmes des harems des riches & des grands; mais tout homme qui a passé quelque temps dans ce pays, sait que les tentatives en ce genre peuvent difficilement réussir.

L'infidélité & la débauche dans les femmes font aux yeux des Turcs des crimes horribles, & les peines dont on les punit sont cruelles ; cette branche de la police est confiée au bostangi-bachi ou capitaine de la garde. Lorsqu'on saisit quelqu'une de ces malheureuses filles publiques, elle est enfermée & condamnée à un travail pénible ; si, après le temps de cette punition expiré, elle est reprise, on la met dans un sac & on la jette dans la mer à la pointe du sérail. La Thrace.

CHAPITRE III.

Continuation de la description de Constantinople. — Temple de Ste. Sophie. — Château des Sept Tours. — Place de l'Atmeydan. — Couronnement des empereurs turcs. — Janissaires.

La Thrace. PRÈS du férail est le fameux temple de Ste. Sophie, bâti sous Justinien, monument prodigieux pour un temps où les arts étaient oubliés jusques dans leur patrie même. Tout homme qui n'est pas musulman ne peut entrer dans Ste. Sophie sans un firman ou ordre par écrit du sultan.

Dans un mouvement populaire, sous le règne de Justinien, la première église, dédiée par Constantin à l'Eternelle Sagesse, fut réduite en cendres. Dès que la sédition fut appaisée, la populace chrétienne déplora son audace sacrilége; mais elle se serait réjouie de ce malheur, si elle eût prévu l'éclat du nouveau temple que commença Justinien quarante jours après. On enleva les ruines; & comme il fallait acheter quelques terreins, le monarque, entraîné par son impatience & par ses scrupules, les paya un prix exhorbitant.

Anthémius forma les plans; & pour les exécuter, on employa dix mille ouvriers, qui tous les soirs recevaient leurs salaires en monnaie d'argent. L'empereur lui-même, revêtu d'une tunique de lin, surveillait chaque jour leurs travaux, & excitait leur activité par sa familiarité, par son zèle & par ses récompenses. La nouvelle cathédrale de Ste. Sophie fut consacrée par le patriarche, cinq ans onze mois & dix jours après qu'on en eut posé la première pierre; &, au milieu de cette fête solemnelle, Justinien s'écria avec une pieuse vanité: *Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'achever un si grand ouvrage! O Salomon! je t'ai vaincu!* Mais un tremblement de terre, qui renversa la partie orientale de la coupole, humilia bientôt l'orgueil du Salomon romain. Le même prince répara ce désastre; &, la trente-sixième année de son règne, il fit pour la seconde fois la dédicace d'un temple qu'on admire depuis douze siècles.

La Thrace.

L'architecture de Ste. Sophie, devenue la principale mosqueé de Constantinople, a été imitée par les sultans turcs, & cet édifice continue à exciter l'enthousiasme des Grecs & la curiosité plus raisonnable des voyageurs européens. Des demi-dômes & des combles, dont l'inclinaison est désagréable, fatiguent l'œil du

La Thrace. ſpectateur : la façade occidentale manque de ſimplicité & de magnificence, & une foule de cathédrales latines ont une plus grande dimenſion. Mais l'architecte qui éleva le premier une coupole dans les airs, mérite des éloges pour cette conception hardie, & la manière ſavante dont il l'a exécutée. Le dôme, éclairé par vingt-quatre fenêtres, forme une ſi petite courbe, que ſa profondeur n'excède pas un ſixième de ſon diamêtre : ce diamètre eſt de cent quinze pieds; & le point le plus élevé du centre, où le croiſſant a ſupplanté la croix, a une hauteur perpendiculaire de cent quatre-vingt pieds au-deſſus du pavé : le cercle en maçonnerie, qui porte la coupole, repoſe ſur quatre arceaux, ſoutenus par quatre gros pilaſtres, auxquels quatre colonnes de granit d'Egypte, placées aux côtés du nord & du ſud, donnent de la force. L'édifice repréſente une croix grecque dans un rectangle : ſa largeur eſt de deux cent quarante-trois pieds, & on peut eſtimer à deux cent ſoixante-neuf ſa plus grande longueur depuis le ſanctuaire, placé à l'orient, juſqu'aux neuf portes occidentales qui donnent dans le veſtibule, & du veſtibule dans le *narthea* ou portique extérieur. C'eſt ſous ce portique que ſe tenaient avec humilité les pénitens : les fidèles occupaient la nef ou le

corps de l'église; mais on avait soin de séparer les deux sexes, & les galeries supérieures & inférieures étaient réservées aux femmes. La Thrace.

Au-delà des pilastres du nord & du sud, une balustrade, terminée de l'un & l'autre côté par le trône de l'empereur & par celui du patriarche, séparait la nef du chœur; le clergé & les chantres occupaient l'espace intermédiaire qui se trouvait ensuite jusqu'aux marches de l'autel.

Justinien, se souvenant des malheurs passés, défendit d'employer le bois dans le nouvel édifice: il n'en excepta que les portes; &, pour donner de la force, de la légéreté ou de la splendeur aux diverses parties, on choisit les matériaux avec soin. Les pilastres qui soutiennent la coupole sont de gros blocs de pierres de taille, coupées en formes quarrées ou triangulaires, munies de cercles de fer, & cimentées avec du plomb mêlé à de la chaux vive. La légéreté des matériaux diminue le poids du dôme, qui est de pierres ponces ou de briques de l'île de Rhodes, cinq fois moins pesantes que l'espèce ordinaire. Le tout est de briques; mais une couverture de marbre cache ces matériaux grossiers; & l'intérieur, la coupole, les deux grands demi-dômes & les six petits, les murs, les cent colonnes & le pavé

La Thrace.

offrent à l'œil enchanté des barbares un assortiment varié de diverses couleurs. Cette église, bâtie en l'honneur du Christ, fut ornée des dépouilles du paganisme; mais la plus grande partie de ses materiaux précieux venaient des carrières de l'Asie mineure, des îles & du continent de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique & de la Gaule. Une dame romaine donna huit colonnes de porphyre qu'Aurélien avait placées dans le temple du Soleil; le zèle ambitieux des magistrats d'Ephèse en donna huit autres de marbre vert, dont on admire la grandeur & les proportions, mais qui ont des chapiteaux fantastiques, dédaignés dans tous les ordres d'architecture : on remplit Ste. Sophie de belles mosaïques, & on exposa à la superstition des Grecs les images du Christ, de la vierge, des saints & des anges, qu'a dégradées le fanatisme des Turcs. On distribua les métaux précieux en feuilles légères ou en masses solides, selon la sainteté de chaque objet : la balustrade du chœur, les chapiteaux des colonnes, les ornemens des portes & des galeries étaient de bronze doré; l'éclat resplendissant de la coupole éblouissait les yeux; le sanctuaire renfermait quatre cents quintaux d'argent; les vases sacrés & les décorations de l'autel étaient de l'or le plus pur,

enrichi de pierreries d'une valeur ineſtimable : un temple auguſte fait honneur au goût & à la religion nationale ; & l'enthouſiaſte, qui arrivait ſous le dôme de Ste. Sophie, avait la tentation de le croire la réſidence ou l'ouvrage de la divinité. La Thrace.

Cet édifice dure depuis douze cents ans, eſpace de temps pendant lequel il a beaucoup ſouffert des tremblemens de terre. Les quatre minarets qui accompagnent le temple & qui en ſont détachés, ayant chacun une forme différente, ont quelque choſe de la légéreté des aiguilles des égliſes gothiques, & comme effet pittoreſque, ſont aſſez bien d'accord avec les autres parties de l'édifice, dont elles diminuent aux yeux la lourdeur.

Au-dedans du temple, rien ne rompt la vue ; on peut en ſaiſir toutes les parties diſtinctement, & les effets qui réſultent d'un grand enſemble ne ſont point affaiblis par les diſtractions que donneraient des objets moins importans : le pavé, originairement en moſaïque de porphyre & de vert antique, eſt entièrement couvert de riches tapis & débaraſſé de toute eſpèce de ſieges & de bancs. La tribune du ſultan eſt fermée par une jalouſie dorée, & le trône du muphti placé au haut d'une longue ſuite de marches étroites.

La Thrace.

Mahomet second, après avoir consacré Ste. Sophie à sa religion, éleva lui-même en 1471 une mosquée qui porte son nom : elle a été si endommagée par le tremblement de terre de 1768, que Mustapha trois a été obligé de la rebâtir presque en entier.

La mosquée du sultan Bajazet est célèbre pour ses marbres tirés de tous les édifices de Constantinople : on y admire vingt colonnes remarquables par leur grandeur & leur matière; dix sont de vert antique, quatre de jaspe, & six de granit égyptien : les marbres de la mosquée du sultan Sélim ont été apportés d'Alexandrie de la Troade.

La mosquée du sultan Achmet est placée sur l'un des côtés de l'Atmeydan, l'ancien Hyppodrome. Achmet mettait un si grand zèle à sa construction, que tous les vendredis il travaillait lui-même avec les ouvriers, & leur payait ensuite leurs salaires. La mosquée est accompagnée de six minarets d'une extrême hauteur & d'une grande beauté : quatre grands demi-dômes sont liés avec le dôme central, & dans les quatre coins de l'édifice il y a autant de petites coupoles : les fenêtres, faites de verres colorés en petits compartimens, sont d'une richesse singulière ; &, comme l'a dit un poëte, enseignent la lumière à con-

trefraire les ténèbres, & font d'un effet très-agréable.

La Thrace.

L'Ofmanie a été commencée par Mahomet quatre, vers la fin du dernier fiècle. Ce prince avait des connaiffances en architecture; &, s'étant procuré des plans des plus célèbres églifes d'Europe, il avait voulu en adopter un pour bâtir une mofquée; mais il fut détourné de ce choix par les gens de loi. Elle fut achevée par fon frère Ofman, qui lui donna fon propre nom. Le dôme couvre & forme la mofquée toute entière, fans pilaftres ni colonnes; il eft d'une grande élévation & d'une extrême légéreté.

Près de l'Ofmanie on voit une partie d'un farcophage de dix pieds fur fix, & dont la profondeur eft de huit pieds: il eft fait d'un bloc de porphyre très-bien poli; le deffus en eft perdu, & il eft rempli d'eau: la tradition dit qu'il contenait le corps de Conftantin.

Auprès de chaque mofquée eft le *turbeh* ou chapelle fépulcrale de fon fondateur, arrangée à la manière des mofquées, & fermée du côté de la rue par des grilles de fer qui laiffent voir diftinctement le cercueil couvert d'un velours cramoifi brodé en or: à la tête du cercueil eft placé le turban, & à fes pieds un chandelier d'argent de quatre ou cinq pieds

de haut, & au-dessus un cercle de lampes.
La Thrace. Dans le *turbeh* du sultan Mahmoud on conserve l'alcoran écrit de sa main.

Outre les mosquees impériales, il y en a plusieurs élevées par la piété des sultanes mères : les principales de celles-là sont *Yeni-Giamisi*, près du port, la seule où l'on voie des colonnes de jaune antique; & deux autres, l'une près la porte d'Andrinople, l'autre à Scutari, fondées toutes deux par la même sultane Validé, & comme le disent les Turcs, avec le prix de ses pantoufles.

Les sultans, qui ont fondé des mosquées, n'ont pas seulement satisfait leur attachement à la religion en élevant ces grands monumens, ils ont encore contribué au bien public, en attachant à ces fondations des hôpitaux, des écoles & des professeurs. La plupart des mosquées impériales ont aussi des bibliothèques : il y en a treize de publiques à Constantinople, établies par les sultans ou les visirs, dont aucune ne contient pas moins de deux mille volumes tous manuscrits. Leur prix est fort cher : on paie quatre ou cinq cents francs pour un in-folio mince, mais bien transcrit, sans ornemens & sans enluminures. La bibliothèque de Ste. Sophie a été fondée par Soliman-le-Magnifique, dans le seizième siècle, & fort

enrichie par sultan Mahmoud en 1754. Parmi les manuscrits, sont un coran, écrit par Osman, le troisième calife, cent trente-trois volumes de commentaires, & deux cents volumes des révélations de Mahomet à ses coopérateurs. La Thrace.

En usant du droit de conquête, les Turcs ont converti en mosquées la plupart des églises grecques : plusieurs de ces églises étaient enrichies de marbres pris dans les anciens temples payens, & avaient des coupoles incrustées en mosaïques, qui paraissent être une invention des Grecs du moyen âge. Les historiens deplorent l'enlèvement d'un grand nombre de statues & de colonnes tirées de Rome, pour les faire servir à l'embélissement de sa nouvelle ville. Constance second, en 655, fit de Constantinople à Rome un voyage, qui eut pour cette dernière l'effet d'un pillage ennemi. Il attaqua d'abord le panthéon, dont il fit détacher l'argent & le bronze qui ornaient la voûte de l'édifice, & les plaques de cuivre qui le couvraient: toutes ces richesses furent transportées à Syracuse. Rome y perdit beaucoup, & Constantinople n'y gagna rien; car les Sarrasins, devenant bientôt maîtres de la Sicile, s'emparèrent des riches dépouilles que Constance y avait mis en dépôt.

La Thrace.

L'applatiſſement du dôme, qu'on a beaucoup critiqué, a cependant un effet bien impoſant; & ſi l'architecte a voulu, comme on le prétend, imiter la voûte des cieux, il faut convenir que l'imitation eſt plus heureuſe dans Ste. Sophie que dans St. Pierre de Rome.

Tout l'intérieur de la voûte au-deſſus des fenêtres eſt incruſté en moſaïque formée de petits dés d'une ſubſtance vitrifiée reſſemblante au verre, & en cubes d'environ un huitième de pouces; excepté quatre figures coloſſales qui repréſentent des Séraphins, elle eſt toute entière dorée, mais dégradée en beaucoup d'endroits par le temps plutôt qu'à deſſein. Il y a, attenant le portique, une eſpèce de chapelle dont la voûte eſt auſſi en moſaïque, mais preſqu'entièrement détruite; parce que les officiers inférieurs de la moſquée en vendent de petits fragmens aux étrangers curieux, & aux Grecs dont la ſuperſtition y attache un grand prix. Certains critiques n'accordent au dôme de Ste. Sophie que le mérite d'être un grand effort de l'art pour la conſtruction; ils admirent l'idée de placer une coupole ſur une croix grecque, mais ils prétendent que cette entrepriſe a été faite quatre ſiècles trop tard pour être exécutée avec toute la perfection qu'elle pouvait avoir. Ils y remarquent beaucoup

beaucoup de fautes en architecture que les Grecs & les Romains des bons siècles n'auraient pas commises, comme des colonnes placées sans régularité, des chapiteaux n'appartenant à aucun style ou sans entablement. Procope dit que ce dôme est si légèrement construit, qu'il semble suspendu au ciel par une chaîne; mais c'est sur la terre que nous cherchons les fondemens d'un édifice terrestre, & si nous ne les voyons pas, notre raison n'est pas contente. La Thrace.

Outre la grande coupole, il y a deux grands demi-dômes & six moindres. Le plan géométrique de l'édifice est une croix grecque inscrite dans un carré; mais l'espace intérieur du levant au couchant forme un ellipse dans le demi-dôme qui termine l'édifice : du côté de l'est était autrefois le sanctuaire.

La galerie environnante, anciennement réservée aux femmes, a soixante pieds de large & est formée par soixante-sept colonnes dont huit sont de porphyre, & avaient été employées dans le temple du soleil à Rome, élevé par l'empereur Aurélien. Elles ont été apportées de Rome par ordre de Constantin; six autres colonnes sont de jaspe vert, & ont été prises du temple de Diane à Éphèse. Le premier vestibule ou portique a vingt-huit pieds de large,

La Thrace.

& neuf portes de bronze ornées de bas-reliefs.

Les anciens monumens de l'intérieur sont fort dégradés, si l'on en excepte les nombreuses colonnes de porphyre & de jaspe & la mosaïque du dôme. Le temps & la superstition des Turcs ont détruit ces ornemens, au lieu desquels on voit de grandes tables où sont gravés en caractère arabes les noms de dieu de Mahomet & des quatre premiers califes, Aboubeckre, Omar, Osman & Hali. Du grand-dôme sont suspendues une infinité de lampes de verre de diverses couleurs, mêlées de globes de crystal, d'œufs d'autruche & d'ornemens d'or & d'argent attachés à des cercles concentriques les uns dans les autres; la lumière de toutes ces lampes doit donner à cette immense concavité un effet prodigieux aux yeux des spectateurs.

La vue de Ste. Sophie, par le dehors, n'a rien d'agréable, sans en excepter même la principale entrée à l'ouest. Des constructions hétérogênes & ajoutées, ne présentent que des masses confuses & sans beauté; & à l'exception du dôme, n'ont rien de distinctif & de frappant.

De toutes les mosquées de Constantinople il n'y en a aucune qui approche plus de

La Thrace.

Ste. Sophie, par la beauté de ſon dôme, que la Solymanie fondée par Solyman ſecond, le plus magnifique de tous les ſultans. On peut dire qu'elle ſurpaſſe Ste. Sophie par les dehors, car ſes arcs-boutans lui ſervent d'ornement; ſes fenêtres ſont plus grandes & mieux diſpoſées; les galeries qui règnent d'un arc-boutant à l'autre, plus réguliers & plus ſuperbes; tout l'édifice eſt bâti des plus belles pierres que l'on ait trouvées dans les ruines de Chalcédoine. L'indiſpenſable néceſſité où ſont les muſulmans de faire leurs ablutions, les obligent à conſtruire de grands cloîtres auprès des moſquées royales; la fontaine eſt toujours placée au milieu, & les endroits pour ſe laver ſont aux environs; celle qui eſt dans le cloître de la Solymanie fournit d'autres petites fontaines; la cour qui la renferme eſt très-belle & plantée d'arbres: le principal dôme eſt un peu moindre que celui de Ste. Sophie, mais il eſt dans les mêmes proportions, ainſi que les douze petits dômes qui ſont autour.

Le nom donné à Conſtantinople par les Turcs, eſt Stamboul, corrompu du grec moderne, qui ſignifie la demeure des fidèles; dénomination employée dans leurs monnaies. Sa longueur, depuis la porte dorée juſqu'au rivage de la mer, eſt de quatorze mille ſoixante-

La Thrace.

quinze pieds, & de ſoixante mille cent cinquante pieds dans l'autre dimenſion.

La grande muraille, depuis les ſept tours juſqu'au Havre, eſt de quatre milles garnie de tours élevées de diverſes formes, ſur leſquelles ſont des inſcriptions gravées ſur le marbre en lettres de fer.

Dans cette partie de la ville il y cinq portes, auxquelles on arrive en paſſant autant de ponts de pierre jetés ſur le foſſé qui eſt large de vingt-cinq pieds. La plus remarquable de ces portes eſt celle de *Topkapeſſi*, ou porte de St. Romain, par laquelle entrèrent les Turcs, & où fut tué l'empereur Conſtantin paléologue.

On ne lit rien dans l'hiſtoire de plus intéreſſant que le récit de ce funeſte ſiège. L'eſprit eſt frappé des traits héroïques qui ſe déploient dans ce grand évènement, en voyant d'un côté les travaux prodigieux des aſſiégeans, & de l'autre la chûte de ces nombreuſes tours qui défendaient la cité impériale. Nous ſommes partagés entre l'admiration, pour les efforts étonnans de ce peuple barbare, & la compaſſion pour le ſort d'un grand empire périſſant en même-temps que ſon magnanime ſouverain.

La porte dorée eſt un arc de triomphe élevé

par Théodose après sa victoire sur Maxime ; autour de la porte dorée sont des colonnes de granit & des fragmens en marbre, remarquables par l'élégance & la beauté du travail. Une grande route qui se prolonge parallèlement à la muraille, permet de jouir du coup-d'œil frappant que fournit cette vaste structure, presque dans toute son étendue; cette vue est variée par des ruines pittoresques & par des arbres d'une grande beauté & d'espèces différentes qui croissent le long des fossés.

Outre les effets naturels du temps & la violence des tremblemens de terre, les murs & les fortifications de Constantinople ont soutenu sept siéges mémorables; & il est étonnant que ces ouvrages soient encore si bien conservés. A l'extrêmité sud, proche de la mer, est le château appelé par les Turcs les Sept tours, d'abord élevé par les empereurs, qui lui donnèrent un nom qui a la même signification. En 1458 Mahomet second le rebâtit en grande partie, en ajoutant trois tours aux quatre anciennes, pour y mettre son trésor en sûreté & y renfermer les personnes d'état; la dernière personne de marque qui y ait été mise est l'envoyé de Russie au commencement de la guerre en 1784; trois des sept tours ont été jetées bas par le terrible tremblement de

La Thrace.

terre de 1768, & n'ont pas été relevées. L'apparence extérieure de cette forteresse est désagréable; les tours, qui sont de grands octogones, ont leurs toîts en forme conique, ce qui les fait ressembler à des moulins à vents.

Les maisons des riches Turcs sont grandes, la partie la mieux située est occupée par le *harem*, qui est ordinairement environné d'une cour grande ou petite, dans le milieu de laquelle est une fontaine. Les appartemens du harem sont remarquables par la propreté & par toutes les commodités convenables au climat & que le genre d'architecture du pays peut permettre; car c'est-là seulement que le maître fait quelque dépense en meubles & en ornemens. Quant aux maisons en général, ce sont de mauvaises barraques en bois, fraîches en été, mais incommodes & mal-saines dans les saisons humides & froides, sans cheminées, sans vitres: on ne s'y chauffe qu'avec des terrines de charbon de terre dont la vapeur vous suffoque en vous échauffant. Le sol des chambres du bas est une continuation de la rue, & l'escalier montant à l'étage supérieur, est une sorte d'échelle incommode & communément placée dans un lieu obscur.

On reconnaît jusques dans les rues, sur-tout parmi le peuple, beaucoup de choses de ces

habitudes & usages domestiques décrits dans les contes arabes intitulés les *mille & une nuit*, & on retrouve un souvenir agréable du plaisir qu'on a goûté à la lecture de cet ouvrage, en reconnaissant les originaux du tableau des mœurs communes à toutes les nations orientales. La Thrace.

Constantinople souffrirait beaucoup du manque d'eau, si les sultans ne l'avaient pas pourvue d'un grand nombre de fontaines dont les eaux sont amenées par des aqueducs, ouvrages d'une magnificence vraiment impériale. On trouve presque dans chaque rue une fontaine, qui fournit au musulman le moyen de satisfaire aux pratiques de sa religion & aux besoins que donne le climat. A la vérité elles ne sont pas accompagnées, comme à Rome, des richesses & des ornemens de l'architecture, ni obéissantes à l'art qui les fait jaillir dans les airs & tomber en napes sur des rochers artificiels; mais elles fournissent une eau pure, coulant d'un simple tuyau de fer, & invitent le passant à jouir de leur délicieuse fraîcheur. Les fontaines turques sont de petits bâtimens carrés & bas, couvert d'un toît en plomb, relevé par les bords dans le goût chinois, & quelquefois dorés & peints d'une grande variété de couleurs, & portant des inscriptions en vers.

La Thrace. Pendant la durée de l'empire grec, Valens ayant résolu de faire démolir les murs de Chalcédoine, pour punir les habitans de lui avoir résisté, en fit transporter les pierres à Constantinople, & il les employa en partie à la construction d'un aqueduc réunissant la troisième & la quatrième montagne par plus de quarante arches. Cet ouvrage est très-massif, bâti, comme les murailles, de couches alternativement de pierres de taille & en briques, & ayant en quelques parties une double arcade; Justinien le jeune le répara en 570, & Soliman le Magnifique, réparant tous les anciens aqueducs, rétablit en entier celui-là. Cet aqueduc amène le ruisseau appelé *Hydrade*, de Belgrade à Constantinople, & il peut être considéré comme un des monumens des plus frappans de l'ancienne grandeur de la ville devenue la capitale de l'empire ottoman.

L'espace vuide le plus étendu qu'il y ait dans l'enceinte de Constantinople, est ce qu'on appèle aujourd'hui l'*atmeydan*, et que les Grecs appelaient l'hyppodrome: c'est-là que se donnaient les spectacles publics & les combats d'athletes, pour lesquels les grecs étaient si passionnés.

L'atmeydan est un grand cirque long de

plus de cent vingt toiſes, & large de cent cinquante. Il fut commencé par l'empereur Sévère, & achevé par Conſtantin. Il y a d'un côté la moſquée du ſultan Achmet, & de l'autre un grand édifice qu'on dit avoir été autrefois le palais du queſteur, & qui eſt aujourd'hui une maiſon deſtinée à recevoir les fous que les Turcs n'entreprennent jamais de guérir, parce qu'ils eſtiment que la folie & l'imbécillité ſont des faveurs particulières du ciel pour celui qui en eſt atteint.

La Thrace.

Il reſte dans l'atmeydan trois monumens remarquables des Grecs.

L'obeliſque, qui eſt d'un ſeul morceau de granit de ſoixante pieds de haut, chargé ſur ſes quatre faces d'hiéroliglyphes égyptiens, a été apporté de Thèbes en Égypte, & élevé à l'aide d'un mécaniſme très-curieux, en trente-deux jours, ſous la direction de Proculus, prêteur de la ville, & ſous le régne de Théodoſe l'ancien.

Son piedeſtal a ſept pieds de haut, & eſt ſculpté en bas-relief d'un ſi mauvais ſtyle, qu'il ſuffit pour montrer la grande décadence des arts dans ce ſiècle.

Le ſecond monument conſervé dans le cirque, eſt la colonne ſerpentine, ſeul reſte d'un grand nombre de colonnes & de belles

ſtatues dont il était orné. Il y a lieu de croire que la colonne ſerpentine ſoutenait autrefois le trépied de Delphes qui était dans le *forum* d'Arcadius, l'un & l'autre ayant été placés par Conſtantin dans ſa nouvelle ville. Il ne reſte des ſerpens que les trois corps, qui, entrelaſſés, forment la colonne. Mahomet ſecond avait abattu la tête de l'un d'un coup de ſa hache d'armes, comme pour donner une preuve de ſa force. Les deux autres ont été enlevées en 1700, ſans que les Turcs ayent fait aucune recherche pour les retrouver.

On voit enfin dans l'atmeydan une colonne réparée par Conſtantin Porphyrogenete, & couverte par lui de bronze doré. C'eſt tout ce que ſignifie une inſcription grecque qui eſt ſur ſa baſe : elle a quatre-vingt-quatorze pieds de haut, & ſert à marquer une des extrémités de la lice dans l'hyppodrome : mais, en arrachant les plaques de cuivre, on l'a ſi fort endommagée, qu'elle paraît ne pouvoir pas durer encore long-tems.

Dans la plupart des cérémonies publiques où aſſiſte le ſultan, la marche ſe porte à l'atmeydan. On voit auſſi dans cette place les Turcs ſe livrer à une ſorte d'exercice militaire appelé *djirit.* Deux ou pluſieurs combattans, montés ſur des chevaux très-vifs,

ſont armés d'un bâton blanc d'environ quatre pieds de long, qu'ils ſe lancent l'un à l'autre avec une grande violence; l'adreſſe conſiſte à éviter le coup & à pourſuivre ſon adverſaire dans ſa retraite, à arrêter ſon cheval au galop, ou à ſe baiſſer aſſez pour ramaſſer le djirit à terre ſans quitter la ſelle. Les Turcs étonnent par l'agilité avec laquelle ils exécutent ces évolutions fatigantes & dangereuſes. Les jeunes gens à la mode s'étudient à exceller dans ce jeu, parce qu'il eſt regardé comme une partie néceſſaire de leur éducation. La Thrace.

L'intérieur de Conſtantinople ne répond point à ſes dehors brillans, les rues ſont étroites, fort ſales & mal pavées. Les hiſtoriens de Byzance rapportent les dévaſtations rapides & fréquentes cauſées par les incendies qui doivent avoir lieu dans une ville dont toutes les maiſons ſont en bois. Son principal mérite eſt une ſorte de magnificence ſombre dans le voiſinage des grandes moſquées. C'eſt ce qui fait dire à un voyageur avec raiſon : Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une ville qui, vue de quelque diſtance, promette tant, & qui vue de près, tienne ſi peu.

Dans les grandes villes de l'Europe, le bruit qui s'y fait entendre dans le jour, s'y prolonge la plus grande partie de la nuit;

La Thrace. mais à Conftantinople, à peine les Muezzins ont achevé d'annoncer l'heure de la prière du foir, que tout honnête musulman fe retire chez lui, & que les mêmes lieux qui, du lever au coucher du foleil, ont été fréquentés par une foule innombrable, deviennent déserts. Une heure après le coucher du foleil toutes les portes de la ville font fermées, & l'entrée en eft ftrictement défendue.

Tout homme qui a habité une grande ville en europe, ne peut qu'être infiniment furpris de la tranquillité qui régne pendant le jour dans les rues de Conftantinople, quoique remplies de peuple. Il n'y a pas de bruit de voiture, & les lieux où il y a le plus d'hommes raffemblés pour leurs affaires, diffèrent à peine d'un féjour confacré au filence. Il y a quelques années qu'un Franc ne pouvait guère marcher dans les rues de Conftantinople, fans courir le rifque d'être infulté, & les marchands de Pera fe faifaient accompagner ordinairement par un janiffaire. Aujourd'hui on n'a rien à craindre de pareil, au moins lorfqu'on eft affez fage pour céder toujours le haut du paver à un Turc.

Les incendies font fi fréquens, que peu de mois fe paffent fans quelqu'accident de ce genre; & ils font communément fi violens,

La Thrace.

que des quartiers entiers sont réduits en cendres. Aussitôt que le fléau est passé, on rebâtit les maisons & les rues se rétablissent comme elles étaient, sans qu'on mette à profit cet accident pour faire aucun changement & prendre des précautions. On avertit les habitans que le feu est à Constantinople, en frappant un gros tambour placé sur deux hautes tours. La garde de nuit parcours les rues en traînant ses gros bâtons ferrés sur le pavé & en criant, le feu est en tel endroit. Le sultan est averti par trois fois; & quand l'incendie a duré une heure, il est obligé de se rendre en personne sur le lieu, & de faire conduire avec lui des mules chargées de piastres, qu'il distribue de ses mains aux hommes dont la profession est de porter du secours dans les incendies, mais qui, avant qu'il arrive, ne se donnent aucun mouvement.

On remarque avec étonnement la résignation avec laquelle un bon Musulman voit sa maison consumée par les flammes, il ne montre aucune émotion; il s'écrie: *allah kérim*, dieu est miséricordieux, & il se tient assuré que la même providence qui l'a réduit à un état misérable, peut lui redonner la richesse, si sa destinée le veut ainsi; les femmes n'ont pas cette haute philosophie & n'en usent pas

La Thrace.

ainsi : elles s'assemblent en foule autour du sultan, elles l'accablent sans pitié des reproches les plus amers, articulant ses fautes & les erreurs du gouvernement, & lui imputant la calamité présente.

Le long du port est un quai & un grand nombre de portes dans la muraille flanquée de tours, qui forme l'enceinte de la ville : en face de l'autre côté du port, sont les arsenaux, le logement du Capitan-pacha, grand amiral, les quartiers de *Piri-pacha, de Sudlidge*, où est une nouvelle fonderie de canons.

Le Bosphore de Thrace que fait communiquer les deux mers, verse dans la partie du sud, l'excédent des eaux que le nord répand dans la mer noire, & que sa surface ne peut évaporer. Des courans violens descendent à cet effet du canal & se portent sur la pointe du sérail ; ce cape les divise & en intercepte une partie, qui après avoir circulé dans le port, en ressort par la rive opposée, pour rentrer dans la file du premier courant : c'est à ce mécanisme naturel que le port de Constantinople doit l'avantage de se dégager de tous les décombres & de toutes les immondices qu'on y précipite journellement. La mer s'y défend donc d'elle-même contre l'ignorance qui ne prévoit rien, & les vaisseaux de 80

canons peuvent sans danger y mettre une planche à terre.

La Thrace.

Le commerce de Constantinople se fait principalement dans les khans, les basars & les bezestems, selon la coutume de l'orient.

Les khans sont de grands édifices quarrés, bâtis en pierres & à l'épreuve du feu; ils sont ordinairement de forme quarrée, environnés d'une colonade formant un cloître avec de nombreuses célules, communément disposées en trois étages. On y reçoit les marchandises de toutes les parties de l'empire, qui arrivent en caravanes.

Le marché aux esclaves de l'un & de l'autre sexe, forme un de ces kans, & ce n'est pas le moins digne de la curiosité du voyageur. C'est un endroit fermé de murailles avec de grands arbres au milieu & des galeries tout au tour, sous lesquelles sont les marchands & les esclaves. La vente commence toujours par une prise pour le sultan. Lorsqu'elle est finie, le crieur public touche le prix que le vendeur en veut. Celui-ci se tenant toujours auprès de son esclave qui a le visage & le corps couverts d'une couverture dont il tient un bout. S'il se présente un acheteur, il lève la couverture pour voir si la marchandise lui plaît, & lorsqu'on est convenu du prx, l'esclave suit son

La Thrace.

nouveau maître dans sa maison. Avant que de les acheter, on les considère de tous côtés, on les examine, on leur fait faire l'exercice de tout ce qu'ils ont appris, & bien souvent cela se fait dans la même journée, sans que l'on conclue le marché. Les hommes & même les femmes auxquelles la nature a refusé des charmes, sont destinés pour les services les plus vils; mais les filles qui ont de la beauté & de la jeunesse, ont un sort bien différent; on va ordinairement les choisir chez leur maîtres, & ces maîtres qui sont des juifs, prennent grand soin de leur éducation afin de les mieux vendre. Ils leur font apprendre à danser, à chanter, à jouer des instrumens, & ne leur laissent rien négliger de ce qui peut inspirer de la tendresse. On y voit des filles fort aimables qui se marient avantageusement, & qui ne se ressentent plus de l'esclavage; elles ont la même liberté dans leurs maisons, que les Turques de naissance.

Rien n'est si plaisant que de voir venir incessamment, de Grèce, de Candie, de Mengrelie, de Circassie, de Géorgie, &c. une prodigieuse quantité de filles destinées pour le service & les plaisirs des Turcs. Les sultans, les pachas & les plus grands seigneurs choisissent souvent leurs épouses parmi elles. Les

Les filles que leur sort conduit dans le sérail ne sont pas toujours le mieux partagées; il est vrai que celle d'un berger peut devenir sultane, mais combien y en a-t-il de négligées par le sultan. Après sa mort, on les enferme pour le reste de leurs jours dans le sérail, à moins qu'elles ne soient recherchées par quelque pacha. La Thrace.

Les basars sont des espèces de cloîtres en pierres, fort élevés & éclairés par des coupoles, & très-frais en été. Là sont rassemblés les marchands de toutes les nations, ayant chacun une boutique sur le devant & un magasin sur le derrière, pour déposer leurs marchandises.

D'autres quartiers sont occupés par les jouailliers, de qui l'on peut acheter à assez bon compte des pierres brutes, & par les libraires, qui ont tous un assortiment de manuscrits turcs, arabes & persans, dont ils connaissent peu la valeur, mais dont ils demandent des prix exorbitans. C'est dans les basars que se montre parfaitement le caractère national; on ne peut ailleurs l'observer avec plus de facilité & le connaître mieux. Un étranger s'étonnera d'y voir souvent les boutiques ouvertes sans que le maître y soit, ni aucun gardien, tant la filouterie est inconnue parmi les Turcs. On y distingue

chacune des nations dont l'amas compoſe la vaſte population de Conſtantinople, par la manière dont ils ont la tête couverte, & qu'on apprend bien vîte à reconnaître, différence qui rend les grouppes des figures plus pittoreſques, en rompant l'uniformité des autres parties de leur habillement.

La Thrace.

Le beſeſtein ou change public, eſt une pièce très-vaſte où l'on raſſemble des marchandiſes de ſeconde main, qui ſont là colportées & vendues à l'enchère : dans une partie de cette ſalle ſont les changeurs, la plupart Arméniens ou Juifs.

Conſtantinople eſt très-bien pourvue des choſes néceſſaires aux premiers beſoins de la vie ; le métier de boulanger y eſt lucratif mais dangereux, s'il n'eſt pas inacceſſible à la tentation de frauder. On vérifie ſes poids au moment où il s'y attend le moins, & la punition ordinaire de celui qui eſt pris en fraude, eſt d'être cloué par l'oreille au montant de ſa porte.

Les cafés, qui ſont en grand nombre, ſont arrangés dans le goût chinois & peints agréablement ; l'intérieur eſt diſtribué en petits cabinets ; les perſonnes de tous les rangs y viennent aſſidument, & pluſieurs y paſſent la plus grande partie du jour, fumant trente & quarante

pipes par jour, & prenant autant de taffes de café bouillant, non clarifié & fans fucre. Aux cafés, il faut joindre les boutiques appelées *teriaki kana* où fe vend l'opium; on le prépare avec différens fyrops, pour le rendre agréable au goût & moins enivrant; quelquefois auffi il eft en petites tablettes fur lefquelles font imprimés ces mots *mash allah*, c'eft-à-dire l'ouvrage de dieu. La Thrace.

Les Turcs prennent de l'opium comme un enivrant, ou d'après l'idée qu'il fortifie, lorfqu'ils ont une fatigue extraordinaire à fupporter. Les courriers tartares, qui voyagent avec une incroyable diligence, ufent de ces *mash-allah*. Aujourd'hui l'ufage de l'opium eft fort diminué, à mefure que s'affaiblit le préjugé des mahométans contre le vin.

Les jeux de hafard n'ont pas lieu chez les Turcs; ils font interdits par la loi de Mahomet. Les échecs font leur principal amufement, & leur grande habileté en ce genre prouve qu'on peut y exceller fans être pouffé à cette étude par l'amour du gain. Ils regardent auffi les gageures, cette forte d'affirmation anticipée du fuccès d'un événement futur & incertain, comme illégitimes.

C'eft une chofe remarquable qu'au fein d'une fi grande population il y ait fi peu d'affaires cri-

La Thrace. minelles. On entend rarement parler de meurtres, & le plus souvent c'est entre les soldats.

C'est avec un soin égal à celui du gouvernement grec, pour la santé & la commodité du peuple, que les Turcs devenus maîtres de Constantinople ont établi ou entretenu des bains publics. On en compte aujourd'hui cent trente dans l'enceinte de la ville ; ils sont formés communément de deux chambres assez grandes, voûtées & éclairées par une coupole. La première est une espèce de vestibule où l'on se deshabille & l'on se r'habille ; la seconde est échauffée par des tuyaux de chaleur qu'on n'apperçoit pas, & c'est-là qu'on sue ; la chaleur y est portée communément au trentième degré de Reaumur ; peu d'hommes peuvent y rester plus de vingt minutes. Au milieu est une table de marbre sur laquelle celui qu'on étuve est placé, & où deux hommes, les mains garnies d'une espèce d'étrille faite d'une pièce de drap de poils de chameau, le frottent avec du savon parfumé, de la tête aux pieds ; ils pétrissent ses muscles, assouplissent ses jointures, en les tirant avec force, jusqu'à les faire craquer avec un bruit semblable à celui du coup de l'électricité. Toute l'opération est conduite, au reste, avec propreté & avec la décence la plus scrupuleuse. Après le bain,

on se rend dans une chambre voisine, on y trouve des lits rangés en file, on y passe une heure à fumer, après laquelle on croit pouvoir s'exposer à l'air libre. La Thrace.

Les femmes ne vont jamais seules aux bains; ils deviennent des lieux de rendez-vous pour celles d'un état supérieur, qui y passent des heures entières à faire entr'elles la conversation & à prendre des rafraîchissemens; les femmes ne subissent pas l'opération en silence, elles ont une espèce de cri de joie, qui consiste à répéter rapidement *lillah! lillah!* qu'on entend jusques dans la rue, en passant auprès des bains.

Eyub est un village en dehors des murailles de Constantinople, très-agréablement situé près du Havre; il a pris son nom d'Eyub ou Job, le porte-étendart de Mahomet, qui fut tué dans le premier siége de Constantinople par les Sarrasins. Mahomet second, à ce qu'on dit, eût une révélation qui lui découvrit le lieu de sa sépulture dans ce village; il y éleva un mausolée & une mosquée où est déposé le sabre dont on arme le nouveau sultan; cette cérémonie se fait toujours dans la mosquée de Youb. En voici le détail.

Le premier soin d'un prince ottoman qui parvient au trône, est de se laisser croître la

La Thrace.

barbe ; quelques-uns y ajoutent celui de la teindre en noir, afin qu'elle soit plus apparente le jour de la première sortie publique, dont l'objet est d'aller ceindre l'épée : c'est la prise de possession, le couronnement des empereurs turcs. Dès le matin du jour disposé pour cette fonction, toutes les rues depuis le sérail jusqu'à Youb, sont bordées des deux côtés par les janissaires en habit & bonnet de cérémonie ; mais sans armes & les mains croisées sur la ceinture.

Les ministres, les grands officiers, les gens de loi, & généralement toutes les personnes qui par état sont attachées au gouvernement, se rendent de bonne heure au sérail, afin de prendre le grand-seigneur dans sa marche. Cette marche commence, ainsi que nos processions, par les gens les moins importans qui défilent sans ordre; ils sont tous à cheval, & chacun d'eux est environné d'un grouppe de valets de pieds, proportionné à l'état & aux facultés du maître ; les gens de loi sont remarquables par la grosseur de leurs turbans & la simplicité des housses de leurs chevaux ; mais le grouppe du janissaire aga présente le tableau le plus riche dans la classe des grands officiers. Outre le nombre de valets qui environnent son cheval, il est précédé par deux files de *tchorbadgi*,

qui à droite & à gauche marchent à pied devant leur général; ces premiers officiers en bottes jaunes, les coins de leur robe retroussés dans leur ceinture, chacun un bâton blanc à la main, & coëffés d'un casque brodé en or surmonté d'un grand panache à la romaine, forment une longue allée de plumes, au fond de laquelle on voit le janissaire aga qui domine au milieu de la foule de ses gens : mais un objet vraiment curieux, c'est le vêtement de l'*achetchi - bachi* (1), qui marche à pied au milieu des deux files de colonels, dont je viens de parler, & seulement quelques pas en avant de son général. Une énorme dalmatique de cuir noir chargée de gros clous d'argent recouvre un corset également de cuir, & non moins bisarement décoré ; ce petit gillet est fixé sur sa personne par une large ceinture à gros crochets & à charnières qui soutient deux énormes couteaux, dont les manches couvrent presque entièrement le visage du major ; tandis que des cueillères, des tasses, & d'autres ustensilles d'argent suspendus à des chaînes du

La Thrace.

(1) Chef de cuisine. Chaque compagnie a le sien, qui fait l'office de major : il veille à la subsistance & à la grande police; celui du janissaire aga fait l'office de major-général.

même métal, lui laiffent à peine l'ufage de fes pieds. Il en eft en effet tellement chargé, que dans toutes les occafions publiques qui obligent cet officier à fe vêtir ainfi, deux janiffaires doivent lui fervir d'acolythes pour foutenir fon habit.

La Thrace.

Le *tchavuche - bachi*, l'un des miniftres de la Porte, dont l'office a effentiellement rapport aux affaires civiles, eft précédé par les huiffiers dont il eft le chef; chacun deux porte une plume d'autruche fur le côté de fon turban. Le boftandgy-bachi eft également précédé par deux files de boftandgys le bâton à la main, & dont les habits & les coëffures de drap rouge préfentent au coup - d'œil une uniformité affez agréable. Ces différens officiers de l'empire faluent à droite & à gauche les janiffaires qui bordent la haie, & qui y répondent en s'inclinant; mais ils rendent cet honneur avec bien plus de refpect, aux feuls turbans des grands feigneurs qui précèdent fa hauteffe, & qu'on porte en cérémonie. Deux de ces coëffures, chargées de leurs aigrettes, n'étaient d'abord deftinées qu'à changer celle que l'empereur porte lui-même au cas où il le juge à propos; mais cet ufage de pure commodité, devint dans la fuite un objet de pompe & d'oftentation.

Ces turbans, placés fur des efpèces de tré-

pieds de vermeil, font portés de la main droite par deux hommes à cheval, entourés d'un nombre de *tchoadars*; & ces officiers doivent seulement faire incliner un peu les turbans à droite & à gauche, à mesure que les janissaires, au nombre de sept ou huit à-la-fois, se courbent profondément pour saluer les aigrettes impériales. La Thrace.

Dans cette marche, aussi curieuse à voir que pénible à décrire, le visir & le muphti, tous deux vêtus de blanc, le premier en satin, le second en drap, marchent à côté l'un de l'autre entourés de leurs gens, & précédés de chevaux de main & des chatirs du visir; espèces de valets de pied distingués par des ceintures de vermeil. A côté de ce ministre marchent les *alaitchaouches*, ou huissiers à verge appartenant à la dignité de pacha; ils font constamment mouvoir leur bâton d'argent garni de petites chaînes assez semblables à des hochets, & dont le bruit l'accompagne jusques dans son propre palais. Un charriot couvert, grossièrement construit, mal sculpté, mais richement doré, contient un petit sopha, & suit ordinairement le muphti, pour le recevoir quand il est fatigué.

Viennent ensuite les capitaines des gardes de l'intérieur, & le grand & le petit écuyers

La Thrace.

qui précèdent les chevaux de main du grand-seigneur. Ces chevaux sont couverts de housses très-riches qui traînent jusqu'à terre, & qui ne laissent appercevoir que la tête des animaux, dont le front est orné d'une aigrette de héron; ils portent aussi chacun une queue de cheval suspendue à la sous-gorge, & sur la selle un sabre & une masse d'armes recouverts d'un bouclier. Chaque cheval est conduit par deux hommes à pied, qui tiennent chacun une longe fixée à la tête de ces animaux; immédiatement après suivent deux files d'assekis, corps d'élite tiré de celui des bostandgys; ils ont le sabre pendu en sautoir & le bâton blanc à la main: une troupe de *zulufichis*, coëffés d'un casque de vermeil & la lance haute, marche également sur deux files & précède les peisks; ceux-ci, vêtus à la romaine, portent des faisceaux que surmonte une hache d'argent, & marchent avant les solacks, qui chaussés d'une espèce de cothurne, armés d'arcs & de flèches, sont coëffés d'un riche casque surmonté d'un panache en éventail, dont les extrêmités en se réunissant, forment deux haies au milieu desquelles le grand-seigneur marche seul à cheval. L'aigrette du prince domine au-dessus de ce superbe grouppe; son approche inspire un silence morne; les janissaires s'inclinent pro-

fondément avant que la haie de plumes ait dérobé l'empereur à leurs regards : de son côté, sa hautesse a l'attention de répondre à ce salut par un petit mouvement de tête à droite & à gauche.

Un nombre infini de tchoadars environnent & suivent le grand-seigneur ; ils entourent en même-temps le seliktar-aga qui porte le sabre impérial sur l'épaule, & est vêtu d'un habit d'étoffe dor : cet habit est le seul des habits turcs qui joigne à la taille.

Le *kislars-aga*, ou le chef des eunuques, paraît ensuite suivi du *kasnadarz-aga* qui ferme la marche, & qui distribue de l'argent au peuple dont la foule l'accompagne. Le *capidgelar*, ou capitaine des gardes de la porte, & le bostandgy-bachi, qui précèdent le grand-seigneur dans toutes les sorties publiques, doivent, à son retour au sérail, mettre pied à terre, au fond de la première cour, pour venir au-devant de sa hautesse ; ils doublent leurs pas lorsqu'ils en approchent, se prosternent aux pieds de son cheval, & l'introduisent dans la seconde cour en marchant devant lui jusqu'au lieu où le prince met pied à terre, & où les officiers de l'intérieur le reçoivent.

Dans une riche vallée, au-delà d'Youb,

La Thrace. à une lieue & demie de Constantinople, est une maison royale nouvellement bâtie, où le grand-seigneur se rend souvent les jours de gala, & va se promener avec ses femmes; on l'appelle *kiatchana*, & c'est aux Français que les Turcs en doivent l'idée. En 1722, Mehemet-Effendi étant de retour de son ambassade de France, parla avec tant d'admiration au grand-visir, des maisons de plaisance de l'empereur des Français, que ce seigneur conçut le projet d'en construire une à leur imitation, pour les plaisirs du grand-seigneur. Un double vallon, formé par deux chaînes de collines & arrosé par une petite rivière, est le lieu charmant où est situé ce nouveau palais; plus de deux cents belles maisons, bâties sur les côteaux d'alentour, présentent de loin la plus belle perspective qu'il soit possible d'imaginer; elles sont entourées de palissades de bois peint. Nous entrâmes dans ce palais, du côté de la rivière, par un berceau couvert de petits dômes, de distance en distance, dont le treillage est une espèce de mosaïque à jour; cette galerie aboutit à une grande cour près de laquelle sont plusieurs vergers, dont les compartimens sont très-agréables; les chambres sont ornées de marbre & de peintures; à droite du sérail est un kiosk ou pavillon quarré d'une magnificence

royale ; ſon circuit eſt près de cent pieds. Il eſt tout entier de marbre blanc, lambriſſé d'une moſaïque précieuſe, & ſoutenu ſur pluſieurs colonnes dont les chapiteaux & les bâſes ſont de cuivre doré; la diſtance qu'il y a entre chaque colonne eſt à jour, & ſe ferme avec des rideaux & des volets; en face du kiosk eſt un canal immenſe, revêtu de marbre dans toute ſa longueur, & bordé de platanes qui forment un ombrage délicieux : on eſt ſurpris de voir Marly tranſporté dans la Thrace. La Thrace.

Les gardes prétoriennes, les mammeloucs & les janiſſaires ont été célèbres par leur valeur & leurs talens militaires, & dans le temps de leur inſtitution, ces derniers n'ont pas été inférieurs aux premiers. Ce fut le ſultan Amurath ſecond qui le premier établit en Turquie une armée permanente; ce fut lui qui, après avoir étendu le cercle de ſes conquêtes depuis l'Helleſpont juſqu'au Danube, forma le projet bien entendu de conſerver ſon empire par un corps de milice accoutumé à la diſcipline, & qu'il eut ſoin d'attacher à ſa perſonne par des privilèges particuliers.

Dans cette vue, il s'empara de chaque cinquième enfant de tous les chrétiens qui ſe trouvaient ſous ſa domination, & qui étaient âgés de moins de quinze ans. Il les confia pour

La Thrace.

deux ou trois années aux ſoins des laboureurs, chargés de les endurcir au travail, & de les élever dans la religion mahométane, & enſuite on leur enſeigna avec un ſoin particulier le maniment des armes. Pour les familiariſer encore mieux avec le carnage, on les accoutuma à faire l'eſſai de leurs ſabres ſur leurs priſonniers ou ſur les criminels. Lorſqu'on ſe crut parvenu à bannir de leur cœur tout ſentiment d'humanité, on les enrôla dans le corps des *Yennicheri* ou janiſſaires, & ils formèrent l'élite de l'armée turque. L'inſtitution de cette nouvelle troupe donna à cette époque une ſupériorité déciſive aux armes des Turcs; ils avaient adopté un ſyſtême de diſcipline, une organiſation bien combinée qui n'avaient point encore de modèle dans les armées des autres puiſſances de l'Europe. Ces légions fameuſes furent long-temps la terreur des nations environnantes, & on continua à les regarder du même œil juſqu'au milieu du dix-ſeptième ſiècle. A cette époque, la puiſſance des Turcs commença à reſter dans une ſorte de ſtagnation: leurs efforts pour s'agrandir, éprouvèrent bientôt de puiſſans obſtacles, & ce ralentiſſement forcé doit être conſidéré comme le prélude d'une décadence vers laquelle ils n'ont ceſſé de s'incliner depuis, & qui devient de jour

en jour plus effrayante pour eux. Plus les années s'écoulent & plus leur dégradation eſt ſenſible. La diſcipline de cette ſoldateſque féroce ne pouvait être protégée que par des ſouverains également féroces. Les ſultans n'eurent pas plutôt abandonné les camps pour ſe livrer aux débauches du ſérail, que les janiſſaires, ceſſant de reſpecter leur autorité, ſe révoltèrent à diverſes repriſes, & renverſèrent du trône le monarque qui leur paraiſſait indigne de tenir les rênes de l'empire. La Thrace.

Le Sultan Mahmud, qui redoutait l'eſprit guerrier & turbulent de ce corps, mit toute ſa politique à le plonger dans l'aviliſſement. Il permit que des hommes de la plus baſſe claſſe du peuple, que des gens à juſte titre regardés comme infâmes, s'enrôlaſſent dans les janiſſaires. Il en réſulta que ce corps fut conſidérablement augmenté & que ſa réputation dégénéra en proportion. Un grand nombre d'entr'eux ſont notés pour la poltronnerie, auſſi-bien que pour les vols & pour d'autres crimes dont ils ſe rendent journellement coupables, tandis que les autres énervés par la vie oiſive qu'ils mènent dans le ſein des villes, & par l'habitude de ſe livrer aux profeſſions les plus viles, ne conſervent rien de militaire que le nom de janiſſaire qu'ils continuent à

La Thrace. porter. Comme ce titre eſt héréditaire, il y a peu de Turcs, même parmi les gens de métiers & les marchands, qui ne ſoient enrôlés dans quelque *Odah* ou régiment de ſon choix, pour jouir du privilége du corps; ce qui l'exempte de recevoir la baſtonade ſur la plante des pieds & lui donne le droit de l'avoir ſur le dos, ainſi que l'honneur d'être étranglé quand il eſt condamné à mort. Il y a cent une légion de janiſſaires, & le Sultan eſt enrôlé dans la première, dont il eſt le chef; & à de certains jours, il reçoit ſa paye dans la ſeconde cour du ſérail, lorſqu'on leur diſtribue le pilau des cuiſines de l'empereur.

Celui qui veut y être admis, doit, en commençant & durant ſa jeuneſſe, être le garçon de cuiſine et le valet de ſon *Ortah* ou diviſion. Pendant ce noviciat, il eſt ſoumis aux ordres d'un caporal à qui il doit obéir aveuglement, comme dans les ordres monaſtiques, un jeune frère obéit à ſon ſupérieur. Ces novices portent une ceinture de cuir, ornée par-devant de deux larges plaques de cuivre. Ils ont ſoin des marmites & diſtribuent les portions; Ils ſont affranchis de ce ſervice ſitôt qu'ils ont des mouſtaches; ils portent imprimée à leurs bras & ſur la chair, la marque qui diſtingue l'*Odah* auquel ils appartiennent,

tiennent, & qui tracée avec de la poudre à canon, felon un procédé bien connu, ne peut plus s'effacer. Le premier *Odah* à pour fymbole un croiffant, d'autres ont des figures grotefques ou des figures d'animaux, comme un lion, un rhinocéros. La Thrace.

Le plus grand malheur qui puiffe arriver à un corps, eft la perte de fes marmites; & pour le prévenir, ils ont conftamment deux batteries de cuifine. Lorfque toutes deux ont été prifes par l'ennemi, la légion eft rompue, & on en forme une nouvelle à laquelle on donne de nouvelles marmites. Dans la dernière guerre, les Ruffes s'étant emparés du camp des Turcs, & employant leurs marmites en préfence des prifonniers, ceux-ci fe montrèrent extrêmement choqués & fcandalifés de cette profanation.

CHAPITRE IV.

Faubourgs de Conſtantinople. — Galata. — Péra. — Canal de la mer Noire. — Palais des Sultanes. — Maiſons des Grecs & des Arméniens. — Vieux châteaux ſur les deux bords oppoſés du Boſphore. — Commerce de Conſtantinople.

La Thrace.

L'ANCIENNE Byzance, dont les murs ſervent aujourd'hui d'enceinte au ſerail du Grand-Seigneur, placée ſur l'extrémité du cap qui ferme le port, préſente une forêt de cyprès, dont les cimes dominées par une infinité de coupoles couvertes de plomb, enrichies de boules dorées, le pyramident avec la tour du divan qui les ſurmontent. Ce grouppe d'une teinte ſombre ſemble ſe détacher du reſte du tableau, qui n'offre d'ailleurs d'autre variété que quelques grands édifices épais, dont les maſſes ſont trop fortes pour les objets qui les environnent.

En rentrant dans le canal, on trouve Galata, habitée par les négocians, & Péra où logent les miniſtres étrangers, Tophana ou la fonderie, puis le palais de *Bechik-Tache*, la

plus agréable & la mieux décorée de toutes les maisons du Grand-Seigneur ; enfin une suite de villages superbes, de kiosks charmans, dont les formes variées décorent des aspects sans cesse renouvellés par chaque effort des rameurs. Il n'est pas un angle, pas un contour qui n'offre & ne cache de nouvelles beautés. La rive d'Asie, moins couverte de bâtimens, offre des promenades délicieuses, des vallées arrosées par une multitude de ruisseaux, & ombragées par d'énormes platanes, dont les cîmes réunies forment souvent une voûte impénétrable aux rayons du soleil. La Thrace.

C'est dans ces asyles que le négociant vient se délasser de ses travaux, le musulman de son oisiveté, & quelquefois ses femmes s'égarant, s'échappent aux tristes gardiens qui les obsèdent. Vers le tiers de sa longueur, le canal forme un circuit qui produit sur la côte d'Asie un golfe, dont les bords sont occupés par des kiosks & jardins du Grand-Seigneur. Là, sont sur les deux caps opposés à l'Asie & à l'Europe, deux vieux châteaux ruinés, garnis d'un grand nombre de canons presque tous sans afût. Il paraît constant que cet endroit est celui ou Xerxès fit construire le pont de bateaux sur lesquels défila cette armée dont il couvrit la Grèce. Plus loin sur la côte d'Eu-

La Thrace.

rope, sont les villages de *Tarpia* & de *Bouyuckdéré*, où les ministres étrangers & les plus riches négocians ont des maisons charmantes. Au-delà sont quelques batteries inutiles & deux châteaux aussi peu redoutables que les premiers.

La ville de Galata a dû sa fondation aux Génois. Elle est aujourd'hui la résidence des marchands de toutes les nations, dont les magasins sont remplis de tous les articles que peut fournir le commerce d'Europe. Ce faubourg a quatre milles de circonférence; les Vénitiens prétendent y exercer une sorte de jurisdiction, & à l'entrée publique de leur ambassadeur, qui prend le nom de Baile, on lui présente les clefs à la porte.

Le grand faubourg de Péra, placé sur une hauteur très-élevée, a plus de deux milles de long. Les ministres des puissances étrangères y vivent généralement avec un grand faste; leurs palais sont magnifiques & délicieusement situés, particulièrement celui de l'ambassadeur de Suède. Il est bâti à l'endroit le plus élevé du lieu où l'on découvre le superbe port, le magnifique canal, la tour de Léandre au milieu des eaux, le sérail & ses jardins, Constantinople avec ses mosquées, le Pont-Euxin avec ses îles, Scutari & Chalcédoine en Asie de l'autre côté du détroit; au loin le mont Olympe tou-

jours couvert de neige, image des montagnes de Suède en hiver, des forêts de vaisseaux arrivant à toute heure d'Europe & d'Asie & y retournant, des milliers de chaloupes & celles du Grand-Seigneur qui sont dorées, voilà les perspectives de l'hôtel de l'ambassadeur de Suède à Péra, qui est orné d'un joli jardin séparé par un mur mitoyen d'une maison de derwiches, où est le mausolée du comte de Bonneval, avec son cimetère, qu'on apperçoit de la salle à manger de l'hôtel. Dans le mois de Ramadan, tous les minarets sont illuminés dès la fin du jour : alors, de l'hôtel de Suède, on en peut compter un très-grand nombre, tant en Europe qu'en Asie, à une, deux, trois galleries qui offrent l'aspect d'autant de cercles ou de couronnes de lumières. Celles de plusieurs minarets, arrangées avec symétrie, représentent des vaisseaux, le chiffre du Sultan, des croissans, & autres figures quelquefois mobiles au gré des vents.

La Thrace.

Les ministres des puissances étrangères vivent généralement à Péra avec un grand faste & une grande dépense. Pendant l'hiver & au temps du carnaval, leur société est montée sur un ton de gaieté plus marqué; mais leur commerce entre eux n'en est pas moins em-

enveloppés jusqu'au cou : lorsque je fus, pour la première fois, introduit dans une société où je fus invité à me placer au tandour, ce spectacle me parut grotesque.

La Thrace.

Parmi les drogmans qui sont leur résidence à Pera, plusieurs sont des descen dans des familles vénitiennes qui ont occupé cet emploi dès le temps des premières ambassades des européens à la Porte. Les Allemands & les Français avaient établi un séminaire de jeunes gens appelés enfans de langue, pris dans leur nation, pour remplir les places de ce genre ; & ce plan, il faut en convenir, a produit de bons effets.

C'est une chose singulière que la facilité avec laquelle ces gens parviennent à parler couramment sept à huit langues ; car Pera est une tour de babel pour la multitude, & quelquefois pour la confusion des langues.

Pour traiter les affaires avec les gens du pays, on ne peut se passer de ces interprêtes appelés *drogmans*. La Porte donne à ces drogmans un barat ou privilège pour la vie ; mais ils sont nommés par le ministre étranger. Ils étaient ci-devant résidans dans diverses villes de l'empire, pour les besoins du commerce de chaque nation ; mais depuis plusieurs années, l'office & le titre de drogman ont été

La Thrace.

mobiles, & le privilège en eſt acheté par de riches Grecs, pour mettre à couvert leurs perſonnes & leurs propriétés, contre cette eſpèce de vol appelé avanie qui les menace ſans ceſſe. Pour tout commerçant l'exception de droit de port eſt un avantage deſirable, auſſi bien que les immunités & privilèges dont jouit la nation à laquelle il s'attache pour un tel emploi. L'abus qu'on a fait de ces privilèges a éveillé depuis long-temps la jalouſie du gouvernement turc, qui viole continuellement ſes capitulations avec les nations de l'Europe, & qui reſtreint tant qu'il peut les conceſſions qu'il a faites. Immédiatement après la dernière paix, l'impératrice de Ruſſie, pour ſe concilier les Grecs, remplit tout l'Archipel de conſuls pris dans cette nation; ſon plan fut facilement démêlé par l'étendue qu'elle lui donna, & la Porte déclara qu'elle ne voulait pas qu'aucun ſujet de l'empire, non muſulman, remplit déſormais l'emploi de conſul.

Il y a dans Pera un collège appelé *medreſſeh*, où l'on élève les jeunes gens qui doivent être admis dans le ſérail, & qui eſt gouverné par le capi-baſchi. Cet établiſſement a été formé pour les enfans des Turcs que leurs parens veulent deſtiner à ce ſervice, & parmi leſquels le ſultan vient choiſir, dans une viſite de la

maiſon qu'il fait tous les ans; les plus ſpirituels ſont inſtruits dans l'iſlamiſme, & les ſciences que l'alcoran regarde comme permiſes, & les plus vigoureux dans les exercices militaire du ſabre & du djirit. Il s'élève dans cette maiſon plus de cinq cents jeunes gens de la capitale, parmi ceux qui donnent le plus d'eſpérance. La Thrace.

Le monaſtère des derviches à Pera, eſt un objet digne d'être vû, & qu'on laiſſe voir facilement, même aux Francs, à qui il n'eſt pas permis d'être ſpeſtateurs d'aucun autre acte religieux du culte mahométan.

On deſcend de Pera à Tophana, qui eſt encore un autre faubourg ſur le bord de la mer Noire, où la plupart des gens ſe rendent quand ils veulent aller ſe promener ſur l'eau. Rien n'eſt ſi agréable que l'amphithéâtre que forment les maiſons de Galata, de Pera & de Tophana; il s'étend du haut des collines juſqu'à la mer; Tophana eſt un peu plus élevé que les autres, mais il eſt plus petit. On voit à cent pas de-là l'arſenal, c'eſt une maiſon couverte de deux dômes qui a donné ſon nom à tout le quartier; les Turcs y fondent de fort bons canons; ils employent de bonne matière, & gardent d'aſſez juſtes proportions, mais leur artillerie eſt ſimple & ſans ornemens.

La Thrace.

Le Bosphore est un bras de mer séparant l'europe de l'Asie & liant le Pont-Euxin ou la mer noire avec la Propontide ou la mer de Marmara, il n'a pas plus de trois milles dans sa plus grande largeur, & souvent il n'en a qu'un. Il n'a guère que quinze milles de long, à compter de son entrée à la pointe du sérail. La nature a prodigué toute sa richesse dans la disposition & la beauté de ses rivages; de hautes montagnes, de larges baies & des promontoires couverts de bois se succèdent avec la plus agréable variété, & présentent des scènes supérieures à celles qu'offrent le détroit de Messine & celui de l'Hellespont. Quant à la culture, les rivages l'emportent sans comparaison, car ils sont couverts d'une suite non interrompue de villages & de jardins, & d'une population dont le total peut être regardé comme égalant celle de la capitale.

La navigation du Bosphore où dominent alternativement les vents du nord & du sud, est aussi incertaine que celle du détroit des Dardannelles. Horace l'appelle *insaniens*, épithète qui justifie la force des courans opposés dans le détroit, & qui a dû paraître encore plus juste aux anciens, vû l'état imparfait de la navigation chez les Romains.

Malgré les difficultés de la navigation, le

détroit n'en eſt pas moins couvert d'un nombre infini de barques & de batteaux de toute espèce ; ſes eaux abondent en poiſſons, les dauphins y ſont prodigieuſement multipliés, à la faveur des préjugés des Turcs qui ne les détruiſent point, & on les voit jouer en troupes sur la ſurface de la mer. La figure du dauphin était l'emblême des anciens Byzantins, & employée ſur le revers de leurs médailles. La Thrace.

Sur le rivage d'Europe, les pêcheurs élèvent des eſpèces d'échauguettes d'où ils obſervent avec une patience admirable l'approche des poiſſons en bancs entiers, qui troublent la tranſparence des eaux, & d'où ils donnent le ſignal pour faire agir leurs filets. Il ſe paſſe à peine une minute ſans qu'on voie des volées d'oiſeaux aquatiques appelés alcyons, reſſemblant à des hirondelles & volant en longues files d'une mer à l'autre. Comme on ne les voit jamais en repos, les Français les appellent les ames damnées. Les habitans du pays ont pour eux une ſorte de reſpect.

Les villages du côté de l'Europe ſont habités principalement par les Grecs, les Juifs & les Arméniens, mais ils ont des noms turcs & ſont ſous la juriſdiction des magiſtrats turcs. Bâtis fort près des bords de la mer, ils forment ſur le rivage une ſorte de rue le plus

La Thrace. fouvent très-étroite, les montagnes de Thrace laiffant peu d'efpace entre elles & la mer. après avoir dépaffé le grand arfenal de Tophana; l'objet qui attire l'attention eft le palais impérial furnommé le *jardin-des-melons*. Cet édifice, dans le goût chinois le plus exagéré, eft la réfidence favorite du fultan actuel; il eft accompagné d'un bois de cyprès dans lequel on voit beaucoup d'arbres ayant plus de fix pieds de tour.

C'eft fur le bord du canal & en avance fur la mer même, que ce chef-d'œuvre de l'architecture turque eft conftruit. Rien n'y a été épargné de ce qui pouvait l'embellir; il a plus de trois cents pieds de façade, il eft tout entier en bois; l'œil eft en quelque forte préparé à la profufion d'ornemens dont l'intérieur eft furchargé, par la décoration extérieure, riche des plus brillantes couleurs, & qui étale par-tout la dorure & le cuivre.

Comme dans toutes les maifons turques, les pièces qui fervent au logement des maîtres font au premier étage, après être montés nous entrâmes dans le grand falon de cent quatre-vingt pieds de long, & qui n'eft pas d'une hauteur proportionnée: il communique à plufieurs chambres de parade ornées avec toute la recherche du goût national; on n'y trouve

pas la simplicité & le bon goût, étrangers aux Turcs; ils ne cherchent que le brillant & l'éclat, produits par la vivacité & la variété des couleurs & de la dorure. Les dessus de leurs parquets, quoique réguliers, sont bisarres: ils n'entendent point la perspective; mais il faut convenir qu'on peut admirer leurs plafonds. Dans une des chambres, on voit une grande image du soleil d'un travail curieux, & dont les rayons sont d'un métal brillant. La Thrace.

Mais la magnificence ne serait pas entière, sans de nombreuses citations de l'alcoran, ou des éloges en vers, écrits dans chaque chambre en lettres d'or. Une de ces chambres est bâtie sur l'eau, avec une grille au plancher, par laquelle les dames peuvent s'amuser à pêcher. On y lit quelques vers à la louange de cette retraite, qui commencent par cette exclamation emphatique: *O Dieu! ô Dieu! quel lieu délicieux est celui-ci!* & dont les derniers instruisent le lecteur qu'il y a là un vivier, à quoi l'auteur a ajouté son nom & la date de sa composition poétique: derrière le palais sont des fontaines de marbre donnant de la fraîcheur aux kiosks qui sont d'une extrême légéreté.

La sultane Bey-Khan, âgée d'environ vingt-huit ans, belle femme, mais un peu grasse,

occupait ce palais : elle nous avait observé à travers une *jalousie*, appelée ainsi avec beaucoup de raison, & elle donna ordre à son esclave favori de nous faire les honneurs de sa maison.

La Thrace.

Nous fûmes conduits à la chambre du vivier : là, on nous servit du café, des confitures & des parfums avec une grande magnificence ; les soucoupes & les cueillers étaient d'or & enrichies de diamans. On nous présenta entr'autres une *confection* d'une odeur exquise, appelée conserve de rubis, soit de la qualité précieuse des ingrédiens qui la composent, soit de la poudre de rubis qu'on nous dit y entrer ; car c'est jusques-là qu'ils poussent la bisarrerie dans la pratique de l'art du confiseur.

Attenant le palais de la sultane, est la maison du pacha son mari, édifice modeste, réuni par une galerie à l'appartement de sa femme ; car c'est l'étiquette que le mari d'une sultane professe envers elle la soumission d'un sujet, & renonce au privilége accordé aux musulmans par leur prophète d'avoir plusieurs femmes.

Quand le sultan a fait connaître à un de ses favoris son dessein de lui donner pour femme une princesse de son sang, celui-ci doit répudier toutes ses premières femmes, renvoyer

ses concubines, & préparer un palais & une nombreuse maison pour sa future. Elle a sur lui une autorité absolue, dont le symbole est une petite dague à poignée, enrichie de diamans, qui est la seule dot qu'elle ait du sultan. La cérémonie des fiançailles se passe de la manière suivante: le sultan envoie au futur le poignard & un ordre conçu en ces termes: Princesse, je vous donne cet homme pour votre plaisir, & ce poignard pour votre vengeance. Muni de ces pièces, le futur pénètre avec respect jusqu'à l'appartement de la sultane. Elle le reçoit couchée sur son sopha; il lui fait trois profondes révérences, l'une en entrant, la seconde à mi-chemin, & la troisième à ses pieds, où il déclare sa passion & le bonheur auquel il aspire. A ces mots, elle se lève avec dédain, sans faire attention à lui, & saisit la dague comme pour le punir sur-le-champ de sa témérité: il tire alors l'ordre du sultan de son sein, le baise, l'applique à son front & le lui présente: elle le lit ou fait semblant de le lire; &, réconciliée avec le suppliant, elle s'écrie: la volonté du sultan soit faite. Aussitôt une cavalcade magnifique la conduit au palais préparé pour elle, avec toute la pompe orientale. Elle se retire d'abord, & il est certain qu'il est obligé d'arriver en ram-

La Thrace.

La Thrace.

pant jusqu'au pied du lit. Après cela, s'il se rend coupable de quelque infidélité, ou de quelque violation de son engagement, il est étranglé secrètement, ou au moins dépouillé de tous ses biens, sur la moindre plainte de la sultane. S'il est exilé ou disgracié pour des raisons politiques, on ne permet pas à sa femme de le suivre, & elle est mariée à un autre.

Quelques mois avant notre visite, le pacha avait été renvoyé à son gouvernement de Morée, & l'indulgente princesse lui avait donné avant son départ, vingt-cinq de ses plus belles esclaves.

En avançant sur la même rive, on trouve le village de *Kooroo-Chemch*, où sont les maisons des princes grecs, retournés de leurs gouvernemens de Valachie & de Moldavie, ainsi que les maisons de beaucoup de particuliers grecs.

Plusieurs de ces édifices, qui ont peu d'apparence, sont assez magnifiques en dedans; les distributions & les ameublemens ne diffèrent pas beaucoup de ce qu'on voit dans les maisons des plus riches Turcs: les murailles sont en stuc blanc, & souvent ornées de gravures apportées par les Francs; mais on y voit raremennt des tableaux.

Le marchand, qui passe le jour entier, les jambes

jambes croisées, à son comptoir dans le bazar, revêtu d'un méchant habit, arrivé dans sa maison sur le canal, est reçu par ses domestiques, s'habille richement en satin, en pelisses, & se réunit aux femmes qui composent sa famille & qui l'attendent pour leur repas du soir, où la gaîté naturelle à sa nation se déploie sans interruption & sans contrainte. La Thrace.

Les maisons des Arméniens ne sont guères moins nombreuses que celles des Grecs, & il n'y a pas beaucoup de différence entr'eux; mais chez les Grecs on tient plus de compte des femmes, on a plus d'égard & de considération pour elles. Les femmes & les filles des Arméniens sont regardées comme des servantes: ils se font servir à table par elles & ne les y admettent pas.

Au milieu du bosphore sont deux anciens châteaux opposés l'un à l'autre dans la partie la plus étroite du canal: c'est en cet endroit que les Perses, sous Darius, les Goths, les Croisés, les Sarrasins, ont à divers temps effectué leur passage d'Asie en Europe, & d'Europe en Asie; c'est-là que, selon Hérodote, Mandroclès jeta, par ordre de Darius, un pont de bateaux assez ingénieusement & assez solidement construit, pour que l'innombrable armée de ce prince y passât toute entière avec

La Thrace. facilité. Ces châteaux ont été bâtis par les empereurs grecs : ces mêmes châteaux ont été appelés les tours de l'oubli, pour avoir servi long-temps de prison à vie, & où l'on renferme encore les janissaires que l'on veut faire mourir. Ces forts n'offrent pas à la vue un effet agréable, parce que leurs toits sont en pointe & qu'ils n'ont point de créneaux ; mais la situation de celui qui est appelé *Roomily-Kissar*, château d'Europe, est vraiment frappante & romantique : l'autre, accompagné d'un village, couvre une langue de terres basses, abondantes en sources & fontaines de la plus belle eau, qui sont pour les chrétiens grecs l'objet d'une superstition ancienne & enracinée. Ils les appèlent *ayasma*, & regardent comme un acte salutaire de religion d'aller en boire abondamment, en récitant quelques prières.

Au village de Thérapia, le canal commence à s'élargir beaucoup sur une longueur de plus de quatre milles en s'avançant vers la mer Noire, & on apperçoit bientôt le beau rivage où est situé *Buyak-Dereb*. La beauté de cette situation l'a fait choisir par beaucoup de ministres étrangers pours leurs maisons de campagne. Ils y ont des maisons construites dans le goût oriental, que chacun perfectionne à

sa manière, en y ajoutant les commodités européennes. Pendant l'été il s'y rassemble une société nombreuse & variée. Les promenades du soir au clair de la lune y forment un spectacle des plus gais qu'on puisse voir : cet assemblage de différentes nations, des groupes nombreux de jolies femmes, leur air voluptueux, romanesque, & leurs vêtemens pittoresques, la fraîcheur du soir, le calme des eaux de la mer couverte de bateaux & d'amans donnant de sérénades à leurs maîtresses, & l'accord de toutes les parties de cette scène, conspirent à porter dans l'ame une jouissance délicieuse. La Thrace.

Les hauteurs qui sont derrière le village de Buyuk-Derch sont d'une beauté admirable ; le rivage opposé a aussi de grands traits de beauté ; le Lit du Géant, comme on l'appèle, est une montagne élevée ; à l'extrémité occidentale du rivage, est une prairie ou vallée, au milieu de laquelle est un petit bois de platanes d'une grosseur extraordinaire : le sultan va se promener de ce côté-là en été, & s'y amuse à voir des charlatans, des danseurs de corde du genre le plus grossier, délassement qu'il paraît aimer beaucoup.

De l'aqueduc, qui est à l'extrémité de la vallée, il y a un chemin d'environ quatre

La Thrace.

milles, qui conduit par une forêt au village de Belgrade, où résident encore quelques ambassadeurs. La forêt de Belgrade est très-grande, & s'étend le long de la côte de la mer Noire sur plus de cent milles. Le chataignier, le chêne & le platane y dominent & y sont d'une grande beauté; mais il est dangereux de se reposer sous ces ombrages délicieux, car les vipères y sont très-multipliées & très-venimeuses; & le bruit importun & fatigant d'un nombre infini de grillons, ne permettrait pas d'y goûter un moment de sommeil.

Le village de Belgrade est environné de tous côtés d'un bois épais formant une des plus belles forêts qu'on puisse voir. Il est amusant de voir, un jour de fête, les femmes grecques, élégamment vêtues, venir puiser de l'eau à une fontaine; la forme de leurs amphores ou cruches à deux anses, & les différentes attitudes qu'elles prennent en les portant sur leur épaule, retracent fortement l'antique; leurs danses, en tenant des guirlandes, et la musique assez grossière de leur lyre & des instrumens appelés *Zamboona* et *meskali*, font revivre aux yeux les usages de l'ancien temps.

Je fus présent à la cérémonie d'un mariage

entre un villageois & une villageoise; la fête commença par une danse d'hommes se tenant par la main, & animés par le son grossier d'un tambourin & d'un fifre; celui qui était à la tête portait un petit drapeau; les fiancés étaient soutenus chacun par deux hommes, & distingués par la richesse de leurs vêtemens; leurs cheveux ornés de longues & petites lames d'or ou de clinquant, & ceux de la mariée, en particulier, tellement pendans sur son visage, quils faisaient l'office de voile. Chacun des fiancés avait les mains liées ensemble avec une sorte de bracelet et des guirlandes de fleurs. Lorsque tout le monde fût rassemblé dans une salle où le *papas* avait fait ses préparatifs religieux, après avoir délié leurs mains & lu l'office grec, d'une manière expéditive, il les unit en plaçant sur leurs têtes des couronnes de papier doré, qui furent ensuite échangées entre elles. La dame du logis, placée entre les époux, tint sa main sur les couronnes pendant une courte prière durant laquel le *papas* appliqua cinq fois un cachet ou sceau sur la personne de la mariée, en l'avertissant que les parties qu'il avait ainsi scellées étaient consacrées exclusivement à son mari; l'encens & les bénédictions furent prodigués, & tous les parens des mariés les bai-

La Thrace.

La Thrace.

sérent l'un & l'autre sur les tempes ; ils furent ensuite conduits dans le salon, assis sur le sopha, où on les traita avec un grand respect, & on leur offrit différens rafraîchissemens, ainsi qu'aux personnes qui les accompagnaient. Pendant cette cérémonie, on apporta divers petits présens à la mariée qui paraissait excédée de fatigue, ainsi que des honneurs qu'on lui faisait. On rendait à ceux qui apportaient des présens, des bouquets de roses liés avec de petites lames dorées, en leur disant : *allez & faites comme nous.* On chanta ensuite un épitalame ; le *papas* était aidé en cela par quelques jeunes gens, & le peuple qui attendait les mariés, au bas de l'escalier, les reconduisit en procession & faisant le tour du village, ce qui termina la fête dans laquelle il paraît qu'on avait suivi religieusement tous les usages anciens.

En retournant à Buyuk-Dereb, on observe que le rivage d'Europe devient escarpé & paraît avoir été attaqué violemment par les eaux ; près des îles Cyanées, on voit des vestiges marqués de l'action d'un volcan, qui peuvent conduire à penser que c'est ensuite d'une explosion de ce genre, que la communication des deux mers a été ouverte.

Du côté de l'Asie, nous nous trouvâmes

rapprochés du grand château qu'on voit de *Buyuk-Dereb*, & qui a été bâti sur le lieu où était autrefois un temple de Jupiter *Urius*. La Thrace.

On y a découvert une inscription gravée sur le marbre, dont le sens est : « Le nautonier » qui invoque Jupiter Urius, en dirigeant sa » course vers les roches Cyanées ou vers la » mer Egée semée d'écueils dangereux, peut » naviguer en sûreté, s'il a fait un sacrifice » au dieu dont la statue a été posée par Philon » fils d'Antipater, comme un secours & un » augure favorables aux navigateurs ». Le marbre où est cette inscription est en Angleterre dans la collection du docteur Mead.

Près des ruines du château d'Europe est une grande église, & plus loin un couvent & une grande citerne que le peuple ignorant montre comme le tombeau d'un géant.

A l'exception du château d'Asie, d'un palais d'été du Sultan & d'une belle mosquée, les deux rivages se ressemblent, celui d'Europe n'est pas aussi habité, sur-tout par les Turcs.

Nous n'avons que des connaissances fort bornées sur les manufactures de Constantinople ; nous savons cependant qu'autrefois on ne fabriquait, à Constantinople, que des étoffes communes & de peu de valeur; la consommation en était fort bornée, malgré les efforts que

La Thrace. faiſaient les fabricans pour imiter celles que les négocians tiraient de la Perſe, des Indes & de l'Europe.

Dans les révolutions arrivées en Perſe ſous *Thamas Koulikan* & depuis la mort de ce prince, & ſur-tout pendant la guerre qu'il a faite aux Turcs, le prix des étoffes était conſidérablement augmenté; les payſans fatigués & las de vivre dans le trouble, déſertaient leur patrie & allaient s'établir dans des lieux plus paiſibles & moins expoſés aux horreurs de la guerre. C'eſt ainſi que la ville de Conſtantinople & ſes fauxbourgs ſe ſont peuplés d'un grand nombre d'ouvriers venus des Indes, de la Perſe & de l'Aſie.

C'eſt à peu-près dans ce temps-là qu'on fit des preſſes, des cylindres, des calandres, des ourdiſſoirs & autres machines propres à donner l'apprêt aux étoffes & néceſſaires à leur fabrication. Quoique les entrepreneurs à qui le viſir en avait confié la manutention n'aient pas de privilége excluſif, tout le monde s'en ſert, parce qu'on y apprête bien les matières premières & les étoffes; que tout s'y fait avec ſoin & avec la plus exacte probité, & que la main-d'œuvre eſt fixée à un taux modique, avec défenſe aux directeurs de rien exiger de plus ſans y être autoriſés par le

ministère. On sent que personne n'est tenté de se servir de la permission qu'on a laissé à tout le monde, de faire tout ce qu'il voudrait chacun chez soi; on trouve mieux son compte à avoir recours aux calandres publiques.

La Thrace.

Il y a à Scutari, qu'on regarde comme un des fauxbourgs de Constantinople, des fabriques de velours en couleurs & en or; les métiers en sont disposés comme les nôtres, mais les dessins en sont mauvais.

Quelques fabricans font, à Constantinople, certaines toiles qui ne sont pas à négliger, quoique celles de Salonique soient estimées beaucoup meilleures; ils ourdissent ces toiles, en sorte qu'elles aient une espèce de poil d'un côté, qui est celui qui doit être plus près de la chair, & ce n'est que le fil même qu'on laisse long & épais, à peu-près comme nos peluches de soie; ils en font certaines camisoles & jupons qui s'ouvrent par le devant, avec des manches larges pour mettre sur la chair nue quand on sort du bain, à cause qu'avec ce poil qu'ils retournent en dedans du côté de la chair, le corps est tout aussitôt essuyé fort commodément.

On y fabrique plusieurs espèces d'ouvrages en cuirs, très-bien travaillés, & entre autres

La Thrace. des selles de chevaux, avec tout l'attirail d'un fini extraordinaire.

On y apporte, depuis 1740, de très-beaux maroquins que l'on doit aux ouvriers africains que la famine dispersa dans toute la Turquie.

Tous les voyageurs & historiens s'accordent à dire que la situation de Constantinople est la plus agréable & la plus avantageuse de l'univers ; il semble que le canal des Dardanelles & celui de la mer noire aient été faits pour lui amener les richesses des quatre parties du monde : celles du Mogol, des Indes, du nord le plus reculé, de la Chine & du Japon, y viennent par la mer noire. On y fait passer, par le canal de la mer blanche, les marchandises de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de la côte d'Afrique, des Indes occidentales, & tout ce que l'Europe fournit de meilleur.

Aussi savons-nous que dès les temps les plus reculés, les Byzantins devinrent si puissans par cette position avantageuse, qu'ils osèrent imposer des droits sur les vaisseaux des autres nations qui passaient devant leur port pour entrer dans le Pont-Euxin, & qui en revenaient; mais les Rhodiens, qui étaient plus puissans qu'eux par mer, leur firent la guerre & les contraignirent de renoncer à ce droit.

Avant la découverte du cap de Bonne-Es-

pérance, lorsque les marchandises d'Asie se voituraient par terre ou par la Méditerranée, Constantinople était l'entrepôt d'un grand commerce. Dans le douzième siècle, il n'y avait aucune ville, excepté Bagdad, qui put lui être comparée pour le commerce : elle renfermait alors des marchands de tous les pays, qui y avaient tous formé des établissemens pour la traite des marchandises de l'Inde. La Thrace.

Depuis qu'on a doublé le cap de Bonne-Espérance, & que les marchandises des Indes arrivent par mer en Afrique & en Europe, le commerce de Constantinople est fort déchu; ce qu'il faut attribuer aussi à la servitude des habitans, qui sont, pour ainsi dire, privés de la propriété de leurs biens, & à la manière dont on traite les étrangers qui y sont exposés à de grandes avanies & à des pertes réelles.

Cependant, malgré ces raisons si propres à dégoûter les Francs du commerce de Constantinople, on y voit arriver bon nombre de leurs vaisseaux, & il n'y a guères de ces nations qui n'aient un ministre, plus pour protéger leurs marchands que pour des intérêts politiques, n'y ayant guères que l'empereur & les Vénitiens qui en aient à démêler avec la Porte, à cause de la proximité de leurs états.

La Thrace.

Les Anglais y ont fait pendant long-temps le commerce de la bijouterie. La concurrence des Français leur eſt devenue dangereuſe à cet égard. Les Français y ont auſſi un commerce aſſez conſidérable de leurs draperies de Carcaſſonne & d'autres endroits du Languedoc & du Dauphiné. C'eſt par la mer Noire que ſe tranſportent à Conſtantinople toutes les fourures qui viennent de Ruſſie : les pelleteries que les Turcs tirent de Ruſſie ſont des martres zibelines, des peaux d'hermines & des petits gris. A Conſtantinople, ainſi que dans les autres commerces du levant, il y a des courtiers, la plupart juifs, qui méritent aſſez la confiance de ceux qui les emploient.

CHAPITRE V.

Mœurs. — Habitudes & caractère des Turcs. — De la nourriture en général. — Des boiſſons, du vin, de l'opium, du café, du tabac, des parfums.

DE tous les ſujets d'obſervation que peut préſenter un pays, le plus important, ſans contredit, eſt le moral des hommes qui l'habitent; mais il faut avouer auſſi qu'il eſt le plus difficile; car il ne s'agit pas d'un ſterile examen des faits; le but eſt de ſaiſir leurs rapports & leurs cauſes, de démêler les reſſorts découverts ou ſecrets, éloignés ou prochains, qui, dans les hommes, produiſent ces habitudes d'*actions* que l'on appèle *mœurs*, & cette diſpoſition conſtante d'eſprit que l'on nomme caractère : or, pour une telle étude, il faut communiquer avec les hommes que l'on veut approfondir; il faut épouſer leur ſituation, afin de ſentir quels agens influent ſur eux, quelles affections en réſultent; Il faut vivre dans leur pays, apprendre leur langue, pratiquer leurs coutumes; & ces conditions manquent ſouvent aux voyageurs : lorſ- La Thrace

La Thrace. qu'ils les ont remplies, ils leur reste à surmonter les difficultés de la chose elle-même, & elles sont nombreuses; car non-seulement il faut combattre les préjugés que l'on rencontre, il faut encore vaincre ceux que l'on porte. Le cœur est partial, l'habitude puissante, les faits insidieux & l'illusion facile. L'observateur doit donc être circonspect sans devenir pusillanime, & le lecteur obligé de voir par des yeux intermédiaires, doit surveiller à-la-fois la raison de son guide & sa propre raison.

Lorsqu'un européen arrive en Turquie, ce qui le frappe le plus dans l'intérieur des habitans, est l'opposition presque totale de leurs manières aux nôtres; l'on dirait qu'un dessein prémédité s'est plu à établir une foule de contraste entre les hommes & l'Asie de ceux d'Europe.

Un caractère également remarquable, est l'extérieur religieux qui règne sur les visages & dans les propos, & dans les gestes des habitans de la Turquie; l'on ne voit dans les rues que mains armées de chapelets.

Il est encore, dans l'intérieur des Orientaux, un caractère qui fixe l'attention de l'observateur; c'est leur air grave & flegmatique dans tout ce qu'ils font & dans tout ce qu'ils

difent, au lieu de ce vifage ouvert & gai que chez nous l'on porte ou l'on affecte. Ils ont un vifage ferein, auftère ou mélancolique; rarement ils rient : s'ils parlent, c'eft fans empreffement, fans gefte, fans paffion. Ils écoutent fans interrompre, & ils gardent le filence des journées entières; s'ils marchent, c'eft pofément & pour affaires; toujours affis, ils paffent des jours entiers rêvant, les jambes croifées, la pipe à la bouche, prefque fans changer d'attitude.

La hauteur, qui détourne les Turcs de fe communiquer aux étrangers; la prévention, qui leur fait méprifer tous ceux qui ne font pas éclairés des lumières de l'iflamifme, la vanterie & l'efprit menfonger des Grecs, ne permettent pas à un étranger de s'inftruire facilement, par un commerce fuivi avec les uns & avec les autres, de ce qui pourrait donner une parfaite connaiffance de leur caractère naturel; ces moyens, praticables au milieu d'un peuple plus civilifé, échouraient ici; & ce n'eft que par des recherches obftinées & fuivies pendant quelques années, & dans une pofition favorable, qu'on peut tracer un tableau qui ait quelque vérité, & qui ne foit pas altéré par les préventions & les faux juge-

mens, ou par la légèreté à admettre des faits sans assez d'axamen.

La Thrace.

C'est aux loix canoniques que les Musulmans sont redevables de ce genre de vie simple & frugal, qui, de siècle en siècle, s'est perpétué chez eux sans beaucoup d'altération. Comme elles prononcent sur la nature des comestibles, en déterminant la pureté ou l'impureté légale des uns & des autres, il n'est point de Mahométan qui, conformément aux préceptes de sa religion, ne soit très-circonspect sur la qualité des mets, & de tout ce qui est dans l'ordre des alimens.

De toutes les viandes de boucherie, celle du mouton & celle de l'agneau sont presque les seules dont ces peuples se nourrissent. Le bœuf paraît rarement sur leurs tables; la volaille est très-commune, même dans les maisons les moins aisées. Si les Mahométans mangent peu de gibier, c'est moins par dégoût pour cette viande, que dans la crainte de se nourrir d'un animal immonde qui aurait pu être tué contre l'esprit de la loi: d'ailleurs il en est beaucoup qui ont pour principe de ne jamais maltraiter les animaux; aussi dans aucun temps on ne voit chez ces peuples, ni parmi les princes, ni parmi les grands, ni parmi les simples

ſimples citoyens, un goût bien marqué pour la chaſſe. La Thrace.

Les Ottomans n'ont pas plus de goût pour le poiſſon que pour le gibier; il en eſt peu qui en mangent, & rien de ce qui appartient au genre des coquillages. Quant à la viande du porc & du ſanglier, tous les peuples muſulmans ont pour elle la plus grande averſion; ainſi il n'entre jamais de lard dans l'aſſaiſonnement d'aucun de leurs mets.

Ils font toute l'année un grand uſage des végétaux, des légumes, de la pâtiſſerie, du laitage, des ſucreries, & des fruits qui ſont délicieux dans toutes les contrées de l'orient; au reſte leur cuiſine eſt aſſez bonne. Ils ont une multitude de plats très-ſains & très-appétiſſans; les entrées, les entremets, les rôtis même, qui ſont ordinairement de mouton ou d'agneau, ne ſe ſervent que coupés par petits morceaux; jamais ils n'ont beſoin de couteaux ni de fourchettes. La volaille que l'on met à la broche eſt cuite de manière que l'on peut aiſément la découper & s'en ſervir avec les doigts; la nation aime d'ailleurs de préférence toutes ſortes de viandes hachées & préparées avec des végétaux; c'eſt ce que l'on appelle *dolma*.

La pâtiſſerie eſt auſſi un plat favori de ces

La Thrace. peuples; on en fait d'une grandeur énorme, en viandes, en légumes, en fruits, en confitures: ces mets ressemblent, par leur légèreté & leur délicatesse, aux gâteaux feuilletés que l'on fait en Europe. Les cuisiniers, dont la plupart sont Arabes, excellent dans ces sortes d'apprêts. Les Mahométans ne font pas un grand usage des épiceries; la canelle, la gérofle, la noix muscade, la moutarde, les sauces fortes, sont bannies de leurs tables.

Les repas de société ne sont pas connus chez eux. Dans presque toutes les maisons, particulièrement dans les familles distinguées, les hommes mangent séparément de leurs femmes : ils font deux repas par jour; ils dînent entre dix & onze heures du matin, & soupent à l'entrée de la nuit, une demi-heure avant le coucher du soleil. Le père de famille fait presque toujours seul ses repas: quels que soient leur état & leur âge, rarement les enfans mangent avec lui; c'est la suite du respect profond dans lequel on les élève pour les auteurs de leurs jours; & même dans beaucoup de maisons ce sont eux qui servent à table; le père, l'ayeul, l'oncle & les convives les plus ordinaires, sont les parens, les amis intimes, & les cliens attachés à leur fortune.

Les enfans dînent & soupent ensemble; la

femme fait ses repas seule dans son *harem*. Si elle a des filles, elle mange avec elles : lorsque le *harem* est composé de plusieurs femmes, chacune a sa table particulière, attendu que dans l'économie domestique, tout est absolument distinct & séparé entre elles ; cet ordre était nécessaire pour éviter les tristes effets de la jalousie & de la rivalité. Il est peu d'exemples que deux femmes vivent ensemble ; si le même hôtel réunit la mère, des sœurs, des tantes, des nièces, elles font aussi leurs repas séparément ; à moins qu'elles ne soient intimément liées entre elles : mais les filles esclaves du *harem*, qui par-tout servent de femmes-de-chambre, font leurs repas en commun ; les autres domestiques en usent de même. La Thrace.

En général les tables ne sont que pour quatre, cinq ou six personnes au plus ; elles ne doivent point être comparées à celles des Européens, parce que dans aucune maison mahométane, il n'existe de salle à manger, & qu'à l'heure du repas chacun se fait servir dans son appartement. Dans la belle saison, plusieurs se font un plaisir de prendre leurs repas dans les endroits les plus gais de la maison ; ils se livrent à ce goût, d'autant plus aisément, que le service de la table chez eux n'attire pas un grand attirail : à l'heure du dîner des va-

La Thrace.

lets apportent sur la tête les plats rangés sur des espèces de plateaux. Les tables sur lesquelles on dîne sont petites, rondes & de cuivre bien étamé; elles sont placées sur une espèce d'escabaut qui leur sert de pied, & pardessous est une grande toile blanche ou bigarrée, que l'on étend, pour plus grande propreté, sur le parquet devant le sopha. Un ou deux amis avec le maître y sont assis sur les genoux, ou bien un pied allongé sous la table; les autres se placent tout autour sur des carreaux qui tiennent lieu de chaises.

La plus grande simplicité règne dans ces repas; on n'y voit ni nappe, ni assiettes, ni fourchettes, ni couteaux; plusieurs morceaux de pain sont épars sur la table, garnie aussi d'une salière simple, de cueillères de bois ou de cuivre : alors un domestique présente au maître de la maison, & à chacun des convives une serviette brodée aux deux bouts; on la jette d'un côté sur l'épaule droite, & on s'en couvre de l'autre le sein & les cuisses; on donne en même-temps à chacun une serviette ordinaire pour s'essuyer les doigts : on en a besoin à tout moment, parce que les premiers doigts de la main tiennent lieu de fourchettes.

Dès que le dîner est servi, chacun porte la main au plat, & c'est toujours le maître

qui commence. Le ſervice eſt prompt, les mets ſe ſuccèdent avec célérité, à peine a-t-on quelquefois le temps d'en prendre trois ou quatre bouchées. Dans les grandes maiſons, le dîner eſt compoſé de vingt-cinq à trente plats. Le potage eſt ſervi le premier & le *pilau* le dernier. C'eſt un mets national fait de riz cuit au bouillon, auquel on ajoute quelquefois de l'agneau & du mouton ou de la volaille. Ce n'eſt que pour ces deux plats qu'on préſente des cuillers.

Le *Khoſch'ab*, par où ſe terminent tous les repas, eſt une boiſſon douce, faite avec des piſtaches, des raiſins ſecs, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, des abricots, ou autres fruits cuits au ſuc & avec beaucoup d'eau : dans les maiſons opulentes, on y ajoute quelquefois de l'eau roſe, de cèdre, de fleurs d'oranges, ou d'eſſence de mûre.

Cette boiſſon eſt preſque la ſeule dont on faſſe uſage. Peu de perſonnes demandent à boire pendant le repas, ſur-tout en hiver, & on ne leur préſente que de l'eau pure dans de grands vaſes de chriſtal. Chez les Européens, celui qui boit porte la ſanté aux autres ; chez les Ottomans c'eſt le contraire. Lorſque quelqu'un a bu ſoit à table, ſoit hors de table,

La Thrace.

toute la compagnie le ſalue en portant la main droite ſur le ſein ou ſur la tête, en proférant des paroles qui répondent à *grand bien vous fasse.* Cet uſage eſt général dans la nation, ſur-tout parmi les gens de qualité.

On commence & on finit le repas par une courte prière, telle qu'elle eſt preſcrite par la religion. On ne ſe met jamais à table ſans ſe laver les mains, & l'on n'en ſort point ſans ſe nettoyer la barbe & les moſtaches avec l'écume de ſavon. C'eſt une eſpèce d'ablution à laquelle tous ſe ſoumettent, non-ſeulement par propreté, mais encore par obéiſſance à la loi qui impoſe ce devoir à tout muſulman. Au ſortir du dîner, on préſente la pipe & le café, & c'eſt par où ſe terminent tous les repas, ſoit de jour, ſoit de nuit.

Ces uſages ſont preſque univerſels. Les grands dîners & les grands ſoupers, les tables ſomptueuſes, en un mot, les feſtins n'y ſont point connus chez eux, excepté dans les nuits du *Ramaζan*, où les parens ſe raſſemblent avec leurs amis les plus intimes, & où le grand viſir traite avec pompe les différens ordres de l'état. Dans tout le reſté de l'année, il n'eſt jamais queſtion de ces fêtes ou de ces repas de ſociété, ni au ſérail, ni à la cour, ni dans aucune

maiſon particulière, ſi ce n'eſt à l'occaſion des noces & de la circonciſion des enfans.

Les Mahométans en général mangent peu de pain; mais nous remarquerons qu'ils ont pour cette première nourriture de l'homme un ſentiment de reſpect qui leur eſt particulier: ils n'en parlent jamais qu'avec une eſpèce de vénération, comme étant le plus précieux don du ciel; pluſieurs mêmes ne ſe mettent jamais à table qu'ils ne commencent par baiſer reſpectueuſement le morceau qui eſt devant eux. Le pain du ſérail eſt ſupérieur à tous; on le fait dans le palais même. Cette boulangerie fournit chaque jour le pain néceſſaire à la table du ſultan, des dames de ſon *harem*, & des principaux officiers du ſérail.

Au reſte, le gouvernement a pour maxime de régler le prix des denrées & celui du pain & de preſque tous les comeſtibles, qui d'ailleurs ſont exempts de droits à Conſtantinople & dans la plupart des autres villes de l'empire. A Conſtantinople, cette partie de la police eſt du reſſort du juge ordinaire de la capitale. L'un de ſes vicaires fait deux ou trois ſois la ſemaine une tournée générale dans la ville pour vérifier le poids & la qualité du pain & examiner les balances avec leſquelles on pèſe la viande & les autres articles. Il fait ordi-

naiſement cette courſe à cheval & avec un cer-
La Thrace. tain appareil. Il eſt précédé de quatre janiſſaires en grand uniforme, & ſuivi de pluſieurs bas-officiers, parmi leſquelles ſont auſſi des exécuteurs publics portant le *falaca.* C'eſt un inſtrument avec lequel on donne la baſtonade ſur la plante des pieds. Ceux qu'on ſurprend en malverſation ſubiſſent ce châtiment dans le moment même, au milieu de la rue, & toujours devant leur boutique ou leur magaſin.

Les courſes que fait le ſultan, *incognito*, dans les différens quartiers de la capitale, ont preſque toujours pour objet la même ſurveillance. Il en eſt de même de celles du grand viſir qui ſont encore plus fréquentes. Ce premier miniſtre a le plus grand intérêt de voir par lui-même l'état des comeſtibles; ſa ſûreté perſonnel en dépend. Il fait ces courſes toujours traverſti & à cheval: ſes perquiſitions ſont très-rigoureuſes. Un ancien uſage l'oblige, deux fois l'an, quelques jours après la célébration des deux fêtes du Beyram, de faire ces courſes publiquement & avec un certain appareil.

Les Mahométans ſont auſſi ſobres dans le boire que dans le manger. L'eau eſt l'unique boiſſon de la majeure partie de ces peuples. Les grands ſont communément uſage d'une

liqueur douce qu'on appelle *Scherbeth* : il y en a de simple pour le peuple & de composée pour les maisons opulentes. L'ingrédient qui domine dans le premier est le miel & le sucre rafiné ; l'autre est une composition faite de jus de limon ou d'orange, de citron, d'orange de cèdre, de violettes, de roses, de safran, de tilleul, d'épine-vinette. Chez les grands, on conserve ces différens *Scherbeths* dans des vases de porcelaine ou de christal, & dont une ou deux cuillerées, mêlées dans un verre d'eau, offrent aux mahométans le breuvage le plus délicieux.

Les foudres du *Courann* contre le vin & toute liqueur qui a la vertu d'enivrer, les font rejeter encore aujourd'hui avec horreur par tous les dévots & par tous les zélateurs de l'Islamisme. Nonobstant l'extrême sévérité de ces défenses, l'histoire nous apprend que dans tous les siècles, des mahométans de tous les ordres ont transgressé plus ou moins publiquement ce point capital de la loi du prophète. On voit encore des violateurs de ce précepte dans les différentes classes de la nation : mais ils ont le plus grand soin, sur-tout les personnes d'un certain rang, de n'en faire usage qu'avec la plus grande circonspection : ils n'en boivent presque jamais qu'à leur sou-

La Thrace.

per, afin d'ensevelir dans leur lit l'odeur du vin & les dangers de leur prévarication. Celui qui est sujet à cette passion ne s'ouvre ordinairement qu'au plus affidé de ses domestiques; lui seul apporte à son maître les flacons, qu'il donne pour des tisannes prises chez l'apoticaire; lui seul le sert à table, & lui présente sa boisson dans des coupes de cuivre ou d'argent, pour en dérober la couleur aux yeux des enfans & du reste de la famille. En général, on use à cet égard de la plus grande réserve, pour ne pas se perdre de réputation dans l'esprit public. Parmi les officiers des différens ordres de l'état, on en connaît peu qui fassent usage du vin; la religion & la crainte de nuire à leur fortune les retiennent également. Ce vice est encore bien plus rare chez les *Oulemas*, ministres de la religion & de la loi; mais les *Derwichs*, quoique voués à l'état monastique, y sont plus enclins que personne, ainsi que les soldats, les marins, & une partie de la bourgeoisie & du peuple. Ceux des mahométans qui, au mépris de la religion & de la loi, boivent du vin, ne se font pas scrupule non plus de boire de l'eau-de-vie, qui est presque la seule liqueur forte connue dans tout le Levant. Au reste, ils ne connaissent ni la bierre, ni le cidre, ni le punch. L'opium chez eux sup-

plée à toutes ces boissons si communes en Europe. La Thrace.

La nation ne cesse pas de se livrer avec fureur à ce spécifique si nuisible à la santé. On attribue à l'opium la vertu d'exciter des sensations voluptueuses, & d'enivrer l'esprit d'illusions & de charmes imaginaires des empiriques, dont le pays abonde, en exagérant les avantages, sur-tout sa qualité soporifique, & celle de restaurer les estomacs faibles & débiles.

Les différentes sortes d'opiats que l'on en fait depuis quelque temps, s'appellent *madjounn*. Les effets en sont plus ou moins violens, selon la qualité des ingrédiens qui le composent & la force des tempéramens. Le *madjounn* ordinaire, est un mélange d'opium, de pavot, d'aloès & de diverses épiceries. Les personnes opulentes y ajoutent encore de l'ambre gris, de la cochenille, du musc, & autres aromates ou essences précieuses. On y met encore plus de rafinement pour celui qui est destiné à l'usage du sultan & des grands de l'empire. On y emploie les perles fines, les rubis, les émeraudes & le corail, réduits en poudre. Aussi distingue-t-on ces opiats sous le nom d'électuaire précieux, ou plutôt spécifique de pierres fines. Le moindre pot revient à trois

ou quatre cents piaſtres, environ mille livres.

La Thrace.

On a peine à concevoir la quantité de ces différens *madjounns* qui ſe conſomment dans l'empire. Ceux qui en font le plus d'uſage, ſont les perſonnes qui ont abandonné le vin, ſoit par raiſon de ſanté, ſoit par un retour de ſcrupule de dévotion : elles s'en dédomagent alors amplement par cet opium, dont le plus ſimple, à l'uſage du peuple, eſt ordinairement préparé en forme de pilules. On les porte ſur ſoi dans de petites boîtes, & on en prend une ou deux, pluſieurs fois dans la journée, tantôt avec un demi-verre d'eau, tantôt avec une taſſe de café.

On doit encore ranger dans la claſſe de ces électuaires le *tennſoukh*, ou il n'entre aucune eſpèce d'opium. Il eſt compoſé de muſc, d'aloès, d'ambre gris, de perles fines, d'eau de roſe, quelquefois même d'eſſence de roſe; on en fait de pluſieurs formes avec des moules, mais toujours plates, les deux ſurfaces unies. Un très-grand nombre de mahométans, les femmes, ſur-tout, portent conſtamment ſur eux de ce *tennſoukh*, à cauſe de l'odeur agréable qu'il exhale; pluſieurs même, par un raffinement de volupté, le prennent en petits morceaux avec une taſſe de café. Le goût extrême de la nation pour tous ces ob-

jets, eſt un moyen de fortune pour une infinité de citoyens qui en font le commerce. Pluſieurs d'entre eux ſont ſpécialement attachés au ſérail & aux hôtels des grands. Les médecins & les chirurgiens, en vertu d'un ancien uſage, ſont tenus chaque année vers l'équinoxe du printemps, d'envoyer à tous les ſeigneurs dont ils ont la confiance du *madjounn* & du *unnſoukh* de différentes compoſitions faits par eux-mêmes ou ſous leurs yeux. Cette attention leur vaut en retour les préſens les plus riches. Nous n'ajouterons plus qu'un mot, c'eſt qu'aujourd'hui l'uſage de ces différens ſpécifiques eſt auſſi général que celui du café, du tabac & des parfums.

Il n'eſt point de ville, de village, de bourgade, dans toute l'étendue de la monarchie, qui n'ait ſes cafés. On en voit par tout, même dans les promenades publiques, & le long des grandes routes. La plupart ſont bâtis en forme de *kioſckhs* & preſque toujours dans les ſites les plus gais & les plus attrayans. Dans les campagnes, ils ſont ombragés par de grands arbres, ou par des treillages de vignes, & garnis au dehors de larges bancs qui tiennent lieu de ſopha. Par-tout ils ſont fréquentés à chaque inſtant du jour. Dans les villes les gens oiſifs y paſſent des heures en-

métans, chez les chrétiens, dans les maiſons, dans les bureaux, dans les magaſins, dans les boutiques, à la ville ou à la campagne, les maîtres du logis commencent toujours par préſenter du café. Si la viſite eſt longue, on en donne une ſeconde, même une troiſième, à des repriſes différentes. Il eſt vrai que chez eux les taſſes ſont petites; il en faut deux ou trois pour en faire une de celles dont on ſe ſert en Europe. On les préſente toujours ſur des ſoucoupes, ou plutôt dans d'autres taſſes pour empêcher qu'on ſe brûle les doigts. Elles ſont communément de cuivre, d'argent ou de vermeil; chez les grands elles ſont d'or & ſouvent même enrichies de pierreries.

La Thrace.

Nous ne parlerons pas ici des bonnes ou des mauvaiſes qualités du café; nous n'examinerons point s'il eſt nuiſible ou non à la ſanté; s'il a la vertu de chaſſer le ſomeil, d'aider la digeſtion, de précipiter les alimens, d'éteindre les aigreurs; s'il a une propriété corroſive; s'il eſt plus utile aux perſonnes graſſes & pituiteuſes qu'aux hommes maigres & bilieux : cette diſcuſſion appartient aux gens de l'art; mais, à en juger par l'expérience d'une nation qui en fait l'uſage le plus immodéré, il eſt difficile de croire que le café ſoit ennemi de l'homme.

La Thrace. On n'eſtime dans tout le pays que le *moka* ; ſa préparation eſt des plus ſimples : après avoir torréfié le grain, on le pile, on le réduit en poudre très-fine dans un mortier de bois, de marbre ou de bronze ; on en met cinq ou ſix petites cueillerées dans une cafetière de cuivre étamé, au moment que l'eau bouillonne, & on a ſoin de retirer ce vaſe toutes les fois que l'écume s'élève, juſqu'à ce qu'abſorbé par l'eau, elle préſente avec elle une ſurface unie. On ne conſerve jamais le café grillé & pilé que dans des ſacs ou des boîtes de cuivre que l'on ferme hermétiquement pour empêcher qu'il ne s'évapore ; plus il eſt frais, & plus il eſt agréable : auſſi dans les grandes maiſons on a ſoin d'en brûler tous les jours.

On en trouve d'ailleurs dans une infinité de boutiques, uniquement établies pour la vente du café frais. A Conſtantinople, comme dans toutes les grandes villes de l'empire, il y a encore un endroit public, un magaſin immenſe, où l'on ne fait que brûler & piler du café ; celui de moka l'eſt toujours ſéparément de celui des îles : une infinité de citoyens y apportent le leur en grains, & moyennant quelques ſous on le leur rend torréfié, moulu & tamiſé. Les directeurs de cet établiſſement ne ſe permettent jamais la moindre malverſation,

malversation, ni dans le poids, ni dans la qualité du café que chacun leur apporte.

La Thrace.

Les Mahométans n'en prennent jamais ni au lait ni à la crême, moins encore avec du sucre. Ce peuple n'aime point à altérer le goût naturel de ce breuvage; on a coutume cependant de présenter à ses amis, des confitures sèches ou liquides avant le café que l'on offre dans le cours de la journée; mais pour celui que l'on donne au sortir des repas, cet usage n'a jamais lieu.

Comme le café, on peut dire que le tabac est d'un usage universel chez les Ottomans; il y est même porté à l'excés. Livrés à cette habitude dès l'enfance, il n'est presque pas de Musulman qui ne fume six, dix, & même vingt pipes par jour; réunissant le luxe à la volupté, ils mettent autant de recherche dans la beauté des pipes, que dans la qualité du tabac. Les tiges en sont ordinairement de jasmin, de rosier, de noisetier, de cerisier, &c.; elles sont garnies dans leur étendue en argent & en or, & toujours terminées par des morceaux d'ambre blanc, d'ambre jaune ou de corail très-artistement travaillés; celles des femmes de condition sont enrichies de pierreries. Le commun du peuple n'en a que de très-simples, qui sont plus ou moins lon-

La Thrace. gues; les noix qui servent de fourneaux au tabac, sont d'une terre très-fine préparée avec un art particulier : il y en a même qui sont dorées.

Comme il est de la politesse chez eux d'offrir des pipes à tous ceux qui se présentent dans leurs maisons ; on voit dans leurs antichambres, & même dans les sallons des grands, vingt, trente, quarante de ces longues pipes rangées verticalement dans des entailles de tablettes faites pour cet objet. Assis le long du sopha qui garnit le pourtour de la chambre, chacun a la sienne posée sur le tapis ou la natte qui couvre le parquet; cependant le fourneau pose sur une petite assiette ronde de cuivre ou d'étain, destinée à recevoir les cendres du tabac à mesure qu'il se consume : lorsqu'on est dans des pièces de médiocre grandeur, les pipes se croisent tellement, qu'il faut une attention extrême pour ne pas exposer ses dents aux chocs qui pourraient en résulter. Que deux hommes seulement fument dans une chambre, sur-tout en hiver, on y est dans un atmosphère qui ressemble à un brouillard épais; les habits, les fourures, les vêtemens, les meubles, en un mot, tout ce qui est dans les maisons, est empregné de l'odeur du tabac.

L'usage de fumer est si général & si fréquent, que ceux qui y sont le plus adonnés, ne sortent jamais de leurs maisons qu'ils n'emportent avec eux leur tabac & leur pipe. Ils mettent le tabac dans un petit sac de satin, ou d'une étoffe de soie; & la pipe, brisée en deux ou trois morceaux qui se remontent avec des vis d'argent, est renfermée dans un étui de drap attaché à la ceinture sous l'habit: en été sur tout, on ne va jamais se promener, soit dans les promenades publiques, soit dans les environs des villes, soit à la campagne, sans avoir sur soi ces objets de volupté, devenus de véritables besoins. Les seigneurs se les font porter par des laquais qui les suivent: assis sous un arbre ou sur le gazon, le Musulman allume sa pipe, prend une tasse de café, profère respectueusement le nom de Dieu, soumet sa destinée aux décrets du ciel, & se croit dans ce moment le plus heureux des mortels.

La Thrace.

Enfin, tel est le goût des Musulmans pour la pipe, qu'ils ne la quittent pas même en écrivant; leur manière d'écrire le permet, puisqu'ils travaillent assis sur un sopha, le corps droit, le dos même appuyé contre le coussin & le papier posé sur un carton fin qu'ils tiennent de la main gauche: un subalterne ne se

La Thrace.

permet jamais de fumer devant son chef ou devant un officier supérieur en grade ; ces loix de décence sont également observées par les enfans à l'égard de leur père, de leurs ayeux, de leurs oncles, &c. chacun d'eux ne fume qu'en son particulier ou dans la société de ses égaux. Indépendamment de la pipe, depuis quelques années, les Ottomans montrent aussi beaucoup de goût pour le tabac rapé ; presque tous les grands en prennent, & leur exemple gagne insensiblement dans les autres classes de la nation.

CHAPITRE VI.

Parure. — Couleur. — Effets. — Mobilier. — Equipages. — De la propreté. — De la peste.

LES préceptes de la loi sur la simplicité du vêtement ne sont plus aujourd'hui scrupuleusement observés par la nation ottomane. Si l'on excepte les *oulemas* & quelques dévots parmi les laïcs, toutes les familles opulentes font usage des habits de soie & des plus riches étoffes. Celles des Indes sont le plus recherchées. Leur diversité est infinie, tant pour le prix que pour la qualité; il y en a d'unies, de rayées en fleurs de toute espèce, en soie, en or & en argent. Ces deux dernières qualités ne sont cependant que pour l'usage des femmes; les hommes ne portent jamais ni or, ni argent sur leurs habits. La Thrace.

Parmi les étoffes des Indes, il faut distinguer les *schals* qui sont d'une laine extrêmement fine & du plus grand prix; ils ont la forme d'un carré long. Les plus amples de ces *schals*, qui ont communément douze pieds de

La Thrace.

long sur quatre de large, pourraient passer dans une bague; ils servent de ceinture aux hommes comme aux femmes, tout le long de l'année. En hiver, les hommes soit à pied, soit à cheval, s'en couvrent la tête pour se garantir du mauvais temps; les dames d'un certain rang les préfèrent aux mousselines les plus précieuses, & aux étoffes le plus richement brodées. Le peuple porte des schals communs & travaillés dans le pays.

Les pelleteries sont le plus grand luxe de l'un & l'autre sexe. Il n'est point de simple artisan, de soldat, de paysan qui ne porte en hiver une pelisse de peau d'agneau, ou de mouton, de chat, d'écurueil, &c.; l'hermine, la martre, le renard blanc, le petit gris, mais sur-tout la zibeline, forment les garde-robes des familles opulentes & des personnes distinguées. Ces fourrures sont aussi les habits de gala des ministres, des seigneurs de la cour, & des principaux officiers de tous les ordres de l'état. Ce n'est jamais une affaire de mode, mais un devoir d'étiquette, de prendre ou de quitter quatre fois l'année ces différens vêtemens. Les jours en sont fixés tous les ans à la volonté du souverain.

Le renard noir, la plus précieuse de toutes les pelleteries est réservée à S. H., aucun

grand dans l'empire n'a la liberté de porter cette fourrure. Il arrive quelquefois que le monarque en fait présent au grand visir, & alors il est permis à ses ministres de s'en revêtir dans les grands jours. Lorsque le sultan accorde cet honneur à un *pacha* ou à un seigneur de la cour, cette destination est toujours une marque de la plus grande faveur, ou la récompence d'un service signalé. Les femmes se servent indistinctement de toutes ces fourrures, chacune ne consulte que son goût & ses moyens. Comme dans ces contrées les maisons sont légèrement bâties, que presque tous les appartemens sont percés de plusieurs croisées, que la nation ne connaît guères l'usage ni des cheminées, ni des poëles, & que plusieurs travaillent chez eux sans feu, les fourrures deviennent alors un objet de nécessité & de luxe tout à-la-fois. Par ces détails on peut juger qu'elle est la consommation des pelleteries dans toute l'étendue de l'empire; presque toutes se tirent de la Russie, dont le commerce sur cet article est immense dans les états ottomans.

La Thrace.

Si parmi les musulmans, les hommes s'écartent des principes de la loi sur la nature des étoffes qu'ils emploient à leur vêtement & à leur parure; on peut juger avec qu'elle liberté les femmes en

La Thrace.

usent, elles pour qui la loi est infiniment plus indulgente; il n'en est point qui n'ait des boucles d'oreilles, des brasselets, des colliers & des boucles de ceinture en or & en argent. Dans les rangs élevés, ces ornemens & ces joyaux sont en perles fines, en diamans & en pierreries. Le luxe est quelquefois si exagéré chez les femmes, qu'elles portent cinq ou six bagues à-la-fois; tous les doigts en sont garnis, même le pouce. Leurs hautes coëffures, toujours de mousseline unie, ou brodée, ou peinte de toutes les couleurs, sont ordinairement garnies de fleurs, de diamans, de rubis & d'émeraudes. Quelque-unes portent aussi, à l'imitation des sultans, des plumes de héron; les femmes d'un état médiocre portent au cou de longues chaînes d'or qui descendent jusqu'au milieu du corps; il y en a même qui sont composées de soixante à quatre-vingt sequins neufs, ou bien de médailles de différentes grandeurs & de différentes formes. Il est encore d'usage, chez les femmes de qualité, de tenir dans leurs mains un long chapelet, dont les grains sont pour l'ordinaire de jaspe, ou d'agathe, ou d'ambre blanc, ou de corail très-artistement travaillé; les femmes comme les hommes s'en servent par manière d'a-

mufement & de contenance. On peut les comparer aux éventails des femmes européennes. La Thrace.

Les modes qui tyrannifent tant l'efprit des femmes en Europe, n'agitent guères le fexe en orient; c'eft prefque toujours la même coëffure, la même coupe d'habits, le même genre d'étoffes. On ne doit point s'étonner de de cette ftabilité de la nation dans fes goûts & dans fes ufages, puifque ni à Conftantinople, ni dans aucune ville de l'empire on ne voit point de ces marchandes de modes intéreffées à aiguillonner l'infouciance & la frivolité, par la mobilité perpétuelle de leurs inventions.

C'eft en vain qu'on chercherait chez les mahométanes cette élégance & ces graces enjouées qui femblent être le partage des femmes européennes; mais fi elles ne peuvent fe flatter de ces avantages, elles en font amplement dédomagées par la nobleffe du coftume & par les charmes de la belle nature; de belles formes, des yeux noirs & vifs, un teint frais & vermeil, un abord noble & majeftueux, femblent diftinguer les femmes de ces contrées. Elles n'ont point recours à ces preftiges, par lefquels on cherche vainement à réparer l'outrage du temps ou à voiler les défordres des paffions. Les mahométanes ne connaiffent ni le fard, ni le rouge

La Thrace.

Elles ont cependant la manie de teindre la moitié de leur ongles avec une espèce d'argile rougeâtre, que l'on appelle *kinna*; elles aiment encore à se peindre les sourcils, & plus communément les paupières avec une préparation d'antimoine & de noix de galle, que l'on appelle *surmé*.

Les fausses boucles, les toupets, la poudre, la pomade, en un mot, cet attirail tout à-la-fois si important & si pénible des toilettes européennes leur est absolument étranger; elles portent leurs cheveux tels que la nature les donne; ils sont simplement tressés, retombent sur leurs épaules, ou sont relevés avec grace, & roulés autour du turban de mousseline qui forme leur coëffure.

Les femmes mahométanes s'attachent beaucoup plus à la richesse des vêtemens qu'à l'élégance de leurs formes, ce que peut-être l'on pourrait attribuer à la vanité, car ce sentiment l'emporte presque toujours chez elles sur le desir de plaire. En effet, ne vivant qu'avec les personnes de leur sexe; jettées, lorsqu'à peine elles sont arrivées à l'âge de puberté, dans les bras d'un homme qu'elles regardent plutôt comme leur maître que comme leur époux, ne voyant les autres hommes qu'à travers les grilles & les jalousies, condam-

nées enfin pour toujours à la retraite la plus rigoureuse, il est difficile qu'elles aient l'idée même de ce qu'on appelle coquéterie ; c'est un art qui paraît leur être absolument étranger. La Thra

Par une suite des mœurs particulières à cette nation, les femmes sortent rarement de chez elles ; mais, lorsqu'elles paraissent en public, elles sont vêtues d'une longue robe ; deux voiles de mousseline leur couvrent le visage. Le premier part du milieu du nez & descend jusqu'à la ceinture en couvrant leur sein ; le second enveloppe la tête jusqu'aux paupières ; le tout est arrangé de façon qu'on leur voit à peine les yeux.

Les femmes chrétiennes du pays, mais principalement les Grecques qui, dans la vie privée, jouissent d'une liberté presque égale à celle des Européennes, adoptent quelquefois les modes de celles-ci, & font même usage du rouge & du blanc ; mais si elles se permettent de copier les manières & l'élégance des femmes étrangères, elles n'osent cependant jamais paraître en public autrement vêtues que les femmes musulmanes.

En général les femmes, de quelque nation qu'elles puissent être, ne paraissent jamais en public que sous les dehors les plus décens, soit dans leur vêtement, soit dans leur main-

tien. Quoique toujours voilées, elles se donnent
La Thrace. bien de garde de porter de hautes coëffures, & de laisser appercevoir quelque recherche ou une certaine élégance dans leur manière d'être mises. La police est très-sévère sur ce point. De temps à autre, elle renouvelle ses défenses, par la bouche des hérauts dans tous les quartiers de la ville. Une sévérité de ce genre étonne sans doute les Européens, mais elle ne paraît point extraordinaire à un peuple accoutumé à plier sous l'autorité souveraine, & dans un pays où le gouvernement veille sans cesse sur tous les objets qui intéressent le maintien des bonnes mœurs.

On est encore plus sévère à l'égard des hommes & sur-tout des sujets non mahométans : ceux-ci sont tenus à la plus grande simplicité dans leur vêtement, aux formes les moins recherchées & aux couleurs les plus rembrunies. La police est toujours vigilante sur cet article, mais plus particulièrement encore aux époques de chaque nouveau règne. A peine un sultan est-il monté sur le trône, qu'il s'occupe de ces objets, fait revivre les anciens règlemens & donne les ordres les plus sévères pour leur exécution. Cette conduite n'est pas toujours l'effet d'un caractère dur & inhumain, mais celui d'une politique dirigée

par les principes même du gouvernement. Un monarque croit qu'il est de son intérêt de donner, dès les premiers jours de son règne, des marques éclatantes & de son zèle pour le maintien de tout ce qui concerne l'ordre public, & de son inflexibilité contre tous ceux qui se permettent la plus légère désobéissance aux ordres émanés du trône; il est de la plus grande importance pour lui d'entretenir dans tous les esprits ce principe de crainte servile & de soumission aveugle qui fait le premier ressort & le seul peut-être de tout gouvernement despotique. La Thrace.

Le blanc & le vert sont les couleurs les plus distinguées dans la nation ; les sultans eux-mêmes leur donnent la préférence & s'en revêtissent, sur-tout dans les grandes cérémonies. Les principales enseignes des ordres de l'empire sont vertes ou blanches indistinctement; les unes sont unies, les autres bigarrées ou brodées en or; on y voit tantôt des versets du *Courrann*, tantôt le sabre d'*Aly*. On sait que le satin blanc est l'uniforme ou l'habit de gala du grand-visir, & le drap blanc celui du mouphti, tous deux comme vicaires & représentans du souverain, l'un pour le temporel, l'autre pour le spirituel : le satin vert est aussi l'habit d'ordonnance de tous les pachas à trois

La Thrace. queues, en qualité de lieutenans du monarque, dans les provinces confiées à leur administration, & le drap vert, la robe de cérémonie des *Oulemas*, comme étant les ministres de la justice, de la loi & de la religion, au nom & sous l'autorité du sultan qui est l'imain suprême ou le premier pontife de l'islamisme. Dailleurs, le turban vert est exclusivement réservé à tous les *Emirs* descendans d'Aly. C'est par là qu'on les distingue du reste de la nation. A moins d'être émir, aucun mahométan n'ose employer la mousseline verte dans son turban.

Chez les mahométans, le premier des meubles, c'est le *sopha*; toutes les pièces des appartemens en sont garnies; il tient lieu de canapés, de fauteuils, de chaises, de bergères, dont l'usage n'est guère connu en orient; il y a une infinité de grandes maisons dans Constantinople même, où l'on aurait peine à trouver une chaise; par-tout on ne voit que des *sophas* qui garnissent le pourtour d'une pièce & offrent de tous côtés un siège large & commode; on s'y assied les jambes croisées, attitude qui ne peut qu'inspirer le goût de la mollesse & le plus grand éloignement pour la vie active. Ces *sophas*, sur-tout dans les appartemens des dames, sont de drap, de velours ciselé, ou

d'autres étoffes aussi précieuses, c'est à proprement parler le seul meuble de la maison. La Thrace. Les commodes, les consoles, les encoignures, les girandoles, les lustres, les bras de cheminées, les boiseries, les tapisseries, les tableaux sont des ornemens dont on connaît à peine le nom dans les villes mahométanes. En général, les salons & les pièces principales d'une maison n'offrent qu'un mur blanc peint en marbre & percé de doubles croisées les unes au-dessus des autres. Si quelques-uns parmi les grands veulent s'écarter de l'usage général & se procurer des ouvrages d'Europe & des effets de prix & de goût, ils ont pour lors un soin extrême de dérober ces futiles recherches aux yeux d'un public toujours sévère dans les traits qu'il lance contre tout luxe désordonné, quand sur-tout ce luxe se rapproche des coutumes des nations étrangères, & qu'il a pour objet leurs productions & leurs modes.

On retrouve l'ancienne simplicité des mœurs orientales dans la manière de se coucher des mahométans. Ils ne connaissent encore ni les lits ordinaires, ni les lits de parade des Européens. Les hommes & les femmes prennent leur sommeil sur le *sopha* : dans toutes les chambres à coucher on a soin de ménager de

La Thrace.

vaſtes armoires, où pendant la journée on enferme les matelas, les draps, les couvertures, les oreillers ; le ſoir on fait le lit ſur le ſopha même, ou ſur une eſpèce d'eſtrade, haute d'environ un pied, qui règne dans preſque toutes les chambres. Comme les lits diſparaiſſent pendant le jour, on n'en voit jamais dans aucue maiſon, ſi ce n'eſt en cas de maladie ou d'infirmité, alors le malade garde le lit ſur le *ſopha* même.

La maiſon ſouveraine eſt la ſeule dans l'empire qui ait des lits de parade & des appartemens tapiſſés en damas ou en riches étoffes ; c'eſt une ſorte de diſtinction réſervée au monarque, aux princes du ſang & aux *cadinns* du *harem* de ſa hauteſſe ; une ancienne coutume exige même que du moment qu'une *cadinn* eſt enceinte, le ſultan ordonne pour ſa chambre à coucher un nouveau meuble, qui conſiſte en une tapiſſerie, un lit & un *ſopha* brodé en perles, en rubis & en émeraudes.

Au reſte, on ne doit pas croire que cette ſimplicité, qui reſtreint le mobilier de la plus grande partie de la nation, pour ainſi dire, au ſeul néceſſaire, dérive uniquement de la ruſticité & de la barbarie primitives des Ottomans ; elle tient à leur genre de vie, à l'empire des préjugés, à la ſtabilité de leurs coutumes,

tumes, à l'ignorance où ils sont de celles des nations étrangères, enfin à l'état de solitude où vit chaque famillle, suite naturelle des mœurs publiques qui ne permettent aucune communication entre les deux sexes. On peut y ajouter encore les maux physiques & politiques, tels que les incendies, les tremblemens de terre & les confiscations, qui, dans la capitale sur-tout, frappent sans cesse les grands & les particuliers les plus opulens de l'empire. En effet, d'un côté la crainte d'exposer sa fortune aux hasards des événemens, détermine à ne faire construire que des édifices en bois, & à ne se donner que des meubles peu recherchés; & de l'autre, la nécessité de dérober sans cesse la connaissance de son patrimoine à l'avidité du fisc, empêche les Ottomans de se livrer avec trop d'éclat aux attraits du luxe & de l'ostentation.

Dans tout l'empire ottoman, les voitures ne sont que pour les femmes; le mahométan les dédaigne pour lui-même. *Le carrosse*, disent les courtisans & les militaires, *est le symbole du luxe & de la mollesse; il ne peut être que l'appanage du sexe & des nations efféminées: le cheval est la seule monture de l'homme;* aussi la nation n'en connaît point d'autre. Dans toutes les saisons de l'année, le monarque

La Thrace. lui-même ne se montre jamais en public qu'à cheval, & à moins qu'il ne soit malade : un pacha, un bey, un officier quelconque, aurait honte de voyager en carrosse. Dans les courses longues, les femmes, qui d'ailleurs voyagent rarement, & ne sortent presque jamais de la ville où elles sont nées que pour aller une fois dans leur vie au pélerinage de la Mecque, se servent d'une espèce de litière, portée par deux chevaux ou par deux mulets. On ne voit jamais, ni à Constantinople, ni dans aucune autre ville de la Turquie européenne, une mahométane aller à cheval.

Les mahométans, ayant pour maxime de ne jamais rien adopter de ce qui est propre au sexe, s'en tiennent uniquement aux chevaux; aussi y mettent-ils le plus grand luxe. Il n'est point de bas-officiers dans tout l'empire, ni de citoyen un peu aisé qui n'en ait un ou deux. Les harnois sont aussi d'un grand objet de somptuosité chez les Ottomans : les housses sont communément d'une belle étoffe; elles descendent jusqu'à terre; les rênes, le poitrail & les étriers sont presque tous garnis de plaques d'argent. Les seigneurs n'y emploient pas moins que le vermeil & l'or massif. Le faste de la nation éclate d'une manière frappante dans ces équipages.

On doit encore ajouter à ce luxe celui des barques dont on se sert sur le canal de Constantinople: ces *caïks*, comme on les appèle, ont depuis quatre jusqu'à sept paires de rames; ils sont la plupart dorés, & les grands seuls ont la liberté de les faire peindre en blanc à l'extérieur: on y est assis sur des tapis, le dos appuyé contre des coussins de drap; mais la décence publique ne permet à personne d'y être à couvert. Après le monarque & la maison impériale, le grand-visir est le seul dont la barque soit de douze paires de rames & couverte d'un tentelet vert. Les *caïks* publics, dont on voit des milliers le long des quais sur les deux rives du Bosphore, sont de deux ou trois paires de rames, tous légers, ayant la course rapide, & allant quelquefois à la voile, mais très-sujets à verser: aussi tous les ans, sur-tout en hiver, une infinité de citoyens périssent dans les eaux de ce canal, qui souvent est très-orageux.

La Thrace.

Personne n'ignore que les parfums, les essences, les aromates, ont été de tout temps très-recherchés des Orientaux, mais sur-tout des Arabes: c'est d'eux que les Ottomans ont appris à les estimer & à les employer à une infinité de choses. Aussi le bois d'aloës, l'ambre gris, l'eau rose, l'eau de cèdre, l'eau

La Thrace.

de fleurs d'orange, l'essence de rose, le musc, etc., font les délices des Mahométans.

Les femmes ont encore l'habitude de mâcher du mastic, gomme résineuse que donne le lentisque dans quelques îles de l'Archipel, mais sur-tout à Chio, dont il est une des plus riches productions. Cette résine, très-séché, d'un jaune pâle, & dont les grains ou les larmes sont de la grosseur d'un petit pois, réunit à une odeur agréable un goût très-aromatique. On croit qu'elle a la vertu d'affermir les gencives, de guérir les maux de dents & d'estomac & même d'arrêter les hémorragies : aussi beaucoup de médecins la font entrer dans des onguens, des emplâtres & autres compositions : elle est sous la dent comme la cire blanche. Sa mastication excite la salive, & devient une sorte de passe-temps & de jeu pour les femmes ; presque toutes en prennent à chaque moment de la journée : elles travaillent, elles sortent, elles se promènent, elles parlent ayant toujours du mastic dans la bouche ; plusieurs en font même des parfums qui sont très-agréables.

Ces parfums, & particulièrement celui du bois d'aloës, ont tant d'attraits pour les Ottomans, que la plupart en parfument l'intérieur des tasses un instant avant d'y verser le café :

ils en mettent aussi dans la noix des pipes, pour donner au tabac une odeur plus agréable. La Thrace.
Dans les maisons distinguées, on ne manque jamais de présenter de ce parfum & de l'eau rose à tous les amis au moment de leur départ.

Les Européens peuvent ne voir que de la singularité dans de pareils usages; mais les musulmans, les ministres sur-tout & les seigneurs de la cour, y attachent la plus grande importance; & ce qui n'est à cet égard que de pure bienséance chez les personnes d'un rang ordinaire, est soumis chez les autres aux lois de la plus rigoureuse étiquette. Leurs pages ou valets-de-chambre, sont chargés de faire les honneurs accoutumés à tous ceux qui se présentent dans l'appartement du maître, à telle heure que ce soit du jour ou de la nuit. L'un offre la pipe; un instant après un autre vient couvrir les genoux d'une serviette de soie, brodée tout autour en or ou en argent; un troisième présente des confitures sèches ou liquides, & un quatrième une tasse de café: on le porte dans une petite cafetière posée sur un simple cabaret garni de plusieurs tasses & couvert d'une riche étoffe avec des franges d'or ou d'argent. Vers la fin de la visite, un page se présente encore, tenant dans une main une cassolette d'argent ou de vermeil,

La Thrace. d'où s'exhale la vapeur d'aloës, & de l'autre un vaſe à grand goulot d'où découle l'eau roſe que l'étranger reçoit dans un mouchoir blanc. S'il porte la barbe, il la relève ordinairement avec la main pour y recevoir le parſum & l'eau roſe. Parmi les dames de condition on obſerve à-peu-près les mêmes cérémonies: mais dans les autres claſſes, elles ne ſe pratiquent que dans les occaſions extraordinaires. La pipe, le café & les ſucreries ſont communément les ſeuls honneurs que l'on rende à ſes amis. Nous obſerverons que chez les grands les pages ſervent toujours un genou en terre, autant par reſpect que pour la commodité des ſeigneurs qui ſont placés ſur le ſopha.

Les ſectateurs de Mahomet ont toujours porté l'habit long, à l'exemple des anciens Arabes & de preſque tous les peuples orientaux : cet habit eſt celui des ottomans. On ne doit pas croire cependant qu'il ſoit d'une uniformité abſolue parmi tous les citoyens de l'empire. La forme & la coupe en ſont variées, ſoit dans les provinces, ſoit dans la capitale, ce qui n'eſt pas toujours l'effet de la mode & du goût, mais des réglemens de police dont l'objet eſt de diſtinguer par-tout les diverſes claſſes de la nation. Le turban dont on ſe couvre la tête, caractériſe encore plus ces dif-

férences, fur-tout parmi les officiers publics. La Thrace.
Cette partie du coftume fut foumife dans tous les fiècles du mahométifme à des changemens marqués, & pour les milices, & pour les grands, & pour les fouverains eux-mêmes.

Les citoyens de Conftantinople & ceux des provinces européennes n'emploient communément à leurs turbans que de la mouffeline blanche. Les Arabes fe fervent d'une toile bigarrée ou teinte d'une feule couleur, ainfi que les Egyptiens, les Syriens & les habitans de quelques contrées. Les barbarefques s'en tiennent de préférence à une étoffe de foie garnie de fil d'or; les *Tatars*, fur-tout ceux de la Tauride, n'ont jamais porté qu'un bonnet de drap vert, avec une bordure de peau d'*aftracan*.

Quant aux fujets étrangers à l'iflamifme, il y a une différence fenfible entre leur coftume & celui des mufulmans, fur-tout pour la coëffure. Ils font tous obligés de porter un grand bonnet de peau de mouton noir, ou de fe couvrir la tête d'une toile de couleur foncée. Cette dernière coëffure eft prefque générale en Syrie & dans la plupart des provinces afiatiques.

Jamais un mufulman ne fe permet de prendre aucun de ces coftumes étrangers à fa nation.

La Thrace.

Outre l'idée de honte & d'opprobre que l'on y attache, on eſt encore retenu par un principe religieux. Un habit, mais ſur-tout un bonnet qui n'eſt pas à l'uſage des mahométans, eſt regardé comme une marque d'apoſtaſie. La loi déclare que ſi de propos délibéré un muſulman ſe couvre la tête d'un bonnet perſan, ou de tout autre qui ne ferait pas celui de la nation, il ſe rend coupable d'infidélité, & que comme tel il eſt obligé à renouveler ſa profeſſion de foi & même la cérémonie de ſon mariage. D'après ces principes, on ſent que le chapeau n'eſt pas en plus grande recommandation chez ces peuples, & particulièrement dans les provinces où l'on eſt peu accoutumé à voir des Européens. Anciennement, lorſqu'au milieu des orages qui agitaient l'empire, on voulait perdre dans l'eſprit du peuple un grand, un miniſtre, un des *Oulemas*, & le déſigner comme traître à la religion & à la patrie, les mutins allaient clouer un chapeau ſur la porte de ſon hôtel.

Indépendamment du turban & de la mouſſeline, les muſulmans ſont encore diſtingués des autres ſujets de l'empire par la couleur de leurs ſouliers. Ils les portent tous de maroquin jaune, excepté les *Oulemas*, qui ont adopté le bleu foncé, & certaines claſſes de

militaires qui se servent de bottes rouges. Tout ce qui n'est pas musulman porte des chaussures noires. La Thrace.

Ce n'est que dans les voyages seulement que les Européens vêtus à l'orientale, peuvent se hasarder de porter le turban ; c'est même une des prérogatives que l'état accorde expressément aux interprêtes des nations étrangères. Cependant on use rarement de cette concession, par la crainte de s'exposer à des dangers. S'ils venaient à être reconnus, leur turban scandaliserait les esprits vulgaires, & ils essuyeraient peut-être toutes les violences du fanatisme avant de pouvoir exposer leurs droits & leurs titres. Ils s'en tiennent ordinairement au bonnet *tatar*, qui, quoique de drap vert, blesse infiniment moins que le turban l'orgueil & les préjugés de la nation.

Les mahométans ne se découvrent jamais, ni à la cour, ni en présence du sultan, pas même à la mosquée ; selon eux, c'est une indécence de se découvrir la tête pour saluer quelqu'un ; ils ne l'exigent pas même des étrangers, aussi nul européen n'ôte le chapeau devant un mahométan ; dans toutes les audiences publiques, chez le grand visir & chez le sultan même, les ambassadeurs se présen-

La Thrace.

tent la tête couverte, ainſi que tous les officiers qui forment leur cortège,

Généralement tous les mahométans ſe font raſer la tête, qu'ils couvrent d'abord d'une calotte rouge, & enſuite du turban; ce ſerait pour un muſulman ſe ſingulariſer au dernier point que de laiſſer croître ſes cheveux. Un préjugé général y attache une certaine honte, en ce qu'on prétend qu'ils aſſimilent en quelque ſorte l'homme à la femme, à qui ſeule les mahométans penſent que cet ornement de la nature eſt permis; on n'en voit pas même aux enfans. On les raſe lorſqu'ils ſont encore au berceau. Mais pour conſerver la mémoire de l'ancien uſage des Arabes, & de ce qu'ont pratiqué le prophète & ſes diſciples, on a ſoin de laiſſer au milieu de la tête ſur le ſommet, à la manière des Chinois, une eſpèce de toupet que l'on noue, & que l'on cache ſous le turban.

La mouſtache & la longueur de la barbe dédomagent ces peuples de la perte de leurs cheveux; il n'y a pas un ſeul mahométan qui n'ait des mouſtaches, mais la barbe longue n'eſt pas auſſi générale; ſi les miniſtres, les grands, les oulemas portent la barbe, c'eſt moins par un principe de religion que par la force d'un ancien uſage auquel le préjugé da

la nation entière a attaché un caractère de dignité; mais ceux de la bourgeoisie & du peuple qui la conservent volontairement, ne suivent en cela que les mouvemens de leur zèle & de leur dévotion, c'est pour se conformer à l'exemple du prophète & obéir à la loi. Tous les états cependant & toutes les conditions n'ont pas également la liberté de suivre cet usage. Il est interdit aux simples commis, aux bas-officiers, aux domestiques des grands; il l'est également a tous les gentilshommes de la chambre du sultan & à tous les officiers de sa maison, excepté le *bostangy baschy*. On sera sans doute étonné que les lois du sérail ne permettent pas même aux princes du sang de suivre sur ce point leur volonté & leur goût. La barbe d'un nouveau sultan ne date jamais que du jour de son avénément au trône.

On aime en général à avoir la barbe longue : le ciseau n'y touche jamais que pour l'arrondir & lui conserver dans sa longueur une forme ovale. Tous les matins on lui consacre quelques minutes pour en faire la toilette. On a soin de la parfumer avec du bois d'aloès & de l'eau rose. Chacun porte sur soi un peigne, qui chez les grands est d'or ou d'argent; on en fait usage plusieurs fois pendant le jour; ceux qui ont les cheveux gris, se servent de peignes

La Thrace.

de plomb ; d'autres se font teindre en noir la barbe & la moustache, comme le font les femmes d'un certain âge pour les cheveux. Tous ces peuples ont pour la barbe un respect particulier. Une fois qu'on la laisse croître, quelqu'en soit le motif, on n'est plus le maître de la quitter, ce serait une action répréhensible aux yeux de la religion & de la société. Aussi regarde-t-on comme un outrage sanglant d'arracher ou de couper la barbe à quelqu'un. Les expressions véhémentes qu'emploient les historiens nationaux, en rapportant des faits de cette nature, montrent à quel point cette opinion domine chez les mahométans; ils ne parlent qu'avec indignation de *Timour*, qui se plaisait à faire raser la barbe à tous les docteurs & à tous les prélats ottomans qui tombaient en son pouvoir.

Il est naturel de penser que les lois de la nature, fortifiées encore par la religion & les pratiques du culte extérieur, inspirent aux musulmans un grand amour pour la propreté du corps : aussi rien n'égale leur attention, dans l'un & l'autre sexe, à se laver & à se baigner presque tous les jours, tant pour satisfaire leur goût particulier, que pour obéir à la loi des lustrations. On conviendra cependant que l'article de la propreté serait encore mieux ob-

ſervé, s'ils changeaient plus ſouvent de linge & d'habits, & s'ils ajoutaient à leur coſtume, qui n'admet, ni cols, ni manchettes, de quoi ſe garantir de la ſueur.-Pour y remédier, les perſonnes opulentes ont ſoin de ne pas laiſſer vieillir leurs habits, & les autres n'emploient jamais dans leurs vêtemens que des étoffes qui peuvent ſe laver. La Thrace.

La plus grande propreté règne dans l'intérieur des maiſons: on ſait que chez les grands comme chez les citoyens ordinaires, toutes les chambres, quoique parquetées, ſont couvertes de tapis ou de nattes d'Egypte; le reſte de la maiſon eſt lavé chaque ſemaine, avec un ſoin extrême : jaimais on n'y voit ni crotte, ni ordure, ni boue, parce qu'il eſt d'un uſage général, ſans exception de rang ni de ſexe, de laiſſer au bas de l'eſcalier ſes bottes ou ſes ſandales. Les hôtels publics, malgré la ſimplicité des meubles, préſentent également par-tout un air de propreté: il en eſt de même des cafés, des boutiques, des magaſins, des ateliers, des bains, &c.

D'après un fait auſſi conſtant & auſſi public on eſt étonné que les européens jugent les ottomans d'une manière auſſi défavorable, & qu'ils attribuent à leur mal-propreté le retour périodique de la peſte & des autres épidémies

La Thrace.

qui désolent assez souvent l'empire. Nous dirons ici un mot sur cet objet quelque triste & quelque affligeant qu'il soit pour les ames sensibles.

Il est difficile de remonter à l'origine de la peste, d'en connaître la nature et d'indiquer les remèdes les plus salutaires contre cette horrible maladie. Des hommes instruits nous ont laissé de siècle en siècle une multitude de traités sur cette matière ; mais leurs méditations & leurs recherches ne les ont conduits qu'à des systêmes & à de vagues résultats. Ce fléau, qui a parcouru autrefois les diverses contrées de l'Europe, semble de nos jours s'être fixé dans l'orient. Constantinople & le grand Caire en sont devenues les foyers ordinaires : c'est là que la triste humanité est sans cesse exposée à ses plus terribles ravages. Il n'entre pas dans le plan de notre travail, & les bornes de nos connaissances ne nous ne le permettent pas d'ailleurs, d'examiner si dans la Thrace cette funeste épidimie n'avait pas pour principe la mauvaise nourriture, la mal-propreté des habitans, & dans l'Egypte, l'humidité de l'air, les eaux croupissantes des marais qui se forment dans les champs incultes & les chaleurs excessives qui corrompent le limon du Nil dans ses débordemens actuels.

Tous les monumens historiques nous attestent que les anciens Grecs ne connaissaient pas plus que les modernes la nature de la peste. Aussi l'appelaient-ils la maladie sacrée, & au défaut de l'art & des secours humains, ils faisaient des expiations, imploraient l'assistance des dieux & leurs immolaient des victimes. Les mahométans, affligés comme eux de cette calamité, & n'en connaissant pas plus ni la cause, ni le remède, ont également recours aux moyens surnaturels. Ils font des sacrifices, des aumônes & des prières publiques; persuadés que c'est un fléau du ciel, ils se résignent à ses décrets, & croiraient manquer à la providence si, pour se garantir de ce fléau destructeur, ils prenaient les précautions que leur indiquent la sagesse humaine & l'exemple de leurs voisins. La Thrace.

L'expérience de tant de siècles sur la nature de ce mal, se borne donc à la connaissance des symptômes qui l'annoncent & de ses funestes effets. Le vomissement, les maux de tête, l'inflammation des yeux, l'hémorragie, les syncopes, l'enroument, une fièvre ardente, des bubons caractérisent cette épidémie; il est cependant beaucoup d'individus sur lesquels la variété de ces premiers symptômes, par une suite de leur tempérament, ou de la malignité

plus ou moins forte du venin, déconcerte & trompe assez souvent les médecins les plus expérimentés.

La Thrace.

L'ail, le vinaigre, l'opium, le laudanum, le mercure, les parfums, & selon quelques-uns, le vin & les liqueurs, sont les préservatifs les plus ordinaires de la peste. Les panades, les cordiaux, les bechiques & un régime sévère sont les seuls moyens curatifs que l'on emploie le plus communément. Le bouillon est pernicieux & la saignée presque toujours funeste. La violence du mal & la subtilité du poison sont telles, qu'elles emportent ordinairement leur victime, le troisième ou le quatrième jour de ses souffrances. De cent personnes qui en sont attaquées, à peine huit ou dix en réchappent.

Le bubon, qui en est le symptôme le plus caractéristique, se manifeste presque toujours sous le bras, à la cuisse & au cou : quelquefois il frappe le visage & même les yeux ; il y a des malheureux qui en ont trois, quatre, cinq & jusqu'à sept à-la-fois. Ceux dont la constitution robuste triomphe du mal, présentent le spectacle hideux d'un squelette, & sont obligés de s'assujettir à un long régime pour prévenir des rechûtes qui sont toujours mortelles. Le bonheur d'avoir échappé à la mort ne les garantit

rantit pas des nouvelles atteintes de cette épidémie. Il en est qui ont la peste plusieurs fois, & qui finissent par y succomber; c'est même le sort de ces empyriques, mahométans ou juifs, qui se dévouent à la cause des pestiférés. La Thrace.

Une remarque digne d'attention, c'est que tous ceux qui ont eu la peste, ressentent à la cicatrice des charbons, une douleur qui leur annonce chaque fois, & la renaissance de ce mal, & ses progrès dans la ville qu'ils habitent. En général les enfans & les jeunes gens sont plus exposés à ce fléau que les personnes d'un certain âge; & des observations constantes nous prouvent que par-tout, mais particulièrement dans la capitale, les étrangers, les voyageurs, & tous ceux qui n'y sont domiciliés que depuis peu, en sont plus susceptibles encore que les naturels du pays. Une autre remarque, non moins intéressante, nous dévoile aussi les caprices de cette contagion, si l'on peut s'exprimer ainsi : on s'y expose cent fois; on est dans le danger presque toute sa vie, & au moment où l'on se croit le plus à l'abri de ses atteintes, on en reçoit le coup mortel. Des milliers de citoyens entrent tous les jours dans des maisons infectées, visitent les pestiférés eux-mêmes, embrassent les amis & les parens presque agonisans, héritent de

La Thrace.

leurs meubles & de leur gardes-robe, enfin portent leurs habits, & même leurs fourrures, sans inconvénient ; & dans une autre occasion, dans une autre année, un billet qu'ils reçoivent, une lettre seule impregnée de miasmes pestilentiels, leur deviendra funeste.

Au Caire, mais sur-tout à Constantinople, cette cruelle maladie règne ordinairement pendant tout l'été ; elle commence vers la fin d'avril & ne cesse qu'en novembre. La température de l'air est en quelque sorte le thermomètre de ses ravages; ils sont extrêmes dans les grandes chaleurs, & diminuent sensiblement en hiver, sur-tout lorsque cette dernière saison n'est ni trop rude ni trop douce ; car on a quelquefois observé qu'alors ils se propagent avec la même furie. Ce n'est qu'après d'assez longs intervalles que les villes du second & du troisième ordre y sont exposées, telles qu'Andrinople, Brousse, Smyrne, Salonique, Alexandrie, Alep, Damas, Bagdad, Bassora ; mais ils n'en deviennent que plus funestes pour leurs habitans & pour ceux des bourgs, des villages & des hameaux circonvoisins. On ne connaît pas plus les causes du retour périodique de ce fléau, que celles de son explosion & de sa direction; ce retour est plus ou moins régulier ; mais en général on peut dire que la peste

voyage alternativement dans les diverſes provinces, en traînant après elle la conſternation & la mort. La Thrace.

Il eſt impoſſible de rendre le tableau que préſente une ville attaquée de ce mal contagieux. Il y a des années, où en moins de ſix mois, il enlève à Conſtantinople plus de ſoixante mille ames; ſouvent des familles entières s'éteignent en quinze ou vingt jours; la déſolation ſe promène de maiſon en maiſon. Le deuil & les pleurs des unes, l'effroi continuel des autres, cette file de convois funèbres qui rempliſſent les rues; ces viſages pâles & livides. que l'on rencontre à chaque pas; ces hommes mourans que l'on ne peut ſouvent éviter de toucher dans les paſſages étroits & obſtrués; la ſtagnation du commerce & des affaires courantes; la néceſſité de pourſuivre des droits d'hérédité qui ſe compliquent tous les jours par de nouvelles morts; tout enfin contribue à empoiſonner les jours de ceux mêmes qui paraiſſent les plus attachés au dogme de la prédeſtination.

Pluſieurs citoyens aſſez ſages ſentent la néceſſité de prendre des précautions; mais ils n'ont ni la force de heurter les préjugés, ni le courage de s'en garantir par l'attention & les meſures ſévères qu'il faudrait oppoſer à la

La Thrace.

malignité de cette épidémie. A-t-on un pestiféré chez soi? on évite de le voir, sans doute, mais on communique avec tout le reste de la maison, avec les personnes mêmes qui le soignent ou qui couchent dans sa chambre : fuit-on son habitation, pour chercher un asyle chez un parent, chez un ami? on emporte avec soi son linge & ses habits. Quelque soit le sort du malade, qu'il se rétablisse ou qu'il meure, on ne songe jamais ni à se défaire de son lit & de ses hardes, ni à purifier la maison. On s'expose à un péril plus imminent encore lorsque ce mal cruel frappe quelqu'un de la famille même; le sentiment de la nature donnant alors un nouveau degré de confiance dans le dogme du fatalisme, les parens ne quittent point le lit du malade, & donnent l'exemple d'une parfaite résignation aux décrets du ciel.

Des lazarets, des hôpitaux & d'autres établissemens semblables purifieraient bientôt les villes mahométanes, & extirperaient jusqu'aux derniers germes d'une contagion qui désole sans cesse l'empire entier, emporte chaque année une partie considérable de ses citoyens, déchire son sein dans les temps de calme & de paix, & qui pendant la guerre met le comble aux calamités publiques par les ravages qu'elle fait dans les armées de terre &

de mer. Quelques politiques ont envifagé la peſte comme un arme redoutable pour les ennemis de l'empire, par la contagion qu'elle porte fur leurs frontières & dans leurs camps; mais quel déplorable moyen de défenfe, & de quel attentat ne fe rendent point coupable ces hommes cruels qui calculent de fang-froid les effets de cet inftrument deftructeur? On ne fait que trop, fans doute, combien il a été fatal aux voifins des Ottomans dans prefque toutes les guerres, mais fur-tout dans l'avant-dernière avec les Ruffes. Ceux-ci, de leur propre aveu, ont perdu dans leurs provinces méridionales, plus de cent mille ames, victimes de cette affreufe épidémie qui avait pénétré jufqu'à Mofcou, leur ancienne capitale. La Thrace.

La pefte attaque auffi les animaux; il y a des années où une infinité de chevaux, de bœufs, de moutons, &c. périffent par des charbons peftilentiels. Les préjugés, qui interdifent l'ufage de la raifon & l'emploi des moyens falutaires, lorfqu'il s'agit de la confervation des hommes, ne laiffent pas plus de liberté pour fonger à celle des animaux.

C'eft par une fuite de ces préjugés que les ravages de la petite vérole fe perpétuent dans la nation. Dans toutes les familles, les parens

La Thrace.

se font scrupule d'inoculer leurs enfans; cette pratique si sage, qui doit son origine à la Circassie, qui est suivie constamment en Georgie & en Perse, qui a été introduite, dit-on, en Angleterre, par myladi Montaigu, & dont les effets salutaires sont reconnus aujourd'hui dans toute l'Europe, n'est adoptée dans les états du grand - seigneur que par les sujets chrétiens.

Le fatalisme & l'ignorance qui le soutient, sont encore chez les Ottomans la source de bien d'autres calamités. Depuis trois siècles & demi qu'ils possèdent Constantinople, cette ville immense, si souvent exposée aux incendies, a été peut-être renouvelée en entier plus de vingt fois; ajoutons à la perte de cette masse énorme de bâtiment & d'édifices publics, les meubles, les effets, les métaux, les richesses en tout genre, qui chaque fois deviennent aussi la proie des flammes, & nous trouvons des milliars sacrifiés à des opinions erronées & à l'insouciance d'un gouvernement qui, par respect pour les préjugés d'un peuple trop crédule, le laisse exposé sans cesse aux événemens les plus désastrueux. Après des exemples si funestes, qui se renouvellent chaque année, rien sans doute ne serait plus naturel & plus raisonnable que de bâtir en pierre ou en

marbre les nouveaux édifices, de se ménager des rues plus spacieuses, ou du moins d'élever de distance en distance, dans les divers faubourgs de la ville, des murs propres à arrêter le progrès des flammes.

Mais ces moyens de prévoyance sembleraient insulter chez eux, & aux antiques habitudes & à la doctrine d'un destin irrévocable. Les uns disent que c'est pécher contre la Providence que de porter des regards inquiets sur l'avenir; les autres croient que c'est renier à-la-fois sa religion & sa patrie, que de s'écarter des usages & des principes de ses ayeux. Il en est cependant qui ne continuent de bâtir en bois que par la crainte des tremblemens de terre, autre fléau qui de temps à autre désole cette capitale, & plusieurs autres villes de l'empire : on reconnaît ici les inconséquences de l'esprit humain; celui qui n'ose pas se prémunir contre une calamité, se précautionne contre une autre; celui qui regarde comme un péché, l'usage de sa raison pour se garantir de la peste, du feu & de tout autre accident particulier ou public, déploie cependant toutes les ressources qui sont en son pouvoir pour en repousser les effets : l'homme attaqué d'une maladie grave, recherche le secours des médecins; le citoyen

La Thrace. qui a expoſé & perdu, avec une entière réſignation ſes immeubles & ſa fortune, ſe jette dans un tourbillon d'intrigues, & ſe livre même à des démarches criminelles pour réparer ſes malheurs. Le gouvernement lui-même qui, ſe repoſant ſur la protection du ciel & ſur celle du prophète, ne prend aucune précaution pour éviter les incendies, fait cependant les plus grands efforts pour les éteindre, & verſe en ces momens déſaſtrueux l'or & l'argent parmi les troupes prépoſées à cet objet.

Fin du Tome deuxième.



